



MAGALI INGUIMBERT

# TROUBLES



Magali Inguibert

Troubles

**ROMAN**



Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des comportements de personnes ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

ÉDITION : Le Code français de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 425 et suivant du Code pénal

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelques citations que ce soit, sous n'importe quelle forme.

Couverture copyright et design : Anna Ismagilova

Première édition : Avril 2017

ISBN : 9782377640188

Copyright © 2017 TEENLips Éditions

Sous la direction de Shirley Veret.

Corrigé par Amélie et Hélène.

Illustré par Constance.



[www.lipsandrolleditions.com](http://www.lipsandrolleditions.com)

Retrouvez les sorties, les news et  
les jeux-concours



TEENLips Editions

Retrouvez l'actualité de l'auteure :



Magali Inguibert

# Table des matières

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

REMERCIEMENTS

## Biographie de l'auteur :

**Magali** a 31 ans et vient d'un petit village près de Montpellier dans le Sud de la France.

L'écriture est quelque chose d'assez nouveau pour elle. Elle a découvert la romance érotique avec *Cinquante Nuances de Grey*, mais c'est en lisant le tome 1 d'*After* qu'elle a eu envie de se lancer, ça a été une sorte de déclic. Magali est une éternelle romantique qui avait simplement envie d'écrire des histoires d'amour en les décrivant sous tous leurs aspects en y ajoutant ses rêves, ses craintes et ses aspirations.

*À mes meilleures amies, Caro et Nathou*

— Jessssssiiiiieeee !!! Faut y aller !!!

J'ignore ses hurlements et me concentre sur une seule chose : ma litanie. « Je la déteste ! Je la déteste ! » Ça fait un mois que mon départ est programmé et pourtant, jusqu'à la dernière seconde, j'ai cru qu'elle bluffait. Mais de toute évidence, elle va le faire. Elle va m'envoyer chez mon oncle Phil et ma tante Sheila sans le moindre état d'âme ! J'y crois pas... Mes affaires sont prêtes, mais mes pieds refusent de décoller du sol.

Pourtant, ma chambre, ce n'est pas le grand luxe. J'ai recouvert chaque centimètre de la tapisserie avec des posters de groupes de hard metal, des drapeaux représentant Satan ou tout ce qui s'en approche, et mon dessus de lit est noir. C'est mon univers. Et *Madame* m'oblige à le quitter ?! Il n'y a pas de doute, je la déteste.

Alors qu'elle crie une énième fois mon nom, je me décide enfin à claquer cette porte, à contrecœur. Je dévale les escaliers sans envie et la regarde me dévisager de l'entrée.

— T'en as mis du temps !

— Je suis prête Rebecca. On peut y aller.

— Arrête de m'appeler par mon prénom. Tu sais à quel point ça m'agace... Ça fait mille fois que je te le dis, je suis ta mère, bon sang !

— Une mère ne ferait jamais ça à sa fille !

— C'est pour ton bien.

— *Mon bien ? Ou le tien ?*

— Bon, on ne va pas recommencer. Monte dans la voiture.

Je lève les yeux au ciel, exaspérée, mais m'exécute en traînant des pieds. Une fois installées dans l'habitacle, un silence lourd s'installe. Je l'ignore et reste la tête collée à la vitre, concentrée sur le paysage qui défile. Je tente de mémoriser ces arbres qui bordent la route, ces centres commerciaux, ces maisons. Et lorsque nous dépassons mon lycée, je réalise que partir d'ici n'a pas que des inconvénients... Finalement, quitter cette ville pourrie a peut-être du bon ; mais ça, je me garde bien de le dire à ma mère. Bien contente de la faire enrager à la moindre occasion.

Après presque une heure de trajet, nous atteignons l'aéroport de Détroit. Maman sort mes valises du coffre avant de m'embrasser une dernière fois.

— Essaie d'être polie avec ton oncle et ta tante là-bas, d'accord ? Je suis certaine que tu vas t'y plaire.

— Tu dis ça pour te donner bonne conscience ?

— Rappelle-toi que si je fais ça, c'est parce que je t'aime.

— Mais bien sûr...

Elle ignore ma remarque acerbe et m'embrasse sur le front. Je la regarde s'éloigner et il est déjà temps pour moi de prendre ce foutu avion.

\*\*

Cinq heures plus tard, me voilà sur le tarmac de Los Angeles. Le périple touche à sa fin, mais il me reste encore un peu plus d'une heure pour rejoindre mon nouveau domicile. La chaleur étouffante de ce début de mois d'octobre m'exaspère déjà. Le bus me dépose à la gare routière et sans tarder, je saute dans un taxi. Je dicte au chauffeur l'adresse que ma mère a gentiment griffonnée sur un morceau de papier, et me voilà enfin arrivée à destination. Ce connard ne m'aide même pas à sortir mes bagages. Je suffoque rien qu'en les attrapant, mais ça ne semble pas le déranger outre mesure ; il continue de siffloter comme si de rien n'était.

*Gros con !*

Je lui file ses vingt dollars et reste là quelques instants, à contempler cette maison.

*On dirait la Maison Blanche !*

Elle ressemble à ces baraques que l'on met en évidence dans les magazines : les somptueuses villas à colonnes blanches, aux pelouses nickels et à la Rolls Royce éclatante garée devant. Ce tableau est à gerber.

Le soleil commence à me faire suer, je décide donc de m'approcher. Je sonne et quelques secondes suffisent pour la voir m'ouvrir la porte, tante Sheila. Elle est comme dans mes souvenirs. Une femme blonde, irréprochable jusqu'au bout des ongles. Une robe droite bleu ciel parfaitement ajustée, des cheveux blonds légèrement bouclés et impeccablement coupés au carré, sans compter le détail de toutes les femmes parfaites : les boucles d'oreilles de perles. Étant donné le contexte, inutile de demander si ce sont des vraies.

Elle, en revanche, ne masque pas son dégoût et me dévisage comme si j'étais un animal de foire. Eh oui, depuis la dernière fois qu'elle m'a vue, j'ai bien changé... Au revoir les jupes plissées, les chemisiers blancs et les couettes ! Ça fait sept ans que nous ne nous sommes pas revues et depuis, on peut dire qu'il y a eu du changement.

*C'est rien de le dire !*

— Jessie, c'est bien toi ?

— Tu attendais quelqu'un d'autre ?

— Non... Ta mère m'avait prévenue, mais je ne m'attendais pas... à ça !

— Je reste plantée là ? Ou bien tu me laisses entrer ?

— Oui, bien sûr ! Je t'en prie, entre ! Mais il va falloir revoir votre attitude et votre langage, jeune fille, murmure-t-elle en refermant la porte derrière moi.

À peine ai-je passé le vestibule qu'un homme s'approche de nous.

— Andrew, je vous présente ma... nièce... Euh... Jessie.

Il me tire alors une légère révérence.

— Mademoiselle.

Je me contente de pincer les lèvres en me balançant d'un pied à l'autre.

— Jessie, voici notre majordome. Andrew, veuillez apporter les valises de Jessie dans sa chambre.

*Évidemment !*

L'homme s'exécute et disparaît dans la seconde avec mes bagages. Je suis alors ma tante jusqu'à la cuisine.

— Tu veux boire quelque chose ?

— Je te remercie, mais ça ira.

— Jessie, qu'as-tu fait à tes cheveux ? Où sont passés tes magnifiques cheveux blonds ?

— Eh bien, ils sont rouges maintenant !

— Tu ne trouves pas ça un peu trop... voyant ?

— J'avais envie de changement.

— Ah bien... On peut dire que c'est réussi ! répond-elle, avec une pointe d'amertume dans la voix.

*Ouh la ! Ça commence bien !* Quitter une rabat-joie pour en retrouver une autre... Ça servait à quoi de m'envoyer ici, sérieux ? C'est la copie conforme de ma mère en plus... sophistiquée. Décidément, quand la machine s'emballe, on ne peut plus l'arrêter.

— Et ces trucs que tu as là, et puis là ! Ton visage est transformé.

— Ça s'appelle des piercings, tante Sheila.

— Il n’y en a pas un peu trop ?

— Et tu n’imagines même pas ceux que j’ai sur des parties bien dissimulées !

Je m’amuse de sa réaction outrée. Il est vrai que sur mon visage, il y en a trois. Un à l’arcade, un au nez et le dernier, un anneau sur ma lèvre inférieure. Celui que je cache est sur ma langue, mais la voir sidérée pour si peu me donne déjà entière satisfaction. Elle se racle alors la gorge, plaque sa main devant sa bouche avant de changer de sujet.

— Phil et les garçons sont au club, ils ne devraient plus trop tarder.

Clairement, je m’en fous. Revoir mes cousins ne m’emballe pas des masses et si je peux les éviter autant que possible, c’est parfait ! Ne décelant aucune réaction de ma part, elle embraye vers un autre sujet.

— Et si nous allions voir ta chambre ?

Sans un mot, je la suis dans le salon. Elle ouvre alors une porte vitrée, traverse la terrasse puis contourne la piscine. *Je n’aurai jamais ma place dans cette maison.* Un point sur lequel nous sommes bien d’accord, c’est que je vais être exilée au fond du jardin. Une dépendance qui se trouve dans le prolongement de la villa. Elle pousse la porte pour me faire découvrir une pièce vaste, peut-être même *trop* vaste. Un lit deux places trône sur une estrade, le sol est recouvert de parquet clair et les murs sont blanc cassé. L’entrée et le coin nuit sont séparés par un salon. Quelques coussins blancs sont posés sur un canapé d’angle noir et juste devant, une table basse en verre. Une double porte-fenêtre est cachée par des rideaux beiges. Sheila m’invite à les ouvrir pour laisser pénétrer la clarté. Sur l’énorme couette blanche est disposé un nounours bleu et blanc, aussi je ne peux m’empêcher de lever les yeux au ciel.

*Mon Dieu, comme c’est ringard !*

— Bien, je te laisse te reposer. Si tu veux te rafraîchir, il y a une salle de bain juste là, au fond.

Je hoche la tête en observant la porte de bois qu’elle pointe du doigt puis la regarde quitter la pièce. Sans plus attendre, je me jette sur le lit et saute à plusieurs reprises dessus pour tester le matelas. Je crois que je viens de trouver mon nouveau meilleur pote ! J’avale deux somnifères et ferme les yeux presque instantanément.

Lorsque j’ouvre un œil, j’ai la sensation d’avoir dormi des heures, pourtant le soleil rayonne encore, comme si j’avais fait une sieste de dix minutes. Complètement reposée, je décide de prendre une douche pour ensuite rejoindre la cuisine afin de me préparer un en-cas. En approchant de l’entrée de la villa, je surprends une conversation.

— Phil, je me fais du souci ! Ma sœur m’avait parlé des problèmes qu’elle rencontrait avec Jessie, mais comme toujours, je pensais qu’elle exagérait. Lorsque je l’ai vue franchir le seuil de cette porte, j’ai compris l’ampleur des dégâts. Je t’assure ! Je ne sais pas si c’est une bonne idée de la garder avec nous. Les garçons risquent d’en pâtir...

— Sheila, ne tire pas de conclusions trop hâtives. C'est une gosse qui a grandi sans figure paternelle. Ta sœur a fait ce qu'elle a pu jusqu'à présent, mais Jessie traverse peut-être une crise d'ado un peu plus compliquée que les autres. Mais elle reste une enfant ! Laisse-lui le temps de s'adapter à sa nouvelle vie.

Wôw ! En moins de vingt-quatre heures, elle a déjà envie de me remettre dans un avion. Ça risque d'être plus facile que ce que je pensais de me tirer d'ici ! Je pousse la porte de façon exagérée pour signaler mon arrivée et tout le monde se tait dès lors que j'entre. Je lève les yeux vers Phil qui me reluque de la tête aux pieds avant de murmurer un « Ah ouais, quand même... ».

— Salut Jessie !

— Salut oncle Phil.

Je dépasse la table du salon devant laquelle il est assis pour m'installer au bar de la cuisine. Sheila vient jusqu'à moi.

— Tu veux quoi pour le petit-déjeuner ?

— Le petit-déjeuner ?

— Il est 07 heures, c'est-à-dire 10 heures à Détroit.

— Oh ! Dans ce cas... un café fera très bien l'affaire.

Tout en me servant ma boisson, elle engage la conversation.

— Tu veux aller voir ton nouveau lycée ?

— Non.

— Mais ton premier jour, c'est demain.

— Je préfère garder la surprise.

Ma grimace et mon ton ironique ont eu raison d'elle.

*La faire sortir de ses gonds va être un jeu d'enfant.*

Le nez dans mon mug, j'entends un bruit provenant du vestibule.

— Coucou tout le monde !

Matthew, mon petit cousin prépubère, fait son apparition, son frère aîné Logan sur les talons. *Des copies conformes*. Sauf que l'un a de la barbe tandis que l'autre se bat avec son duvet. Tous les deux ont la même coupe de cheveux. Je soupçonne Matthew de prendre exemple sur son grand frère. En tout cas, le pot de gel est sans nul doute leur accessoire de prédilection. Logan est tel que dans ma mémoire : toujours aussi parfait. Il porte un polo blanc griffé Ralph Lauren et un chino bleu marine. Ses réactions face à moi sont semblables à celles de toutes les personnes qui croisent mon chemin : incompréhension et dégoût.

Dans mes souvenirs, nous étions pourtant très complices. Aujourd'hui, les choses ont changé.

Je les salue puis termine rapidement mon café avant de m'éclipser dans ma nouvelle chambre, afin d'éviter toutes sensations de malaise.

Une fois sur mon lit, je visse mes écouteurs dans mes oreilles. C'est le détail essentiel pour réussir à me perdre complètement dans mon monde. Dans ma piaule, j'avais pour habitude de mettre du hard metal à fond afin de faire enrager ma mère, mais aussi pour m'empêcher de penser. C'est le genre de musique idéal. Sinon, j'aime la musique en général, elle m'emporte toujours ailleurs ; il m'arrive même d'avoir moins mal, mais je n'ai pas encore trouvé LA chanson qui me fera oublier. Aucun doute, habiter ici n'arrangera rien, bien au contraire. Une ville qui pue l'argent m'exclura davantage de ce monde où je n'ai déjà plus ma place. Être une paria, ce n'est pas un problème, j'en ai fait le choix et je l'assume. Mes cheveux rouges, mes tenues glauques, mon maquillage outrancier, mes piercings et mon vernis noir font le boulot à ma place !

Je ne ressens même pas le stress habituel de faire ma rentrée dans un nouveau lycée, pourtant je débarque un mois après tout le monde. Ça ne m'effraie pas. En un an, j'ai écumé déjà trois bahuts, dont un privé. Peu importe l'endroit, les gens se comportent toujours de manière identique. La plupart du temps, ils m'ignorent et s'ils se souviennent que j'existe, c'est pour me balancer au visage une ou deux remarques amères. Ça ne vole jamais très haut et, à la longue, on s'y fait. Demain ne fera pas exception à la règle. Comme j'aimerais vivre dans un endroit toute seule, sans âme qui vive autour de moi.

*Oh oui ! Ça, ce serait le pied !*

À l'heure du repas, Sheila vient frapper à ma porte.

— Tu viens manger avec nous ?

— Non, ça ira merci.

— Tu veux qu'Andrew t'apporte un sandwich ?

— Oui, pourquoi pas ?

Elle referme la porte derrière elle et je reste là, allongée sur mon lit, à contempler le plafond blanc immaculé.

Quelques minutes plus tard, le majordome se pointe avec de quoi grignoter. Je regarde cet homme s'approcher ; il doit bien avoir une soixantaine d'années, le crâne dégarni avec quelques cheveux poivre et sel sur les tempes. Il est grand, très mince et à sa manière de se tenir, droit comme un piquet, il a certainement fait l'école des majordomes, enfin... si elle existe. Je le remercie d'un hochement de tête et me retrouve de nouveau seule. J'allume la vieille radio, posée sur le meuble du fond, change plusieurs fois de station et tombe sur la chanson *Animals* du groupe *Maroon 5*. Dès les premières paroles, je me redresse sur mon lit. Complètement ahurie, j'écoute et décortique les paroles. C'est comme si elles avaient été écrites pour moi : où que je me trouve, son ombre pèsera toujours sur moi. Une boule se forme

au creux de mon estomac, mais non, je ne pleurerai pas. Depuis ce fameux soir, je suis une coquille vide. Il a tout emporté : mes émotions, mes larmes, mon cœur ainsi que mon âme, je n'ai plus rien. Oui, depuis ce fameux soir, je dois survivre. Une question me hante et restera à tout jamais sans réponse : « pourquoi m'avoir laissée en vie ? Pourquoi ne pas m'avoir tuée ? », il m'aurait rendu service...

Je suis toujours à la recherche de quelque chose qui pourrait me faire plus mal que ce qu'il m'a fait subir. J'ai commencé par me faire percer à divers endroits, cherchant à mettre en sourdine cette douleur insupportable que je ressens chaque jour en la remplaçant par une autre, mais ça n'a pas marché. Alors, je me suis fait tatouer au milieu du dos un ange de la mort, dans l'espoir que ces huit heures de travail la feront disparaître ne serait-ce que quelques instants, mais toujours rien. Peut-être qu'en écoutant cette chanson en boucle, je finirai par y arriver. *Tous les moyens sont bons...* « Guérir le mal par le mal », j'en ai fait ma profession de foi. Il me faut le CD en plus de l'avoir dans mon iPod.

J'attrape mon sac sans attendre, me rends dans le salon et y trouve Phil en train de feuilleter son journal.

— Tu aurais une chaîne hi-fi à me filer ?

— Tu n'as qu'à prendre celle de notre chambre. On ne s'en sert pas de toute façon, explique-t-il distraitement. Je demanderai à Andrew de te l'installer.

— Je peux aussi prendre ta voiture ?

— Prends plutôt celle de Logan, elle est garée dans l'allée. Les clés sont dans l'entrée, ajoute-t-il, toujours sans un regard.

Je m'exécute, impatiente. Je cours jusqu'à son cabriolet rutilant et file sans tarder à la recherche d'un disquaire. Je profite de ce trajet pour observer les alentours, histoire de me familiariser avec cette nouvelle ville. Au bout d'une quinzaine de minutes, bingo !

Je fais un tour rapide dans la boutique, ça y est, je le tiens ! Dans la précipitation, je bouscule un mec et lâche l'album qu'il s'empresse de ramasser pour me le tendre en souriant. Je le fixe un instant, ses cheveux ébène, assez longs, dont l'une des mèches est savamment coiffée montrent qu'il prend soin de son allure. Son teint hâlé indique qu'il profite du soleil californien et sa barbe mal rasée cache une mâchoire carrée. Un sourire malicieux se dessine sur son visage, ce qui me rend instantanément nerveuse. D'un geste rapide, accompagné d'un regard noir, je lui arrache littéralement le CD des mains et m'avance vers la caisse sans un mot. Mais au moment de payer, je sens une présence derrière moi qui m'oblige à me retourner. Le gars se tient juste là, les yeux plantés dans les miens.

— Drôle de choix, non ?

*Qu'est-ce que ça peut te foutre ?* Je les ignore intentionnellement, lui et sa question, et me tourne vers le vendeur.

— 9 \$, s'il vous plaît.

Je lui tends un billet et sors de cet endroit, laissant mon inconnu, complètement médusé, près de la

caisse.

\*\*

De retour dans ma chambre, comme promis, la chaîne hi-fi trône près du canapé. *Sympa*. J'introduis mon CD, monte le son au maximum et laisse la chanson envahir l'espace. Je m'allonge, les bras derrière la tête. Tous les sales souvenirs remontent à la surface : son regard, son sourire triomphant, ses mains serrant mes poignets, mes cris, mais surtout son odeur. Tout est intact dans mon esprit. L'enfouir au fin fond de mes pensées n'est qu'une douce utopie. Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir essayé. J'aurais pu faire le choix d'en parler, mais ça aurait tué ma mère. Lire la pitié dans son regard était la dernière chose dont j'avais besoin. Mes amies ? Elles m'ont tourné le dos après cette sordide histoire. Je me suis retrouvée seule, et j'ai appris à vivre avec. Difficilement. Et maintenant, je n'ai plus besoin de personne.

Au moment de dîner, Sheila vient me prévenir. Je meurs de faim. Rester enfermée dans ma chambre tout l'après-midi m'a ouvert l'appétit. Tous les cinq à table, j'observe les membres de la famille, un à un, dans leurs habits impeccables. On dirait une mauvaise publicité des années 60 pour un aspirateur. Logan tente d'être sympa en me donnant des conseils pour ma rentrée, mais je l'écoute à peine, le nez dans mon assiette, à jouer avec ma fourchette et mes pâtes. Il propose de m'emmener, mais je décline l'invitation ; je préfère y aller en vélo, même si c'est à plus de trois milles<sup>(1)</sup>. Au cours du repas, Sheila me prévient qu'ils partent en week-end tous les trois avec Matthew et m'offre même de les accompagner dans leur maison secondaire. Mais m'imaginer avec eux là-bas me fait sourire dans mon for intérieur. Une fois encore, je décline. Le repas se termine enfin et je retourne sans attendre dans ma chambre. Je prends mon cachet et patiente quelques instants avant de sombrer.

\*\*

Au petit-déjeuner, j'avale un café, un jus d'orange et écoute les dernières directives de Sheila pour me rendre au lycée. Puis je quitte la maison.

Le vent envoie valser mes cheveux et caresse délicatement mon teint de porcelaine.

*J'adore !*

J'attache mon vélo et, en redressant la tête, aperçois déjà les premiers regards inquisiteurs.

*Tiens donc !*

J'aurais pensé qu'une équipe de pom-pom girls m'accueillerait avec une petite danse, quelle déception ! Mon sac sur l'épaule, je pars à la recherche du bureau du principal. Eh oui, il faut d'abord commencer par les présentations d'usage.

Après une bonne demi-heure de recommandations et de rappel du règlement intérieur, il me rédige un mot d'excuse pour mon retard dans mon premier cours.

Lorsque j'ouvre la porte de ma salle, tous les yeux sont braqués sur moi, et les premières messes basses vont bon train. Je tends mon papier et file au fond de la classe pour m'installer. Le professeur reprend alors.

— Mademoiselle Davis, vous pourriez peut-être vous présenter au reste de la classe ?

Tout en sortant mes affaires, et sans même lever les yeux, ma réponse ne se fait pas attendre.

— Non.

Quelques ricanements par-ci par-là, et le professeur semble décontenancé devant mon refus. *Il ne l'avait pas vue venir celle-là !* Mais il finit tout de même par se ressaisir.

— Bien. Alors, reprenons.

Les cours sont aussi barbants que partout ailleurs, mais si je veux me tirer d'ici, il faut que j'obtienne de bonnes notes. C'est le deal avec ma mère. Alors je tente de porter mon attention sur ce que dit le prof, mais je me sens comme observée. Effectivement, sur ma droite, je reconnais le jeune homme d'hier. Je lis dans son regard que sa curiosité est piquée au vif. *Il m'a pris pour un animal de foire ou quoi ?* Il attend peut-être que je rugisse. Mais dès que nos yeux se croisent de nouveau, il se retourne subitement. Il a peur de moi ? Cette idée me fait sourire. J'adore provoquer ce sentiment chez les autres. Pas le temps de tergiverser, le premier cours se termine. Le garçon n'a pas encore quitté la salle de classe qu'une jeune fille blonde se jette à son cou sans retenue.

Le reste de la matinée ressemble à la première heure de cours. *Mortelle.*

Au moment du déjeuner vient l'étape redoutable de la cantine. J'entre dans cet endroit bondé et un brouhaha du diable m'agresse les tympans. Je ferme un instant les yeux et prends une profonde inspiration pour tenter de préserver mon self-control. Je saisis rapidement un plateau et cherche une place à l'abri des regards. Une fois installée, je commence tranquillement mon repas quand quelqu'un vient m'interrompre.

— Hé toi !

Je lève alors la tête dans la direction de cette fille aux cheveux roses avec quelques mèches noires par endroit, vêtue d'un haut en dentelle en dessous duquel on devine un soutien-gorge de la même couleur. Sa jupe laisse peu de place à l'imagination, mais j'ai un faible pour ses collants à grosses rayures jaunes et noires.

— Viens manger avec nous.

Elle désigne alors une table où est installé un groupe de lycéens, tous d'un style gothique.

— Non merci.

— Allez, joue pas les timides ! T'es l'une des nôtres.

— Je crois pas, non.

— Ooohh. Je vois... Tu veux te la jouer solitaire. C'est cool.

Je lève alors les yeux au ciel. *On aura tout entendu !*

— Oui voilà, c'est ça. T'as tout compris ! Allez, maintenant, si tu peux retourner d'où tu viens, ça m'arrangerait.

Elle s'exécute tout en soufflant et, à peine arrivée auprès de ses amis, elle s'empresse de tout leur raconter. *Évidemment.*

Après l'épisode de la cantine, je crois que je vais me servir du privilège d'avoir un Andrew à la maison pour lui demander de me faire un sandwich. Il est préférable que j'aie manger adossée contre un arbre sur la pelouse de ce bahut plutôt que d'avoir à supporter ce vacarme incessant.

En faisant un tour d'horizon, j'aperçois Logan qui discute avec cet inconnu qui, une fois encore, me fixe intensément. On dirait qu'il essaie de me déchiffrer, il doit voir en moi un projet scientifique, ce n'est pas possible autrement. Mais les poulettes qui les entourent réussissent à détourner son attention. J'en profite pour quitter les lieux.

En sortant, je tombe sur un garçon qui importune Matthew, plaqué contre les casiers. D'un pas lent, je me place derrière lui et lui tapote l'épaule.

— Tu le lâches immédiatement ou je te promets de faire de ta vie un véritable enfer. Et crois-moi, je sais de quoi je parle.

Il pose alors ses yeux angoissés sur mes ongles où sont peintes des croix de Satan et je sens la peur le gagner peu à peu.

— File avant que je récite une incantation et que ta vie devienne un cauchemar.

Il regarde son copain, resté quelques mètres plus loin, et tous les deux partent en courant. Matthew sourit et je ne peux m'empêcher d'en faire autant. Il tire sur son tee-shirt pour le remettre convenablement.

— Merci.

— Pas de quoi.

— Tu ne diras rien ?

— Une vraie tombe.

Après un dernier échange de sourires amicaux, je le regarde partir lorsqu'une voix résonne derrière moi.

— Bravo !

Surprise, je me retourne, c'est lui, une fois de plus. Ses cheveux toujours impeccables, simplement vêtu d'un tee-shirt noir et d'un jeans clair, il a encore ce même regard comme si j'étais une équation à résoudre. Il se mord la lèvre comme s'il y était presque ! Je l'esquive et commence à marcher en direction de la salle où aura lieu mon prochain cours.

— Hey, attends !

Mais je l'ignore. Il accélère le pas et pose sa main sur mon épaule. Je m'arrête net.

— Ne me touche pas ! hurlé-je.

Je lui offre le regard le plus haineux qui soit, il fait instinctivement un pas en arrière.

— Comment tu t'appelles ?

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

— T'es nouvelle ici... C'est juste pour faire la conversation.

— J'ai pas envie de parler.

— T'as cours avec Monsieur Adams ?

Une fois encore, j'avance en silence.

— Je t'accompagne, insiste-t-il.

Je me retourne vers lui.

— Mais tu veux quoi à la fin ? Tu ne peux pas tout simplement me foutre la paix ?

— OK... OK... Comme tu veux, lance-t-il en levant ses deux mains en signe de reddition.

Mes épaules s'affaissent aussitôt, soulagée. J'arrive enfin devant ma salle de cours, un peu en avance, et m'assieds au fond de la classe. Quelques secondes plus tard, il réapparaît. C'est sûr, il lit dans mes yeux l'exaspération de le retrouver une fois encore dans les parages. Il s'installe quelques tables plus loin, mais ne peut s'empêcher de s'adresser à moi, tout en sortant ses affaires.

— Je suis juste là parce que moi aussi j'ai ce cours !

Je griffonne sur mon cahier pour patienter sans prêter attention à ses jérémiades. Les autres élèves commencent à affluer et le cours débute enfin.

Ma première semaine s'est déroulée sans accroc. J'ai abandonné le réfectoire pour manger seule dans un coin peu fréquenté du lycée. Mercredi, Logan est venu me trouver pour m'annoncer qu'il profitera de l'absence de ses parents pour faire une fête samedi soir.

*Comme c'est étonnant !*

Je me suis contentée de hausser les épaules en précisant que quoi qu'il en soit, je resterai enfermée dans ma chambre. Traduction : il peut faire ce qu'il veut dans le reste de la baraque, je m'en fous ! Mais à la veille de ce grand jour, je ne sais pas pourquoi, l'idée de cette fête m'angoisse. Bon, on verra bien.

## 2

Durant toute la journée, Logan s'est activé pour préparer sa « fête ». Je suis sagement restée enfermée dans ma chambre, de peur qu'il souhaite me mettre à contribution pour sa stupide soirée. *Animals* tourne en boucle, mais ne me procure toujours pas l'effet escompté ; cependant, je ne désespère pas. Les invités affluent peu à peu et bientôt, la musique dans la *poolhouse*<sup>[2]</sup> recouvre la mienne. Je les observe à travers la baie vitrée qui donne sur la piscine. C'est confirmé, ça fait bien longtemps que je n'appartiens plus à ce monde. Les regarder jouer à leurs jeux débiles et rire à leurs vannes pourries le prouve. Lasse de ce spectacle, je regagne mon lit pour griffonner quelques pages de dessins, toujours aussi noirs. Peu importe, du moment que ça me permet de me détendre. Je termine le croquis d'un monstre dévorant un cœur à pleine bouche lorsque des rires – ou plus exactement des gloussements – m'interrompent. Ces sons sont trop perceptibles pour provenir de l'extérieur. Et quelques secondes suffisent pour confirmer mon intuition : un couple est à la recherche d'un coin tranquille pour s'adonner à de l'exercice physique. Alors que leurs silhouettes s'invitent dans mon champ de vision, je les stoppe dans leur élan.

— Surtout, ne vous gênez pas pour moi !

Ils s'arrêtent net puis se retournent. Grâce à la lumière de la lampe de chevet, je reconnais le seul garçon qui a tenté de me faire la conversation à plusieurs reprises depuis mon arrivée dans cette ville. À son bras, une jolie fille aux cheveux châains rit comme une bécasse. Se faire surprendre semble l'amuser, contrairement à lui qui reste là, la bouche grande ouverte. Il revient alors à la réalité.

— Désolé... C'est que d'habitude, cette chambre est inoccupée donc...

Je ne lui laisse pas l'occasion de terminer sa phrase, j'en ai rien à secouer. Je me lève aussitôt de mon lit, marche vers la porte d'entrée avant de mettre les choses au clair, la main sur la poignée.

— Baisez où vous voulez, ça m'est égal, mais pas sur mon lit, d'accord ?

Sans attendre leur réponse, j'attrape mon iPod posé sur la petite table puis quitte la pièce en claquant la porte, sans même me retourner. Je pique les clés de Logan dans le vestibule, le plus discrètement possible. De toute façon, tout le monde est déjà saoul dans cette baraque.

J'atteins une épicerie de nuit quelques minutes plus tard et m'empresse de prendre un pack de *Corona*<sup>[3]</sup>. Au moment de payer, je deviens Anna Flemming grâce à ma fausse carte d'identité.

De retour à la villa, je cherche un coin tranquille et trouve l'endroit parfait, après seulement quelques pas. Une balançoire visiblement laissée à l'abandon depuis un sacré bout de temps. J'écoute encore la même chanson, tout en buvant ma bière. J'en suis à la troisième et m'envole peu à peu dans un univers lointain. J'aime cette sensation d'être comme sur un nuage, enveloppée de coton. C'est exactement ce que je recherche en m'enivrant. J'attaque la quatrième lorsque quelqu'un s'assied près de moi.

— Encore toi ? Mais qu'est-ce que tu fiches ici ?

— Huummm, une Corona ! Je peux ?

— Tu te fous de moi ? La maison regorge d'alcool !

— Oui, mais j'aime bien la Corona, sourit-il.

— Qu'est-ce que t'as pas compris la dernière fois dans les mots « Laisse-moi tranquille » ?

— J'ai bien le droit de prendre l'air, non ?

— Oooohhh, ça y est, je vois. Avec qui as-tu fait un pari ? Logan ?

— Quoi ? Mais de quoi tu parles ?

— C'est quoi l'enjeu ? En tout cas, je double la mise et tu lâches l'affaire, d'accord ?

— Mais j'ai fait aucun pari !

— Alors pourquoi t'es là ? Tu veux te donner des airs cool en passant du temps avec la gothique qui vient de débarquer ? Pourtant, j'ai cru comprendre que tu n'avais pas besoin de ça.

— Alors comme ça, tu me trouves cool...

— Petit un, il semblerait que je ne partage pas le même avis que tout le monde et petit deux, tu ferais mieux d'aller jouer plus loin.

— Pourquoi t'es autant sur la défensive ?

— Parce que je veux rester seule ! C'est trop te demander ? Pourquoi tu refuses de respecter ça ?

— Parce que je voudrais comprendre pourquoi, justement, tu tiens tant à rester seule.

— C'est comme ça. C'est tout ce que je veux. Vivre loin de tout, sans personne à des milles à la ronde, tu vois ?

— Pas vraiment, non.

— C'est mieux comme ça.

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— L'expérience.

Il décapsule une bière et porte le goulot à sa bouche. Le liquide joue avec sa glotte et, pour une raison que j'ignore, ça me captive. Je secoue énergiquement la tête pour retrouver mes esprits. Nous restons noyés dans le silence, brisé après quelques minutes.

— Tu vois, j'ai beau ressasser tes paroles, je n'arrive pas à être d'accord avec toi.

— Mais en fait, je ne te demande pas de l'être !

— Ce que je veux dire, c'est que tu ne peux pas te couper du monde pour le reste de ta vie.

— Ça a plutôt bien marché jusqu'à présent.

— Mais discuter, rire, t'amuser, ça te manque pas ?

— Non.

— Tu mens.

— T'es toujours aussi... agaçant ?

— Oui, c'est une de mes qualités.

Son sourire est illuminé par le clair de lune. Il semble tellement bien dans sa peau que ça en est presque énervant.

— Tout le monde n'est pas comme toi ! On n'est pas obligé d'entrer dans le moule, pour être « normal ». De toute façon, la vie est un mensonge. Tu crois connaître les personnes qui t'entourent, mais c'est faux ; les gens sont fourbes et prennent ce qu'il y a à prendre sans rien donner en retour. On te tourne le dos à la moindre difficulté. Quand tu comprends que tu ne peux te fier à personne, la meilleure des options, c'est de rester seul, et c'est ce que j'ai décidé de faire. Et depuis, je me porte comme un charme.

Il se pince rapidement les lèvres, apparemment peu convaincu, sans me lâcher des yeux.

— Laisse-moi te prouver le contraire.

— Pas question !

— Qu'est-ce qui te fait peur ?

— Si tu dois savoir une seule chose à mon sujet, c'est que rien ne me fait peur. Mais surtout, tu n'as rien à me prouver.

— Dis-moi pourquoi tu écoutes cette chanson en boucle ?

— Ça me regarde ! Et puis, c'est quoi toutes ces questions ? Elle est où ta copine d'ailleurs ?

— À la fête, probablement.

— Tu l'aimes ?

— T'es pas un peu indiscrette là, tu trouves pas ?

— C'est toi qui viens me parler d'indiscrétion ?! réponds-je sur ton provocateur.

— On s’amuse, c’est tout.

Tellement prévisible. Bizarrement, la déception m’envahit. D’un bond, je me lève de la balançoire et lui jette un dernier regard.

— Tu vois, c’est ce que je te disais. Tu es comme les autres. Tu utilises cette fille et quand t’en auras plus besoin, tu la jetteras comme un vulgaire mouchoir ! Est-ce qu’une seule fois tu t’es soucié de ses sentiments ? De savoir ce qu’elle voulait vraiment ?

— Tu te soucies des autres maintenant ? C’est un peu contradictoire avec ton discours...

— Non, t’as rien compris. Ça m’est complètement égal. Mais tu as raison, tu m’as prouvé quelque chose ce soir : j’ai fait le bon choix, expliqué-je, exaspérée. Je ne sais pas pourquoi je perds mon temps à parler avec toi.

Encore sous le coup de la colère et de la stupéfaction, je m’éloigne. J’ai eu un moment de faiblesse, mais c’est probablement dû à l’alcool. Je serai plus vigilante à l’avenir. Alors que je traverse le jardin, je l’entends hurler.

— Attends ! Pars pas comme ça. On ne fait que discuter.

Sans même me retourner, je crie :

— Oublie, c’était une erreur !

Avant de me réfugier dans ma chambre, je vérifie que le champ est libre. R.A.S. J’avale mes somnifères, mais ma réserve diminue peu à peu. Comment vais-je me réapprovisionner ? Malgré la musique qui traverse les cloisons de mon antre, je m’endors facilement.

\*\*

Au petit-déjeuner, je retrouve Logan, assis au bar de la cuisine, les yeux rougis et les cheveux ébouriffés, la tête dans son café. Le lendemain de cuite semble difficile. À cet instant, mon cousin n’a plus rien à voir avec l’image lisse qu’il offre à ses parents. Sans un mot, je m’installe deux chaises plus loin.

— Alors comme ça, hier tu as fait connaissance avec Megan et Austin ? pouffe-t-il.

— Qui ça ?

— Ils allaient s’envoyer en l’air dans ta chambre, non ?

— Oh, eux ! Oui, je suis partie pour les laisser baiser.

— Pourtant, il ne s’est rien passé. Et tant mieux pour moi. Megan est venue se réconforter dans mes bras hier soir, m’informe-t-il fièrement, un petit sourire narquois plaqué sur son visage.

— Oh et Austin c’est ton pote ?

— Oui. On se connaît depuis qu’on est gosses.

— Je vois.

Une fois mon café avalé, je me lève pour retrouver ma chambre, mais Logan m’interrompt.

— Hey, si jamais t’as envie de te faire grossir les nichons, son père est le meilleur chirurgien de la ville, pense-y !

Il semble satisfait de sa blague pourrie, mais je ne suis même pas d’humeur à l’envoyer paître. Je me contente simplement d’ajouter d’un ton ironique :

— Merci. Je vais faire ça...

Je reste la journée à faire ce que je fais de mieux : glander, enfermée à double tour.

\*\*\*

La semaine suivante se déroule sans encombre. Austin n’est plus venu m’importuner, je pense qu’il a enfin compris. En revanche, dans chaque cours que nous partageons, il ne peut s’empêcher de faire le con, sans doute pour attirer les regards. Et à en croire ceux des filles de la classe, ça fonctionne.

Veille de week-end, j’ai hâte que ce cours de littérature se termine. Le prof est assez cool, mais là, j’ai atteint mon quota de vacarme. Ça fait trois jours que je n’ai plus de somnifères et je n’ai trouvé personne pour me fournir. Mes nuits sont donc courtes et tourmentées, je commence sérieusement à flancher. Avant que la sonnerie ne retentisse, le prof nous propose de regarder un film chez nous, n’importe lequel, afin de rédiger quelques lignes pour exposer notre avis. L’idée semble sympa, jusqu’à ce qu’il précise que cet exercice doit être effectué en duo. Instinctivement, je souffle pour traduire mon irritation, et je suis loin d’être la seule.

*Faites que nous soyons un chiffre impair, ça me laissera une infime chance de me retrouver seule !*

Comme toujours, Austin fait l’imbécile et c’est le premier que le prof désigne.

— Monsieur Philips, vous semblez en forme... Alors, qui souhaite faire équipe avec Austin ?

Sans attendre, plusieurs mains se lèvent, inutile de préciser que la plupart appartiennent à des nanas ! Alors que le professeur balaie du regard les élèves intéressés, une boule de papier surgit de nulle part pour atterrir sur ma table et me fait sursauter. Aussitôt, les yeux du prof se posent sur moi : je suis foutue.

— Mademoiselle Davis, vous ferez donc équipe avec Monsieur Philips. Bien, ça risque d'être intéressant...

J'entends la sonnerie. *Enfin !* Je déguerpis au plus vite pour échapper à mon sort et éviter Austin. J'ignore comment il s'y est pris, mais il est déjà dans le couloir, adossé au mur, en face de la porte. Veste en cuir noir, tee-shirt blanc simple épousant à merveille son torse que je devine juste en dessous tombant parfaitement sur son jeans. Ses cheveux sont égaux au reste : parfaits. *Je suis certaine qu'il fait un brushing chaque matin.* Les bras croisés, un air à la fois nonchalant et satisfait sur le visage, il m'attend.

— Alors, chez toi ou chez moi ?

— Même pas en rêve.

Je le dépasse à vive allure, sans un coup d'œil dans sa direction, mais il me rattrape en quelques pas.

— Mais t'as entendu ce qu'il a dit ?! On doit faire équipe.

— Bah, c'est simple ! On regarde le film chacun de notre côté, on échange nos notes et le tour est joué.

— Tu as peur de passer une soirée avec moi, c'est ça ?

— Pas du tout. Tu crois sérieusement que tu m'impressionnes ?

— Ben alors, tu risques quoi ?

Je prends un instant pour réfléchir tandis qu'il me fixe, une lueur de défi dans les yeux. Une idée me traverse alors l'esprit.

— D'accord, mais à une seule condition.

— Je t'écoute.

— Tu me fournis une ordonnance de somnifères en contrepartie.

— Et comment je me la procure, moi, cette ordonnance ?

— Je sais que ton père est chirurgien.

Un large sourire éclaire instantanément son visage.

— Aaahhh ! Alors tu t'es renseignée sur moi ?

— Ça va pas la tête ?! Jamais de la vie.

Pour la première fois depuis longtemps, je sens mes joues s'empourprer.

— OK. Alors je passe te chercher à 21 heures ce soir ?

— S'il le faut..., soupiré-je.

— Allez, fais pas cette tête. Tu verras, ça va être sympa.

— C'est pas le premier mot qui me vient à l'esprit.

Tandis que je m'éloigne, je l'entends crier.

— Au fait, c'est moi qui choisis le film.

Je me contente de lever les bras en signe de reddition tout en marchant.

*Je m'en fous de toute façon.*

N'empêche que je n'arrive pas à y croire... Je viens d'accepter de passer une soirée avec ce gars, tout ça pour une boîte de somnifères. C'est ridicule, stupide, une vaste mascarade. Mais lorsque je sens mes yeux me brûler de sommeil, je n'ai aucun regret. Je suis exténuée et totalement à cran. Il faut simplement que je me raisonne. Juste une soirée. Juste le temps d'un film. Une heure et demie de galère, et tout ça ne sera plus qu'un lointain souvenir.

Pourtant, maintenant qu'il ne reste qu'un pauvre petit quart d'heure avant qu'il ne débarque, j'ai la boule au ventre.

*C'était encore possible ça ?!*

Je mesure alors les risques de me retrouver seule avec ce mec que je ne connais même pas. Dans un endroit clos en plus. L'angoisse... Volontairement, ce soir, je n'ai fait aucun effort sur mon allure. Mon miroir me le prouve : j'ai forcé exagérément mes traits en assombrissant mes yeux au maximum, mes cheveux rouges sont lâchés, tombant négligemment sous ma poitrine et mes vêtements noirs sont difformes. M'enlaidir est ma seule arme. Lui donner des idées vicieuses, c'est hors de question.

Après une profonde inspiration et presque motivée, je l'attends devant la porte, mes écouteurs dans les oreilles. À peine sa silhouette se dessine-t-elle au loin que je m'avance pour le rejoindre. Je ne veux surtout pas perdre une minute.

*Plus vite on s'en débarrasse, mieux c'est !*

Je laisse volontairement un espace entre nous, sans arrêter ma musique. Il doit bien comprendre que je suis là par obligation, et non pas par choix.

*Alors qu'on en finisse !*

Sa maison est seulement à quelques mètres de celle de ma tante et est similaire en tout point. Tout aussi grande et aussi tape à l'œil, critères typiques pour le quartier. Nous entrons pour rejoindre directement l'étage, et plus je grimpe ces marches en bois blanc, plus mon cœur cogne fort dans ma poitrine.

*Je ne dois surtout rien laisser paraître !*

Il ouvre la porte de sa chambre et me fait signe d'entrer. Je reste alors un instant dans l'encadrement à observer la pièce, cet endroit si intime est le sien. Rien de très original à vrai dire : son lit est placé contre le mur de gauche au-dessus duquel sont accrochés des posters représentant des sportifs et des fanions de différentes équipes. En face de moi, sous la fenêtre, se trouve son bureau où trônent son ordinateur et quelques bouquins soigneusement empilés. Enfin, sur ma droite, il y a une commode qui supporte un énorme écran plasma. Je me dirige tout naturellement vers la chaise près de son bureau lorsqu'il m'interrompt :

— Assieds-toi sur le lit, tu seras mieux.

— La chaise suffira.

— Ne sois pas bête.

— Tu crois vraiment que je vais m'allonger sur ton pieu à côté de toi ?

— Qui t'a dit de t'allonger à côté de moi ?

Je déglutis aussitôt, sa répartie me coupe dans mon élan. Aussi j'obtempère. Il s'assied sur la chaise et me fais face.

— Bien, j'ai choisi *Pretty Woman*.

Il a son sourire enjôleur aux lèvres, visiblement fier de son choix alors que je relève un sourcil, perplexe.

— *Pretty Woman* ? Le vieux film qui parle d'une pute et de son mac ?

— C'est mal résumé, je trouve.

— À peu de choses près... L'héroïne fait le tapin, elle rencontre un homme riche, il la séquestre pour la baiser à volonté.

Il grimace face à ma version non censurée. *Mais c'est la vérité !* Après avoir visionné ce film, beaucoup de nanas veulent devenir LA pute sur Rodeo Drive. Sérieux, pourquoi avoir choisi ce truc des années 90 ? Il brandit alors la jaquette du DVD ; merde, c'était pas une blague.

— Fais pas cette tronche, t'as besoin de légèreté. Et surtout, j'ai pas eu le temps d'aller en louer un, donc je l'ai piqué à ma mère.

— Tu as mon ordonnance ?

— Oui.

— Tu me la files s'il te plaît ?

— Tu me prends pour un débile ? Quand tu l’auras entre les mains, tu vas t’enfuir. Je te la donnerai à la fin du film.

*C’est qu’il a entièrement raison, ce con !*

— Tu marques un point.

— Bien, on le mate alors ?

— Ouais, qu’on en finisse.

*Pretty Woman* commence et c’est sans un mot que nous fixons l’écran, assis à quelques mètres l’un de l’autre. Je lui jette par moment quelques regards pour m’assurer qu’il garde ses distances, mais aussi pour observer ses réactions. Plus le film avance, plus je me détends, j’en oublie presque sa présence et le fait que nous nous trouvons dans sa chambre. À présent, mes yeux me brûlent et j’ai de plus en plus de mal à les garder ouverts. Après quelques subterfuges pour ne pas capituler, je finis par fermer les paupières, juste cinq minutes. Nous arrivons à la scène où Vivian et Edward se rendent à la partie de polo.

*Allez, tiens bon !*

Mais sans le vouloir, je m’assoupis.

*« Sonny arrête ! Je t’en prie ! Non ! Lâche-moi ! Mais stop, tu me fais mal ! Je t’en supplie, arrête. Je ne veux pas ! Non. Je ne veux pas ! Par pitié, lâche-moi ! »*

Des mains puissantes se placent sur mes épaules, quelqu’un me secoue assez violemment, mais en vain, mes yeux restent clos. J’aimerais les ouvrir, mais j’en suis incapable. Puis, une voix lointaine, pourtant de plus en plus claire, résonne dans mes oreilles. Mes paupières s’ouvrent alors soudainement. Une grande bouffée d’air me permet de sortir de mon « apnée ». Je regarde autour de moi, le cœur battant, mes iris se posent sur Austin. Il semble effrayé, désarmé. La bouche ouverte et les yeux écarquillés, il me sonde. Je tente de retrouver une respiration régulière tout en lui faisant signe de me lâcher, il s’exécute. Mon corps tout entier tremble et sur ma nuque perlent des gouttes de sueur.

Austin se lève du lit pour rejoindre en silence sa chaise. Pas la peine de lui demander ce qui est arrivé, je le sais très bien. De toute façon, il n’aura aucune explication. Je n’ai qu’une solution : m’enfuir. Sans même un mot ni un regard, je me lève et franchis la porte en un éclair. Je dévale les escaliers et cours jusqu’à la villa avant de retrouver enfin ma chambre. Je m’allonge sur mon lit, les jambes serrées contre ma poitrine, et me balance d’avant en arrière. C’est ma manière à moi de réagir après chaque cauchemar.

Après un long moment passé dans cette position, je m’allonge et réussis à m’endormir. Pour deux heures, tout au plus. J’ai fui si vite que j’en ai oublié mon ordonnance, quelle conne !

La matinée suivante, Austin apparaît dans ma chambre, comme venu de nulle part. *Quel culot !* Il pince sa lèvre inférieure, le marron de ses iris trouve le vert des miens et il croise les bras sur son torse,

traduisant ainsi sa détermination.

— Surtout fais comme chez toi !

— J'ai frappé, mais avec la musique à fond, t'as rien entendu.

— Tu veux quoi ?

— Hier, tu as oublié ça.

Il me tend un papier blanc que je reconnais aussitôt.

— Je te remercie.

— Ce qu'il s'est passé hier soir, tu veux en parler ?

— Il n'y a rien à dire.

Je continue à dessiner sans même lui accorder un regard. Voir ses yeux emplis de pitié, très peu pour moi.

— Ce soir, je te propose de faire un truc pour te changer les idées.

— T'as pas besoin de faire ça.

— Allez, je suis sûr que ça va te plaire.

— Laisse tomber j'te dis !

— Bien, comme tu voudras. Maintenant que tu sais où est ma chambre, je t'attends ce soir pour rédiger le devoir.

— On peut très bien le faire chacun de notre côté.

— J'ai respecté ma part du marché, à toi de respecter la tienne.

J'ai tous les défauts de la terre, mais également quelques qualités, dont la loyauté. Aussi, j'abdique. Puis, je vais avoir besoin de lui désormais, car j'ai enfin trouvé mon fournisseur.

— OK. À ce soir.

J'attends qu'il s'éloigne et m'empresse de prendre la voiture de Logan pour me rendre à la pharmacie.

Une fois mon stock en main, je rentre pour dormir le reste de la journée. Le soir, comme convenu, je rejoins mon nouveau *pote*. Inutile de revisionner le film, rédiger notre avis suffira. Nous échangeons vigoureusement nos opinions et le voir s'impliquer pour une comédie romantique me fait marrer intérieurement. Mais pas question de lui montrer ! Il presse ses jolis yeux noisette quand il rit et deux fossettes se créent de part et d'autre de sa bouche lorsqu'il laisse apparaître ses dents parfaites.

Il est presque minuit lorsque nous terminons notre devoir et je crois qu'il est plutôt réussi. Peut-être que deux cerveaux valent mieux qu'un finalement...

Je suis sur le point de partir quand il se met à parler, un brin hésitant :

— Et si on allait boire une bière dans un endroit cool pour fêter ça ?

— Parce que, d'après toi, rédiger un truc sur *Pretty Woman* mérite d'être célébré ?

— Euh... Non... Mais notre collaboration, oui. Allez, une bonne Corona ?

— Tu vas pas me lâcher si je refuse ?

— T'as tout compris.

— Alors il est où ton endroit « cool » ?

— Suis-moi et tu verras.

Nous montons dans sa voiture, une décapotable noire.

*Pas mal.*

Dans l'obscurité, ce sont les seuls détails que j'ai soulignés. Il s'arrête dans une station-service et revient avec un pack de bières. Quelques minutes plus tard, il se gare sur le parking du lycée. Je l'observe, surprise, alors qu'il éteint les feux.

— Parce que pour toi, le lycée, c'est un endroit cool ?

— La journée, non. Mais la nuit, rentrer par effraction, c'est excitant, non ?

J'adore jouer avec le feu, donc je ne le contredirai pas. Enfin une bonne dose d'adrénaline !

Il bidouille l'une des entrées de service utilisées par les équipes d'entretien et au moment où la porte métallique grise s'ouvre, nous atterrissons dans le local à poubelles.

*Charmant.*

À tâtons, nous réussissons à rejoindre le couloir. On distingue les allées de casiers bleus grâce au clair de lune qui traverse les portes battantes de l'entrée. Nous marchons quelques minutes dans les corridors, franchissons plusieurs halls pour atteindre le stade. Nous passons par un trou dans le grillage pour arriver au centre de la pelouse verte impeccablement taillée, avant de nous y allonger. Sans dire un mot, juste en buvant nos bières, nous observons le ciel étoilé. Cependant, Austin ne tarde pas à briser cette plénitude.

— Alors, t'en dis quoi ?

— Plutôt pas mal.

— T'es difficile.

— T'as pas idée...

Un léger sourire se forme sur mes lèvres, mais il me ramène d'une manière brutale à la dure réalité. Me laissant abasourdie.

— C'est qui ce Sonny ?

— Comment tu... ?

— Tes paroles ne pouvaient pas être plus limpides.

Ma voix devient chevrotante. En une seule question, il ébranle mon assurance.

— J'ai pas envie d'en parler.

— Pourtant, te livrer à un ami te ferait du bien.

— Mais on n'est pas amis je te rappelle ! J'ai pas d'amis.

— Je pourrais être le premier, non ?

Je me relève alors sur mes deux coudes, pour qu'il ne puisse pas distinguer l'expression de surprise plaquée sur mon visage.

— Mais pourquoi tu y tiens tant ?

Dans un soupir, il se confie :

— Je sais pas... Quand je t'ai vue dans ce magasin de disques, j'ai d'abord un peu flippé. Puis tu as levé les yeux et ma trouille a disparu sans que je sache trop pourquoi d'ailleurs. Et puis, quand j'ai vu l'album que t'as choisi, j'ai rapidement deviné que cette apparence, ce genre que tu te donnes, n'est qu'un mince bouclier en fin de compte. Quelle gothique écouterait du *Maroon 5*, sérieusement ?

Sa franchise me procure un drôle d'effet. Si je m'attendais à ça... J'ai pensé qu'il voulait se moquer à mes dépens, ou bien s'offrir le beau rôle, mais j'étais loin du compte. C'est la première personne depuis bien longtemps qui a compris ma mascarade. Ça m'inquiète bien plus que ça ne m'enchant. Jusqu'à présent, les gens se sont toujours arrêtés à mon apparence, sans jamais chercher plus loin. Lui est l'exception. Il est entré dans ma vie en s'imposant avec perte et fracas et visiblement, il n'a pas l'intention d'en sortir. Il faut que les choses soient claires :

— Très bien. On peut être *amis* comme tu dis, même si pour moi, ça ne veut pas dire grand-chose. Mais à une seule condition.

— Très bien. Laquelle ?

— Que tu ne tombes pas amoureux de moi.

Ma dernière remarque le fait rire aux éclats et sans trop comprendre pourquoi, je suis presque vexée. Je ne m'attarde pas sur ce sentiment étrange.

— Ça me va. De toute façon, j'ai une copine.

Une copine ? Mais qui a le droit à ce statut bien particulier, la numéro une ? La numéro deux ? Être en couple ne semble pas représenter grand-chose à ses yeux, mais grand bien lui fasse. Il se redresse aussitôt pour me faire face et me tend la main.

— Amis ?

Je fixe sa main un instant et il lit dans mon regard que je ne la saisirai pas, une limite à ne pas franchir. Il la passe alors dans ses cheveux un brin gêné, et je me contente de répéter ce mot lourd de sens.

— Amis.

Quinze jours se sont écoulés depuis que nous avons scellé notre « amitié ». Malgré mon accord, je refuse de rester collée à ses basques. Jouer le jeu en lui faisant la conversation deux minutes lorsque je le croise suffira amplement. Pourtant, depuis cette nuit à la belle étoile, aucune occasion ne s'est présentée. Il reste à bonne distance de moi et m'évite même en cours, en s'agrippant à une fille qui lui tourne sans arrêt autour. Être l'objet de toutes les convoitises doit pourtant être agaçant à la longue, mais ça ne semble pas le déranger. Il a même l'air d'aimer ça. J'ai tout de même une drôle d'impression depuis ce soir-là. Si ma première intuition était la bonne et que je suis l'objet d'un pari, alors à partir de maintenant, il devrait me laisser tranquille.

Pendant le cours de maths, Monsieur Aymes passe entre les allées pour nous rendre nos devoirs, sans oublier de faire ses fameux commentaires horripilants. Quand vient mon tour, je préfère baisser la tête.

— Mademoiselle Davis, un E comme « Édifiant ».

*Merci, mais ce sera plutôt un E comme « Égorgée ».* Si ma mère l'apprend, mon billet de retour me passera sous le nez. La condition ultime pour rentrer à la maison : être diplômée. Et là, c'est pas gagné. Pourtant, je l'ai bossé ce devoir, mais les maths et moi nous ne sommes pas compatibles. Les chiffres me donnent la migraine et si mes résultats ne progressent pas rapidement, ma moyenne va chuter et mon moral avec. Je sors de la salle de classe d'un pas lourd lorsque j'entends mon prénom traverser la foule qui déambule dans les couloirs. Je me retourne, Austin slalome entre les élèves pour venir à ma rencontre.

— Salut. J'ai entendu la note que tu as obtenue au devoir. C'est pas très réjouissant.

— C'est rien de le dire.

— Écoute, je me débrouille pas trop mal. Je peux peut-être te filer un coup de main pour réviser après les cours ?

— Je te remercie, mais je vais essayer de m'en sortir seule.

Je commence à le cerner, « renoncer » n'est pas un mot qui fait partie de son vocabulaire. Je l'ai appris à mes dépens. La preuve en est que nous nous retrouvons face à face et que je tolère sa présence.

*Comment j'en suis arrivée là, déjà ?*

— Tu veux ton diplôme, non ?

— Ben ouais.

— Alors, laisse-moi t'aider. J'ai toujours eu de bonnes notes et je sais être un bon prof quand je veux.

Un sourire charmeur illumine son visage, il est sûr de lui. Après tout, pourquoi pas ?

— C'est d'accord.

— Cool ! On se retrouve chez moi après les cours.

À peine a-t-il prononcé ces mots qu'il s'efface au beau milieu des élèves pressés de rejoindre leur salle de classe.

Sur le chemin du retour, mon appréhension est grandissante. Mes angoisses sont plus présentes que jamais, j'essaie tant bien que mal de les canaliser. J'ai ce sentiment de me pousser à l'extrême, de me torturer d'une nouvelle manière. Je commence tout doucement à laisser Austin gagner du terrain et ça m'inquiète. Quelle place doit-il occuper dans ma vie ? Déjà, doit-il vraiment avoir une place ?

J'ai de plus en plus chaud. Je suffoque presque. L'idée de me retrouver confinée dans une pièce avec un garçon m'effraie. La brise qui caresse mon visage ne suffit pas à m'apaiser. Plus que quelques mètres et me voilà devant sa porte. Je pose mon vélo sur sa béquille et appuie sur la sonnette dorée. Après quelques secondes, il m'ouvre et monte les escaliers sans un mot.

*Original comme accueil.*

Je le suis alors en silence, la maison semble désespérément vide. Il vit seul dans cette énorme baraque ou quoi ?

Il ne m'avait pas bernée, c'est un bon professeur. Il affiche une mine réfléchie en m'exposant ses explications simples, claires et précises. Après m'avoir rabâché plus d'une dizaine de fois les fondamentaux des probabilités conditionnelles, il me donne un exercice à faire devant lui. Il commente chaque erreur, c'est exaspérant.

*Je vais finir par l'étouffer avec un de ses coussins !*

Je suis au bord de l'overdose, mais il s'en fout.

Alors que nous entamons un nouveau chapitre, une fille nous interrompt en faisant irruption dans la pièce. Je ferme les yeux quelques instants pour bénir cette chance. À tous les coups, c'est l'une de ses conquêtes. Je détaille cette nana qui s'est arrêtée net dans l'encadrement de la porte, comme pétrifiée. Elle ne me jette qu'un bref regard, mon apparence semble la laisser complètement indifférente. Sa réaction est étonnante, d'habitude les gens ne réagissent pas comme ça. Et plus étonnant encore, c'est que Austin a réagi de la même façon ! Elle porte une chemise blanche cintrée et une jupe plissée bleu marine, sa cravate rayée bleue et blanche indique qu'elle fait certainement partie d'une école privée. Ses cheveux auburn légèrement ondulés lui arrivent aux épaules, son maquillage, qui met en valeur ses yeux marron, est d'un noir foncé élégant. Austin se tourne vers elle, les traits soudainement durcis.

— Surtout ne frappe pas ! C'est vrai, après tout, c'est inutile. À quoi peut bien servir une porte d'ailleurs ?

Elle lève aussitôt les yeux au ciel devant ce débordement de sarcasmes, et c'est presque plaisant de constater que mes réactions face à lui sont semblables aux siennes. Austin soupire allègrement tandis que je m'amuse de ce spectacle.

— Jessie, je te présente ma sœur Abby. Abby, voici Jessie.

Sa sœur ? Austin a une sœur ?! En effet, il y a peut-être une ressemblance, surtout dans le regard. Bon, c'est pas une conquête finalement... Timidement, je réponds après m'être raclé la gorge.

— Salut.

— Enchantée. Pas mal tes piercings.

— Merci, réponds-je en baissant les yeux sur mes cahiers.

Silencieuse, elle reste plantée là, ma présence semble l'empêcher de parler. Je ferme alors mes bouquins sans un mot et me lève du lit.

— Bon, je pense que ça ira pour aujourd'hui.

Austin semble légèrement pris de cours, avant de se ressaisir.

— Tu reviens demain après les cours ?

— OK.

— À demain alors !

— Ouais, à demain.

Je lance un dernier regard furtif à Abby avant de m'éclipser pour de bon. J'aimerais laisser traîner une oreille derrière la porte, mais je me ravise rapidement et file au pas de course vers chez moi.

De retour dans ma chambre, une robe rose avec un nœud ignoble gît sur mon lit. Ce mélange de tulle et de taffetas donne un résultat immonde. Je la contemple sans masquer mon dégoût et il ne me faut que quelques secondes pour deviner d'où elle provient. Je la prends par le cintre et entre en trombe dans le salon. Sheila se trouve dans la cuisine. Sans même lui dire bonjour, je bondis sur elle.

— C'est quoi cette horreur ?

— Bonjour à toi ! Tiens donc, tu te souviens qu'il y a de la vie par ici ?

J'ignore sa remarque et son ton ironique. Je me contente de brandir le cintre sous ses yeux en affichant une expression de mépris. Elle détourne le regard et se concentre de nouveau sur son magazine. Sans relever la tête, elle me répond enfin :

— Nous avons un gala au club dans un mois. Toute la famille doit être présente et comme tu en fais désormais partie, ta présence est requise.

— Il est hors de question que je mette ce truc !

— Tu ne peux pas y aller habillée de la sorte, s'énerve-t-elle en me pointant de l'index de la tête aux pieds, avec un air condescendant.

— Eh bien, je n'irai pas ! hurlé-je.

— Ton oncle sera mis à l'honneur pour l'aide financière plus que conséquente qu'il apporte à l'hôpital de Newport, tu n'as pas le choix.

Je brandis une nouvelle fois la robe avec vigueur devant ses yeux.

— La Reine Mère ne porterait pas ce machin-là même si son pays en dépendait !

Elle lève les yeux au ciel en soufflant d'exaspération. Je lui tends la tenue qu'elle reprend.

— C'est bien pour ça que je l'ai déposée sur ton lit, c'est pour te laisser le temps de te faire à l'idée. Tu viendras avec nous et dans une tenue digne de ce nom. Depuis que tu es arrivée ici, tu passes tout ton temps libre enfermée dans ta chambre avec un son cacophonique que tu appelles de la « musique », c'est pas pour ça que ta mère t'a envoyée chez nous. Il va falloir que les choses changent, Jessie !

Je serre les dents sinon je vais la mordre pour passer mes nerfs. Ma répartie m'a bêtement lâchée. La seule chose que je trouve à faire, c'est soupirer. Je lui arrache le cintre des mains, puis pars me réfugier dans ma chambre. Je déteste cet endroit, et Sheila me rend la tâche encore plus difficile. Il va falloir que je trouve un moyen d'éviter cette fichue soirée. Et puis y aller habillée comme un énorme bonbon rose ? *Jamais de la vie !* De manière insidieuse, ma tante vient d'enclencher le sablier. La fureur m'envahit, aussi je suis incapable de trouver un subterfuge dans l'immédiat, mais ça viendra.

Lorsque l'heure du repas sonne, je reste enfermée dans ma chambre, en mangeant l'habituel sandwich qu'Andrew m'a gentiment préparé. Je l'aime bien ce type, il est constamment silencieux et se contente de hocher la tête tout en se pinçant les lèvres. S'ils pouvaient tous prendre exemple sur lui, ce serait merveilleux !

Je finis ma soirée comme à l'accoutumée, c'est-à-dire avec quelques esquisses sur les genoux tandis que la musique abîme probablement mes tympans.

\*\*

Le lendemain soir, avant d'aller rejoindre mon nouveau prof particulier, je fais un crochet par la maison. Ce matin, mon réveil n'a pas sonné et je suis partie en trombe, sans prendre le temps d'avaler

quoique ce soit, en oubliant au passage mon déjeuner. Heureusement qu'une barre de céréales traînait dans mon sac.

Fonçant tête baissée vers le frigo, je n'ai pas pris le temps de m'assurer que j'étais seule.

*Erreur...*

Alors que je recherche ce qui pourrait atténuer les bruits incessants de mon estomac, j'entends un raclement de gorge derrière moi qui me fait sursauter. Mon oncle Phil est assis devant un verre dans lequel se trouve un liquide ambré, et il s'amuse à faire tinter les glaçons. La main sur la porte du frigo ouvert, je le fixe un moment : tête baissée, sa cravate est dénouée et le premier bouton de sa chemise blanche est défait. Sans même me regarder, il prend enfin la parole :

— En acceptant de t'accueillir chez nous, j'ai naïvement pensé que tu pourrais être cette fille que je n'ai jamais eue. Ta mère travaille dur pour t'élever, mais je sais que grandir sans père n'est pas chose facile. Mais nous, nous t'avons offert le gîte et le couvert. Pourtant, tu restes fermée comme une huître. Les garçons m'ont dit que tu évites tout le monde à l'école et nous, tu nous ignores. Tu prends que très rarement les appels de ta mère ; alors dis-moi Jessie, qu'est-ce qui ne va pas ?

*OK, il me fait quoi là ?*

Je le laisse continuer, bouche bée.

— Tous les ados traversent une période difficile, mais là, on est bien loin de la crise existentielle. Il n'y a pas si longtemps, tu étais une jeune fille magnifique. Pas que tu ne le sois plus aujourd'hui, mais pourquoi cette transformation ? On ne s'est pas vus depuis des années, et je ne savais pas que tu avais tant changé. Où est passée la jolie fille aux cheveux blonds et aux yeux vert émeraude qui respirait la joie de vivre et la bienveillance ? Avec cette nouvelle apparence, je lis seulement de la haine, de l'angoisse et du mal de vivre. Mais pourquoi ?

Je l'écoute attentivement, toujours scotchée à la porte du frigo. Chaque mot qu'il prononce est un nouveau coup de poignard. Ma bouche ouverte s'est asséchée, je tente de déglutir, en vain. Mon corps est crispé. Est-ce l'eau de Newport ou bien l'air marin qui rend tous ces gens aussi perspicaces ? Personne jusque-là ne s'est intéressé à moi, personne n'a pris le temps de comprendre. Tout le monde s'est arrêté à ma transformation physique. J'ai toujours perçu cet abandon comme une bénédiction. Rebecca a bien essayé, mais mon sale caractère a eu raison de sa persévérance, bien trop rapidement.

Il a suffi que mon oncle fasse preuve d'un peu d'intérêt à mon égard pour que mon arrogance prenne la tangente. Me voilà prostrée comme une enfant effrayée, et même l'air frais émanant du réfrigérateur ne suffit pas à calmer mes esprits. Mon armure en métal argenté taillée sur mesure vient de fondre à mes pieds, me laissant complètement à nu dans cette cuisine. Le bip émanant du frigo signalant que la porte est restée trop longtemps ouverte finit par me sortir de ma torpeur. Je préfère sortir de là sans un mot ; pour une fois, le silence sera la meilleure des réponses. Mais alors que j'approche de l'encadrement de la porte, mon oncle m'interpelle :

— Nous avons employé la manière douce jusqu'à présent, mais si je dois changer de tactique et adopter la manière forte, je n'hésiterai pas. Je découvrirai ce qui te rend si triste et je trouverai un moyen

de te sortir de là. Mais en attendant que ce jour arrive, tu viens à la soirée de gala. Et si je dois t’y traîner par la peau des fesses, je le ferai ! Je te laisse 200 \$ sur la table : tu choisis une robe convenable, je te fais confiance. Je sais que ta tante peut parfois avoir des goûts assez particuliers. Je la soupçonne même d’avoir acheté cette robe lorsque nous attendions l’arrivée de Matthew, en espérant que ce soit une fille. Donc je te laisse imaginer depuis combien de temps elle traîne dans les placards.

Sa tentative pour faire de l’humour afin de détendre l’atmosphère est avortée, je reste sous le coup de ses menaces. Tout comme lors de ma soirée avec Austin, la peur me noue l’estomac. S’il découvre le pot aux roses, il s’empressera de tout balancer à ma mère. La pauvre ne s’en remettrait pas et je ne veux pas courir ce risque. J’imagine déjà ses réactions si elle l’apprend, entre autres : tristesse, peine et culpabilité. Ne pas avoir vu, ne pas avoir su protéger son enfant du danger. Voilà les sentiments typiques de toutes les mamans, et rien que d’y penser, j’en ai la nausée.

Avant de quitter définitivement la pièce, Phil, à sa manière, clôt la conversation tandis que je persiste à lui tourner le dos :

— Une dernière chose : à partir d’aujourd’hui, tu manges avec nous tous les jours, aucun écart ne sera toléré. Je vais moi-même informer Andrew de ces nouvelles dispositions. Il est temps que tu fasses partie de cette famille, et pour de bon.

C’est en baissant la tête et en traînant des pieds que je me dirige vers ma chambre. Ma seule envie ? M’allonger sur mon lit et ressasser le discours de mon oncle. Chaque mot, chaque phrase cogitent dans mon esprit. Je consulte l’heure sur mon réveil, il est déjà temps d’aller chez Austin pour réviser. Les maths, rien de mieux pour se changer les idées ! Je prends mes affaires sans m’attarder et ne fais que quelques pas pour me tenir à présent devant sa porte blanche, que je franchis souvent depuis mon arrivée en Californie. Une voix féminine résonne de l’intérieur et m’invite à entrer, je m’exécute. Une fois la porte refermée derrière moi, la voix devient plus distincte.

— Dans la cuisine !

Ils se sont tous donné le mot pour se retrouver dans cette pièce ou quoi ? Est-ce le théâtre de conversations, de décisions importantes ?

Abby se tient là, devant un sandwich, débordant de salade. Avant même que je n’ouvre la bouche, elle prend la parole.

— Austin ne va pas tarder. Il traîne encore chez le disquaire.

L’idée me fait sourire, c’est là que tout a commencé.

— Bien.

— Tu veux manger quelque chose ?

— Non, je te remercie.

— Ça va ? On dirait que t’as vu un fantôme.

— Pas exactement, mais disons que ça pourrait aller mieux.

Alors qu'elle engloutit une nouvelle bouchée de son en-cas, je détache mon regard et détaille la cuisine avec attention. Plutôt clinquante, le blanc des placards scintille, on dirait presque qu'elle est neuve. Il y a deux grands pianos de cuisson au fond de la pièce près d'un énorme frigo américain. Mais ils sont combien à vivre là-dedans ? L'îlot central imposant trône au milieu de la pièce et Abby semble soudainement toute petite dans ce décor presque improbable. Une fois qu'elle a fini de manger, Abby me ramène à la raison.

— Installe-toi, tu vas pas faire le pied de grue !

Après avoir pincé ma lèvre inférieure, preuve de ma nervosité, je m'exécute et prends place en face d'elle.

— Alors, tu vas me dire ce qui te met dans cet état oui ou non ?

— Non.

Bref et concis, telle est ma devise. Mais plutôt que de digérer ma réponse franche, elle revient à la charge. *J'aurais dû m'en douter !* Austin et elle sont liés par le sang, la persévérance semble être un don commun.

— Bien, alors je vais te tirer les vers du nez. Tu n'as qu'à hocher la tête pour dire oui ou non.

Sans même attendre mon accord, elle commence son interrogatoire.

— C'est à cause d'un garçon ?

Je réponds par la négative.

Elle observe mes réactions, un vrai détecteur de mensonges.

— De tes parents ?

Je réitère mon geste.

— De ton animal de compagnie ?

Je fronce d'abord les sourcils devant une question aussi étrange, et continue de secouer la tête de droite à gauche.

— Tu as appris que ton groupe préféré se séparait ?

Je tente de retenir un sourire, mais sa dernière tentative me fait échouer.

— Tu as braqué une banque et ça fait des mois que le FBI te recherche, mais cette fois t'es cuite, ils connaissent ta planque ?

— Mais où vas-tu chercher tout ça ?

Elle rit à son tour avant de me répondre.

— C'est un jeu auquel on joue souvent avec Austin.

— Oh...

— Alors tu ne veux toujours pas me dire ?

Elle ne possède visiblement pas de limites, je préfère me rendre.

— Mon oncle et ma tante veulent que je les accompagne à une soirée dans un mois, et dans une robe tout simplement hideuse qui plus est !

— Et c'est ça qui te met dans cet état ?

Elle ne cache pas sa surprise. Pour ma part, je trouve ma peine justifiée.

— Regarde-moi bien. Je suis le genre de personne à aller dans une soirée en robe ? Entourée de gens plus guindés les uns que les autres ?

Je me lève d'un bond et balaie mon apparence avec mes bras dans sa direction pour appuyer mes propos. Là encore, sa réaction est décevante, ça m'agace profondément d'être si normale à ses yeux.

— Non, certes, mais le temps d'une soirée, tu pourrais te transformer en Cendrillon.

— Oui, à un détail près... Je n'ai pas de Marraine la bonne fée.

— Non, mais je pourrais l'être. Enfin, je veux dire par là que je peux te donner un coup de main.

— C'est gentil, mais ça ira...

— Comme tu veux. Tu peux aller à cette soirée dans ta robe affreuse et te ridiculiser. Ou alors tu acceptes l'aide d'une bienfaitrice – c'est-à-dire moi – et tu y vas dans une robe exceptionnelle. Tu serais à tomber !

Elle marque un point, et de taille. Que je le veuille ou non, je suis contrainte et forcée de m'y rendre, alors autant passer inaperçue et faire bonne impression ou un truc du genre... Peut-être qu'après ça, Phil abandonnera l'idée de chercher ce qui me tourmente.

— OK. Mais un truc simple, élégant et qui passe inaperçu si c'est faisable.

Elle serre le poing, plie le coude vers elle d'un mouvement brusque et s'écrie :

— Yes !<sup>[4]</sup>

Elle se lève d'un bond et se dirige vers le frigo, ouvre la partie congélateur pour en sortir un pot de

glace, avant d'aller vers le placard pour attraper deux cuillères.

— Vanille-noix de pécan, ça te dit ?

— *Ben & Jerry's*, comment résister ?

Elle sourit, reprend sa place et nous plongeons nos cuillères dans la glace onctueuse, chacune notre tour.

Au bout de quelques minutes, Abby lèche la vanille qui dégouline sur le couvert en argent puis brise le silence.

— Dis, il y a quelque chose entre mon frère et toi ?

— Comment ça ?

— Eh bien, vous sortez ensemble ?

— Tu ne dois pas connaître ton frangin aussi bien que ça si c'est ce que tu penses, souris-je.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que sinon, tu saurais que je suis à des années-lumière d'être son genre de fille.

— C'est exact. Mais je voulais simplement en avoir le cœur net.

— Alors je te le confirme, nous ne sommes que des amis.

— Ça aussi ça me chiffonne. Je n'arrive pas à comprendre comment vous en êtes venus à le devenir, je veux dire... Vous venez de deux planètes différentes.

— Je crois qu'il veut jouer au bon samaritain. Ou un truc du genre. Vous avez l'air d'être un peu comme ça dans la famille.

— Peut-être...

Elle ne semble pas convaincue, mais se tait lorsque la porte d'entrée claque.

— On est dans la cuisine !

Les pas se rapprochent et Austin ne tarde pas à montrer le bout de son nez, ses cheveux bruns légèrement ébouriffés par le vent.

— Désolé pour le retard, mais j'ai encore trouvé des pépites chez *Barney*.

— Je ne t'ai jamais vu revenir de là-bas sans rien.

Il se tourne enfin vers moi.

— Salut Jessie. J'espère que ma sœur ne t'a pas trop embêtée.

— On avait le choix entre s'entre-tuer ou partager un pot de glace, on s'est rapidement décidées.

Il affiche un demi-sourire de soulagement.

— Allez, au boulot !

Je pousse un soupir, ramasse mon sac et le suis d'un pas lourd. Une fois dans sa chambre, je m'installe sur le lit et lui à son bureau. *L'habitude est déjà prise.* Nous reprenons les cours de Monsieur Aymes et au bout du troisième exercice, alors que Austin est absorbé par ses livres, je saisis une feuille blanche et commence inconsciemment à le dessiner. Ses cheveux savamment coiffés, son tee-shirt kaki moulant ses muscles, et ses coudes, posés sur son bureau, faisant ainsi ressortir la puissance de ses bras m'inspirent. La lumière qui émane de sa lampe donne l'illusion que les pointes de ses cheveux sont blondes. Je dessine chaque détail avec attention et me concentre sur mon croquis, oubliant tout le reste.

— Hey, mais c'est moi !

Sa voix me tire de ma rêverie. Je sursaute et tente maladroitement de planquer ma feuille dans mon bouquin de maths, mais Austin, amusé, me l'arrache des mains. Il observe intensément le croquis, ses yeux pétillent. Malgré moi, je rougis.

# 4

Silencieusement, je l'observe faire les cent pas au pied de son lit. Je ferme les yeux un instant, peut-être qu'une aide divine me fera disparaître ou me téléportera loin d'ici. Malheureusement, lorsque je les rouvre, je me trouve toujours dans la même pièce, face à un Austin perturbé. Mon regard fait des allers-retours entre son visage et la feuille qu'il tient entre ses mains. Ses iris semblent évaluer chaque détail durant plusieurs secondes qui me paraissent interminables.

*Il va parler oui ? Qu'on en finisse, merde !*

Il se racle la gorge avant d'ouvrir enfin la bouche. *Ouf !*

— Allez, avoue-le, je te plais.

OK, finalement, je préfère quand il la ferme.

Un sourire de vainqueur se dessine sur son visage, il faut qu'il le vire et vite.

— Même pas en rêve !

— C'est la deuxième fois que tu me dis ça. Mais passons... Alors, dans ce cas, pourquoi m'as-tu dessiné ?

*C'est vrai ça, pourquoi je l'ai fait ? Ça fait longtemps que je n'ai pas esquissé le portrait de quelqu'un. En règle générale, je laisse parler mon inconscient et souvent, après coup, on reconnaît des monstres effrayants, des mains enchaînées, un corps sans vie se faisant dévorer par des charognes ou bien un enfant seul pleurant au bord d'un lac. Mes dessins sont en accord avec mon humeur et il faut bien l'avouer, ces derniers temps, c'est toujours la même qui prédomine : la rage.*

Une minute s'est écoulée, peut-être deux, et je n'ai pas l'ombre d'une réponse à lui fournir. Pourquoi maintenant ? Pourquoi ce soir ? Pourquoi lui ? Mon inconscient m'a joué des tours, voilà tout. Pour briser ce silence oppressant, je sors les premiers mots qui me passent par la tête.

— Les maths commençaient à m'ennuyer.

Sa réponse est simple, courte et efficace :

— Oh.

— Tu peux me le rendre maintenant ?

— Pas question. Jessie, tu as beaucoup de talent. Ce dessin est fascinant, tes coups de crayon sont minutieux, réfléchis et le résultat est époustoufflant. On dirait presque une photo. C'est un vrai don que tu as là, j'aimerais en avoir un comme le tien.

— Tu dois bien avoir ça en stock ?

— Tu plaisantes ?! Lorsque je dessine, mes chiens ressemblent à des cigognes et mes oiseaux à des V. Mais j'avoue avoir un certain talent pour représenter un soleil ou des nuages.

*Il dessine comme un gamin de cours élémentaire quoi...*

— Non, je veux dire, tu dois bien avoir une passion, quelque chose qui te fait rêver ?

— Oui, la musique.

— Tu sais jouer d'un instrument ? m'empressé-je de demander.

— Non. J'aimerais bien. Mais j'aime la musique en général. Attends, tu vas comprendre.

Il se tourne et se dirige vers ce que j'ai supposé être un dressing jusqu'à présent. Une double porte de placard à quelques pas de son bureau qu'il ouvre d'un geste théâtral avant d'allumer la lumière. Une fille aurait sûrement entreposé des dizaines de fringues ou de chaussures en tout genre dans cette penderie. Mais lui, il y a rangé ses albums. Aussitôt, je me lève, intriguée. Des dizaines d'étagères remplies de vinyles... Des vinyles ? Je pensais que ce format-là avait disparu en même temps que les pantalons à pattes d'éléphant. Je pénètre alors dans cette pièce pour étudier de plus près cet immense trésor caché. Me retrouver au beau milieu de tous ces albums est impressionnant, le mot qui échappe de ma bouche ne le laisse pas indifférent, à mon grand désespoir.

— C'est Schpegel<sup>[5]</sup> !

— Schpegel ? Comme dans *Never Been Kissed*<sup>[6]</sup> ?

*Eh merde !*

— Tu connais ?

— Tu oublies que j'ai une sœur, et nous n'avons même pas deux ans d'écart alors elle m'a forcé à regarder pas mal de films de filles.

*Eh re-merde !*

Alors que je lui tourne le dos pour cacher mon malaise, il s'exprime d'une voix claire.

— Encore une chose qui conforte mon pressentiment.

Je me retourne aussitôt pour lui faire face.

— Quel pressentiment ?

— Celui qui me dit depuis le début que ton apparence et ta personnalité sont diamétralement opposées. Tiens d'ailleurs, en parlant de ça... J'ai quelque chose pour toi.

Son ton est nonchalant, mes yeux écarquillés. Il sort alors de son sac un album qui ressemble à ceux déjà rangés ici. Ma curiosité est piquée au vif. Il me le tend : il y est inscrit *Maroon 5 – She will be loved*. Je fixe le cadeau un instant avant de plonger mes yeux dans les siens.

— J’espère simplement remplacer celle que tu écoutes sans arrêt par quelque chose, disons... de plus doux. C’est pas bon pour tes oreilles.

Je lui offre un sourire timide, mais sincère, et contemple à nouveau l’album. Son intention me touche. Mon cœur se réchauffe alors que je ne l’en croyais plus capable. En un battement de cil, je retrouve mes esprits.

— Je...

— Non, ne me remercie pas, ça me fait plaisir, me coupe-t-il en agitant ses mains de droite à gauche pour accompagner ses mots.

— Non, c’est pas ça, balbutié-je.

— Oh...

— Non, enfin... C’est pas ce que je veux dire. Bien sûr que je te remercie, c’est juste que je n’ai pas de tourne-disque pour l’écouter.

— Tu sais, si ça ne tenait qu’à moi, tout le monde n’achèterait que des vinyles.

— C’est quand même pas pratique pour écouter la musique en faisant son jogging, tu trouves pas ?

— Tiens donc, Mademoiselle Davis fait de l’humour ! Encore une grande première. On progresse, on progresse...

— Arrête tes conneries et dis-moi plutôt pourquoi tu gardes tous ces albums.

— Parce que la musique est le seul moyen de se rappeler d’un endroit, d’une situation ou d’une personne. Tu retrouves les mêmes sensations, les mêmes émotions et ça, c’est exceptionnel. Tu savais que dans les maisons de retraite, ils s’en servent pour aider les gens à retrouver l’usage de la parole, de la marche ou même de la mémoire ? C’est extraordinaire.

Il est très convaincant, mais je n’ai jamais douté de ses bienfaits. C’est un passionné, un vrai. L’expression béate plaquée sur son visage et ses iris qui pétillent le prouvent. Pourtant, lorsque ses yeux se posent de nouveau sur le vinyle, ils s’assombrissent.

— Tu veux toujours pas me dire pourquoi tu écoutes la même chanson en boucle ?

— Non.

— Bon, ça a le mérite d’être clair.

Sa frustration me donne une envie irrésistible de fuir, mais pourquoi ? Alors que nous sortons de la

vinylthèque, il me bouscule légèrement et je laisse tomber mon cadeau sur le sol. Instinctivement, nous le ramassons à l'unisson, tandis que sa main frôle la mienne. Aussitôt, une étrange chaleur m'envahit. Je retire brusquement mon bras, tirant le vinyle contre ma poitrine, en guise de bouclier. Mon corps devient moite à ce contact anodin et mes yeux s'embuent. Les siens reflètent l'incompréhension la plus totale.

*OK, il est temps de rentrer.*

Je me relève rapidement, bredouille un « à plus » avant de partir à grandes enjambées en claquant la porte.

Je cherche la fraîcheur de la nuit, mais à Newport Beach, elle semble inexistante. Dommage, j'étouffe ! Comment un effleurement si innocent peut devenir une source d'émotions aussi intense ? Des émotions que j'avais mis tant d'années à effacer. *Enfin, jusqu'à ce qu'il me touche.*

De nouveau cloîtrée dans ma chambre, je doute que ces quatre murs me permettent de mettre fin à mon tourment. Sans réfléchir, je sors en trombe, grimpe sur mon vélo et pédale le plus vite possible, le plus loin possible. M'essouffler me calmera peut-être. Inconsciemment, j'atteins le lycée, le seul endroit que je connais finalement. Je m'aventure par le chemin déjà emprunté avec Austin et me dirige vers le stade sur lequel nous nous sommes allongés deux semaines auparavant. Je m'installe et, une fois mon souffle redevenu régulier, les questions se bousculent dans mon esprit. Qu'en sera-t-il de ma vie ? Lorsque quelqu'un me touchera par accident ou non, je me sentirai toujours aussi sale ? Aussi bafouée ? Au point de penser que je ne mérite pas que quelqu'un me touche ? Pourquoi ai-je cette impression de ne plus appartenir à ce monde ? Ce monde où les gens sourient, s'amuse, dansent et rient. Je ne rirai plus jamais ? À cette dernière interrogation, un cri puissant naissant de mon bas ventre s'échappe de ma bouche.

— Ce sera toujours comme ça ?!!

La tribune me fait écho, elle m'offre ma réponse. Tout à coup, l'arrosage automatique se met en route. Est-ce un signe de la providence ? Peu importe, je l'interprète ainsi, j'ai besoin d'y croire. De croire à une lueur d'espoir, que je sais pourtant inexistante. Je laisse l'eau fraîche recouvrir mon corps, comme pour éteindre le feu ravageur qui m'anime. Un incendie dévastateur qui me rend impuissante. Je ferme les yeux et profite de cet instant, un soupir m'échappe.

Quelques minutes s'écoulent et les asperseurs cessent enfin, me laissant trempée jusqu'aux os. Malgré le bienfait des gouttes qui glissent sur mon corps, je décide de rentrer.

Devant ma porte, j'aperçois une silhouette. Une silhouette que je connais bien. Je m'arrête net.

— Mais qu'est-ce que tu fous là ?

Austin me détaille de la tête aux pieds avec un regard ahuri.

— Mais d'où tu viens comme ça ?

— Tu réponds toujours à une question par une autre ?

— Je voulais m'excuser pour tout à l'heure. J'ai bien vu que tu étais effrayée, mais sans trop savoir pourquoi à vrai dire. Tu vas bien ? Pourquoi es-tu mouillée ?

— Disons que j'avais besoin de me calmer les nerfs.

— Et tout ce que tu as trouvé, c'est te baigner toute habillée ?

— Faut croire...

Nous nous observons en chien de faïence, éloignés l'un de l'autre par quelques pas. Moi dégoulinante, lui mal à l'aise. Il se racle la gorge avant de reprendre la parole :

— Tu vas m'expliquer ce qu'il s'est passé tout à l'heure ?

— Comment ça ?

— Tu le sais très bien. Mais admettons... J'ai l'impression que t'es tétanisée rien qu'à l'idée que quelqu'un te touche, ou te frôle. Je me trompe ?

Abasourdie, j'écarquille les yeux. Comment peut-il capter toutes mes émotions et les traduire si facilement ? C'est une première. Sa lucidité est déconcertante, voire effrayante. Je ferme les yeux un instant pour tenter de me ressaisir, avant de lui faire face avec le peu d'aplomb qu'il me reste.

— Je t'ai déjà dit de ne pas me toucher. Jamais.

— Mais pourquoi ?

— C'est comme ça...

— Confie-toi à moi, me presse-t-il.

— Et en quel honneur ?

— Parce que je suis ton ami, non ?

— Je ne sais plus.

Il poursuit en ignorant ma réponse.

— Dis-moi à la fin ! Pourquoi t'écoutes cette chanson en boucle ? Pourquoi personne ne peut te toucher ? Et pourquoi tu te caches derrière cette carapace ?

— Austin !

Son air déterminé face à ce terrain glissant a un goût amer. Mais je me protégerai coûte que coûte. Le ton monte peu à peu, l'air s'électrifie. Son ton calme, mais cinglant, ne présage rien de bon.

— Quelqu'un t'a fait du mal ?

— Ça suffit !

Je le bouscule d'un brusque coup d'épaule pour rejoindre ma chambre.

— Jessie ?

Je me retourne une dernière fois pour lui faire face.

— Non maintenant, stop, dégage !!!

— Je veux juste t'aider !

— Arrête avec ça. Tu ne peux pas m'aider. Personne ne peut. Et puis d'ailleurs, ton aide, j'en veux pas ! Alors laisse-moi tranquille ! Je pense qu'on devrait arrêter de se voir, au moins pendant un moment. OK ?

Je le laisse digérer mes paroles, observant sa consternation qu'il dissimule à la perfection. Enfin, je crois... Peut-être qu'il s'en fiche après tout ?

Je le fixe un instant pour graver son visage dans ma mémoire, comme si je le voyais pour la dernière fois, et entre en claquant la porte derrière moi, le laissant tout pantelant. Quelle soirée désastreuse ! Je file prendre une douche chaude, espérant qu'elle dénouera mon corps tendu.

Cependant, une fois le ballon d'eau vidé, rien n'a changé. Le temps que mon cachet fasse effet, je ne peux chasser le visage de Austin et ses questions implorantes de mon esprit. Heureusement, les somnifères effacent mon trouble.

Au réveil, je rejoins la cuisine pour prendre mon petit-déjeuner. Phil est assis avec son journal en main et sa tasse de café posée devant lui tandis que Sheila est au téléphone. Entendre sa voix aiguë de bon matin, c'est comme avoir une affreuse gueule de bois qui donne mal au crâne. Pendant qu'elle poursuit ses jérémiades avec son interlocuteur en quittant la pièce, mon oncle en profite pour me reparler de sa mise en garde de la veille.

— Il me semblait t'avoir demandé d'être présente à tous nos repas, Jessie.

— Oui, j'ai oublié. Mais ça ne se reproduira plus.

— J'espère bien.

Il termine son café d'un trait, pose sa tasse dans l'évier et s'en va sans même un regard pour moi. Je balance ma tête en arrière en fermant les yeux, exaspérée par la situation. Comment toute cette histoire

va-t-elle finir ? Les jours qui me séparent de mon retour sont encore bien trop nombreux à mon goût. Obnubilée par mon introspection, je n'entends même pas Sheila revenir.

— Bonjour Jessie. Il y a du bacon et des œufs sur la plaque. Le café est encore chaud et du pain est en train de griller, tu n'as qu'à te servir.

— Bonjour Sheila. Merci beaucoup.

Elle semble interloquée par mon comportement. J'aimerais tant lui hurler que son ton condescendant ne me fait aucun effet, mais un mini oncle Phil posé sur mon épaule me rappelle très vite que j'ai plutôt intérêt à bien me tenir. Je m'empresse de me servir pour ne pas lui balancer des mots haineux en pleine tronche, mais pendant que je déguste mes œufs, elle s'adresse à moi :

— Samedi, il y a une brocante dans une ville pas très loin d'ici, tu veux bien m'y accompagner ?

*Dans tes rêves !*

Merde, mon mini oncle Phil se racle la gorge pour me rappeler à l'ordre en tapant du pied. Je serre alors les dents et lui offre un sourire forcé.

— Si tu veux.

Elle tape dans ses mains en poussant un cri strident qui me fait aussitôt grimacer ; je la regarde complètement hébétée par sa réaction démesurée. Une fois qu'elle a fini de se donner en spectacle, il est temps pour moi d'aller au lycée. C'est simple, la seule chose à faire, c'est éviter Austin.

Mes journées se résument à présent à me cacher constamment – sauf en cours – et je m'en sors plutôt bien. J'ai même surpris le *copain* de mon cousin Matthew en train de le frapper entre deux rangées de casiers. Le pauvre est rentré avec un œil au beurre noir, prétextant une soi-disant maladresse. J'ai tout vu, mais je ne veux pas l'embarrasser devant ses parents ou son frère. *Je prépare une bonne leçon à son bourreau qu'il n'est pas près d'oublier !*

Ça fait quatre jours que l'incident avec Austin s'est produit et jusque-là, j'ai réussi à l'éviter. Nous avons bien sûr des cours en commun, mais je l'ignore et il en fait autant. Il donne l'impression que tout va bien et que notre « amitié », comme il l'appelle, ne lui manque pas. Je devrais m'en réjouir, mais cette pensée me procure un léger pincement au cœur. Dans cette histoire, je ne protège pas que ma petite personne, je fais ça pour lui aussi.

En rentrant jeudi soir, je prends mon dernier somnifère. Maintenant que Austin et moi ne nous adressons plus la parole, ça ne va pas être facile d'être réapprovisionnée. Mon ego surdimensionné m'empêche d'aller frapper à sa porte pour lui demander une nouvelle ordonnance ; pourtant, devinant mes nuits d'angoisse qui s'annoncent, ce n'est pas l'envie qui manque.

Samedi matin, lorsque ma tante vient me secouer pour aller à sa satanée brocante, ça doit faire tout juste trente minutes que je me suis assoupie. Deux nuits sont passées et j'ai dormi à peine trois heures d'un sommeil décousu. Mes cauchemars m'épuisent...

Après l'échec d'une douche que j'espérais énergisante, je rejoins Sheila dans la cuisine. Matthew mange tranquillement ses céréales et relève la tête pour me sourire, mais je ne vois qu'une seule chose, son coquard qui tourne maintenant au vert. Je réponds timidement à son sourire et viens m'asseoir à ses côtés. Sheila me tend alors une assiette pleine.

— Phil et Logan ne viennent pas ?

— Ton oncle a une partie de golf au club et Logan est à son entraînement de foot.

— Oh, je vois.

— Mais une virée tous les trois, ça va être chouette.

Son engouement entraîne notre réaction commune : l'exaspération. De toute évidence, malgré nos yeux levés au ciel, cela ne va pas entacher la bonne humeur de Sheila. Une fois le petit-déjeuner terminé, nous ne tardons pas à prendre la route, environ trente milles nous séparent de Santa Ana. J'en profite pour grappiller quelques minutes de sommeil.

La ville s'est carrément transformée en un énorme marché, et il y a un monde fou. La foule m'angoisse, mais impossible de faire machine arrière. Sheila, presque euphorique, me laisse seule avec Matthew. J'en profite pour discuter avec lui et arrive à faire abstraction des gens qui nous bousculent dans les allées.

— Je sais ce qu'il t'est arrivé.

Je lui indique d'un mouvement de tête son œil au beurre noir.

— Tu diras rien, hein ?

— Bien sûr que non, mais tu devrais en parler à ton frère. Je suis sûre qu'il se ferait une joie de lui mettre une bonne raclée.

— Tu rigoles ? Il dira que je suis une mauviette.

Après réflexion, Matthew n'a peut-être pas tout à fait tort.

— Très bien. Alors je te promets qu'il ne te touchera plus, ça te va ?

— Tu comptes faire quoi ? demande-t-il, d'un ton peu assuré.

— Surprise...

Je lui offre le sourire le plus démoniaque que j'ai en magasin et nous continuons notre balade sans un mot, mais quelque chose attire mon attention.

— Excusez-moi Monsieur, votre tourne-disque est en état de marche ?

— Parfaitement Mademoiselle. Il en a vu passer. Hendrix, Beatles, Rolling Stones... Mais il fonctionne comme au premier jour, répond-il fièrement, d'un ton convaincant.

— Alors combien ?

Après avoir marchandé, je l'obtiens pour quarante malheureux dollars. Ma trouvaille sous le bras, nous continuons d'arpenter les stands.

Après deux bonnes heures, Sheila finit par abréger nos souffrances, il est temps de rentrer. Face à mon achat, je sens qu'elle meurt d'envie de me questionner, mais se retient.

Après le dîner, c'est la boule au ventre que je retrouve ma chambre. Une fois de plus, le sommeil ne me gagnera pas, malgré mon épuisement. Au bout de plusieurs heures de persévérance vaine, je me redresse dans mon lit, furibonde, et allume la lampe de chevet.

Enfin habituée à la clarté, mon regard s'arrête sur le sac en papier que j'ai laissé dans l'entrée quelques heures plus tôt, et je m'empresse de m'en emparer. Je sors le tourne-disque et le place près de la chaîne hi-fi. Je l'installe avec difficulté pour enfin mettre l'album que Austin m'a offert sur le plateau. Je place le phonocapteur sur la tête de lecture et la musique emplît doucement la pièce. Je m'assieds en tailleur à même le sol et écoute attentivement les paroles. Cette chanson est le reflet de Austin, je reconnais bien là mon bon samaritain. Adam Levine chante tout ce qu'un garçon est capable de faire pour retrouver le sourire d'une jeune fille. Moi aussi je m'y vois un peu...

*Mon Dieu, cette douce mélodie !*

Je ferme les yeux et me laisse envahir par la voix mielleuse du chanteur, et une seule personne me vient à l'esprit, Austin. Je reste jusqu'au beau milieu de la nuit à l'écouter encore et encore. Pourquoi ? Je l'ignore, mais c'est plus fort que moi. La mélancolie m'emporte. Austin occupe toutes mes pensées, pourquoi j'agis ainsi en sa présence ? La culpabilité et la honte me submergent. Je n'ai pas été très sympa avec l'unique personne qui voulait devenir mon ami, un véritable ami.

Sans savoir pourquoi, et sans même chercher à comprendre, je me lève et me précipite vers l'entrée. Au vu de l'heure exagérément tardive, il doit dormir. Mais peut-être qu'en lançant quelques cailloux à sa fenêtre, il finira par se réveiller, et je lui présenterai mes excuses. Forte de ça, j'ouvre la porte à vive allure, mais lorsque j'emprunte le chemin qui me mène jusqu'à sa maison, je tombe nez à nez avec lui. Il ne cache pas sa stupéfaction, et moi non plus. Je rêve ou quoi ? Je bats des cils à maintes reprises ; non, tout cela est bien réel.

# 5

Nous restons un instant interdits, mais surtout intimidés. Cette rencontre nocturne est invraisemblable, improbable. Il reste là, imperturbable, vêtu d'un bas de jogging gris et d'un tee-shirt noir près du corps. Ses cheveux ébène sont en bataille, ses yeux noirs me scrutent et je devine sa mâchoire qui se contracte. Je me demande à quoi je peux bien ressembler avec mon bas de pyjama noir et mon haut Iron Maiden<sup>[7]</sup>, les cheveux lâchés sur mes épaules. Au bout de quelques minutes, il brise enfin le silence pesant.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Il sourit, je l'imites.

— D'abord toi, le défié-je.

Il pose alors son poing devant sa bouche pour s'éclaircir la gorge puis me tend une feuille pliée en quatre, que j'attrape avec hésitation, tandis qu'il poursuit.

— Tiens, c'est pour toi, j'ai pensé que tu en aurais besoin.

Je l'ouvre et me penche légèrement pour placer le papier sous le lampadaire de la rue et reconnais aussitôt une ordonnance. Je fixe alors Austin intensément, puis réussis à bafouiller quelques mots, malgré ma stupéfaction.

— Mais... Mais... Comment as-tu su ?

— Je l'ai dans ma poche depuis quelques jours. Disons que j'attendais le bon moment. Et puis j'ai remarqué que ton visage se creusait au fil des jours et que des cernes commençaient à gagner du terrain... J'ai très vite compris ce qui te mettait dans un tel état. Je voulais simplement te déposer l'ordonnance devant ta porte pour que tu puisses la trouver demain matin ; mais toi, que fais-tu là ?

Malgré les événements récents, il pense à moi, ou plutôt à mon état mental. Moi qui me suis persuadée durant des jours qu'il n'en avait rien à faire. *Quelle conne !* Pour une fois, je dois ravalier ma fierté et m'excuser. Mais bon, plus facile à dire qu'à faire. Je déglutis dans l'espoir de faire disparaître cette boule qui s'est formée dans ma gorge, en vain.

— Je... J'ai écouté l'album que tu m'as offert et puis j'ai repensé à mon comportement envers toi et... Et je crois bien que je te dois des excuses, finis-je par avouer.

Il me connaît depuis peu, mais il a déjà compris la manière dont il faut se comporter avec moi, aucun doute. Ses yeux s'arrondissent, sa surprise est de taille. Jamais je n'avais prononcé de tels mots auparavant. Bon, je ne pense pas que je m'y accoutumerai un jour, mais il mérite cette exception. Il me coupe net dans ma réflexion.

— Je crois que moi aussi je te dois des excuses. Je n'aurais pas dû te parler de cette façon, et encore moins t'obliger à te confier à moi. Je voulais seulement que tu comprennes que je suis de ton côté. Je suis

convaincu que c'est une nécessité : tu dois te délivrer de ce poids qui devient de plus en plus lourd, et je saurai t'écouter, sache-le.

Il enfonce les poings dans ses poches et rentre ses épaules, l'air tout penaud.

— Je te remercie, mais ça n'arrivera pas. Pas parce que je ne te considère pas comme un ami, mais justement parce que j'ai envie que tu en sois un. Ton regard sur moi ne sera plus jamais le même si jamais je décidais de m'épancher sur ma vie, peut-être même que tu finirais par t'enfuir. Je veux profiter de cette amitié naissante et de ce qu'elle peut m'apporter. Tu peux comprendre ça ?

Je prends ma voix la plus douce pour qu'il n'y sente aucune animosité, mais simplement les raisons qui me poussent à garder le silence. Il ne paraît pas convaincu, sa grimace le confirme.

— Je trouve ton excuse injustifiée, mais je ne partirai pas, promis. Je serai toujours là. Rien ne me fera te fuir. Tu peux compter sur moi.

— Austin, je t'en prie, n'insiste pas. Je ne prendrai pas ce risque. Alors, considère que je le fais pour te protéger, d'accord ?

Ma phrase se finit dans un souffle à peine audible, les yeux dans le vague. Je tente de me ressaisir en frappant dans mes mains pour clore le sujet.

— Ça me va. Je suppose que tu ne vas pas dormir ?

— C'est exact, réponds-je avec un air faussement enjoué.

— Et si nous allions mater un film dans ma chambre ? À moins que tu préfères réviser les maths ?

— J'opte pour le film, conclus-je dans un demi-sourire.

— Je le savais ! Allez, suis-moi. J'ai une envie soudaine de revoir *Never Been Kissed*...

L'atmosphère entre nous est de nouveau au beau fixe. Mais serai-je capable un jour de me livrer à lui pour de bon ? *L'avenir nous le dira.*

À l'aube, me voilà de retour dans ma chambre, et lorsque 07 heures sonnent, je vais dans la cuisine, persuadée d'y trouver de la compagnie jusqu'à ce qu'une pharmacie ouvre ses portes. *Bingo !* Sheila se tient près de l'îlot, sa tasse de café à la main, feuilletant le journal posé devant elle. Avant de la rejoindre, je l'observe un instant. Comment est-il possible d'être aussi parfaite à une heure si matinale ? Pas de trace de sommeil sur le visage, cheveux impeccablement coiffés. Cette femme fait tout son possible pour avoir une apparence irréprochable. Mais pourquoi se fatigue-t-elle à atteindre la perfection ? Ma tante est une énigme.

Je la salue et prends mon café avec elle. Mon mini oncle Phil sur l'épaule veille toujours au grain. Je dois me tenir à carreau. Après avoir échangé quelques mots pendant le petit-déjeuner, j'emprunte la

voiture de Logan pour me rendre à la pharmacie. Je patiente encore quelques minutes et suis l'une des premières clientes à franchir le rideau de fer qui se lève. Ma boîte de somnifères en poche, je n'ai qu'une hâte : me glisser dans mon lit et dormir.

Encore endormie, je jette un coup d'œil à mon réveil qui affiche 16 heures. J'ai passé la moitié de la journée dans les bras de Morphée. Je rejoins la maison qui est étrangement vide. Aucune voiture dans l'allée. Avant de fermer la porte de la villa, mon regard est attiré par la demeure voisine. Austin se tient juste devant, torse nu, en train de nettoyer sa bagnole à grands coups de jet d'eau. Il se la joue beau gosse exhibant ses tablettes de chocolat aux yeux des *Desperate Housewives* du quartier. Et elles sont bien là, fidèles au poste, à poireauter sur leurs perrons à profiter du spectacle. L'une d'elles promène son chien et évite un poteau de justesse, avant de glisser du trottoir, captivée par la vue. *Bien fait !* Austin continue à lustrer sa voiture innocemment, sans s'apercevoir que son car wash est devenu l'attraction du voisinage. Je m'avance alors vers lui pour le saluer. Dos à moi, il sifflote gaiement tout en trempant son éponge dans son seau. Je me racle alors la gorge pour signaler ma présence, il se redresse vivement avant de me sourire de toutes ses dents.

— Salut ! Tu sembles en forme aujourd'hui, dis-je timidement.

— Je peux te dire la même chose étant donné les marques de ton oreiller sur ton visage, rit-il.

Je passe instinctivement ma main sur ma figure, les joues probablement rougies de honte. J'affiche une mine contrite. Sa réaction est immédiate : il pointe le tuyau d'arrosage vers moi et je prends de plein fouet l'eau glacée qui en jaillit. Il rit aux éclats.

— Ça va te rafraîchir les idées !

— Austin, tu vas me le payer !

Mes menaces le font rire de plus belle et le motivent d'autant plus. Je hurle tout en essayant de me protéger de l'eau qui m'aveugle. Une fois trempée et sa plaisanterie savourée, il met fin à mon supplice. Je m'essuie du mieux que je peux et lorsque je recouvre la vue, je n'ai qu'une seule envie : me venger. Mais pas maintenant, plutôt quand il s'y attendra le moins. C'est-à-dire *bien assez tôt !* Pour le moment, je tente de rassembler quelques morceaux de ma dignité éparpillés sur le sol. Sans un mot, feignant d'être vexée, je rentre me changer avant d'allumer la télé qui ne diffuse rien d'intéressant. Aussi, presque inconsciemment, je file à la cuisine préparer des lasagnes ainsi qu'une tarte aux pommes dont ma mère m'a donné le secret, une pointe de cannelle. Tandis que je dresse la table, Andrew apparaît dans l'encadrement de la porte.

— Bonjour Andrew.

— Mademoiselle, dit-il en s'inclinant légèrement, vous savez que c'est mon travail de faire la cuisine ?

— Je sais, mais j'avais besoin de m'occuper.

Il sourit légèrement.

— Bien. Et qu'avez-vous préparé de bon, Mademoiselle ?

— Euh... Pourriez-vous m'appeler par mon prénom ? « Mademoiselle » me provoque des crises d'urticaire.

— Je ne veux surtout pas être responsable de démangeaisons intempestives, Mademoiselle ! répond-il avec un rire non dissimulé dans la voix.

— Vous n'allez pas laisser tomber ?

— Certainement pas.

Sa réponse m'arrache un sourire, mais je tente un compromis.

— Et si je vous soudoie avec une part de lasagnes ?

— Bon, alors pourquoi pas, Jessie ?

Je ne cache pas ma satisfaction. Andrew, en bon majordome, ne perd pas le fil.

— Avez-vous préparé une entrée ?

— Non pas encore.

— Alors permettez-moi de vous aider.

— Avec plaisir.

Nous restons là à concocter une quiche tomate et fromage jusqu'à l'arrivée de mon oncle et de ma tante. Lorsqu'ils nous rejoignent, ils ne masquent pas leur surprise. Bref, j'ai fait ça par envie, pas la peine d'en faire tout une montagne !

*Le repas est sur la table, mangez-le point barre !*

Logan ne tarde pas à se joindre à nous, suivi de près par Matthew, son gant de baseball sous le bras. Je m'assieds avec eux, mais ne parviens pas à prendre part à la conversation. Leurs banalités du quotidien ne sont pas les miennes, je n'ai pas l'habitude de ce genre de réunion familiale ; je n'ai pas le sentiment d'y avoir jamais participé un jour. Cette fois, pas de mini oncle Phil, car le vrai, assis en face de moi, épie tous mes faits et gestes. Ça me met mal à l'aise, ça m'effraie presque, aussi je préfère fuir son regard.

Le repas se termine.

*Enfin !*

Face à leurs compliments de rigueur, je prends sur moi et réussis à leur offrir un beau sourire

hypocrite, apparemment convaincant.

*C'est pas si dur finalement !*

Je rejoins donc mes quartiers et me mets au lit, sans oublier mon cachet. Avant de plonger dans un autre monde, j'échafaude ma vengeance envers Austin, qui aura lieu dans quelques jours. Forte de ça, je ferme les yeux.

La vie au lycée est toujours aussi barbante. Je discute très rarement avec Austin durant les cours. Je le soupçonne d'avoir honte de moi, mais cette situation me convient très bien, je n'ai aucune envie qu'il me présente à ses potes. Je peux tolérer sa présence, mais probablement pas celle de sa bande. Je me demande encore souvent pourquoi lui. Tant que je n'obtiendrai pas la réponse, il restera dans mon sillage. Il a le don d'attiser ma curiosité.

Le soir venu, c'est tout naturellement que je me rends chez lui pour réviser. Entre deux exercices, je mets mon piège en place.

— Demain soir, on pourrait retourner au stade ?

Je tente de prendre un air détaché. Il relève la tête, quelque peu surpris, et m'analyse plusieurs secondes avant de répondre :

— Pourquoi cette soudaine envie ?

— Sans raison particulière. J'aime bien cet endroit et c'est cool d'y aller de temps en temps. Mais si tu veux pas m'accompagner, j'irai sans toi. Ça ne fait rien.

Je le dirige comme un pion sur un plateau de jeu. Me replongeant dans mon algèbre d'un air faussement désintéressé, j'attends sa réponse.

— OK. Je te suis.

*Échec et mat ! Tu vas morfler.*

\*\*

Le lendemain soir, après une journée interminable à ressasser les étapes de mon plan, il est maintenant temps de le mettre à exécution. J'envoie quelques graviers à sa fenêtre pour lui signaler ma présence et il pointe enfin le bout de son nez.

— Et si tu me donnais ton numéro de portable, ce serait quand même plus simple, non ?

— J'en ai pas, rétorqué-je sans hésitation.

— Tous les jeunes en ont un.

— Apparemment pas.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai aucun ami, et la seule personne que je pourrais appeler, c'est ma mère, mais même lorsqu'elle téléphone chez mon oncle, j'essaie d'éviter alors...

— Mais tu peux m'appeler, moi ?

— J'ai les graviers pour ça.

— Oui, enfin on n'est plus à l'âge de pierre. Et si tu brises un carreau ?

— Dis pas de bêtises. Allez, on y va ?

Il me rejoint devant la maison et nous nous dirigeons vers sa voiture. Alors qu'il ouvre la portière, il s'arrête un instant, dubitatif.

— Tu sembles bien pressée tout d'un coup.

— Pressée de changer de sujet, oui, réponds-je avec détachement.

Et je m'installe dans la voiture sans attendre.

Pendant le trajet, je constate une montre au poignet de Austin, parfait ! Nous nous garons à la place de la dernière fois, empruntons le même trajet pour finir enfin sur la pelouse verte du stade. Une fois allongés, nous restons là à contempler le ciel étoilé, pour notre plus grand plaisir.

— Tu m'as pas raconté où tu avais déniché un tourne-disque pour lire le vinyle que je t'ai passé.

De toute évidence, Austin a l'art de briser le silence.

— J'ai accompagné Sheila à une brocante, et je suis tombée dessus par hasard.

— Comment ça se passe avec eux ?

— Ça se passe, soufflé-je du bout des lèvres.

— Cache ta joie !

— Ils veulent que je partage leur quotidien, mais avec eux, j'ai toujours l'impression d'être une intruse.

— Ils te mettent à l'écart ?

— Non.

— Je ne te suis pas, dit-il en croisant ses mains derrière sa tête.

— Ma mère cumule deux boulots, voire trois selon les saisons, pour joindre les deux bouts, et je passe le plus clair de mon temps devant la télévision avec un sandwich. M'asseoir à table et discuter de la pluie et du beau temps, je ne sais pas faire ! Et eux, ils le font avec une telle facilité que ça en est déconcertant.

— Pourquoi n'essaies-tu pas de participer à leurs conversations ?

— Parce que j'ai rien d'intéressant à raconter.

— Tu trouveras bien un sujet sur lequel rebondir, ne te braque pas avant même d'avoir essayé. On peut s'entraîner, si tu veux ?

Je me tourne vers lui pour vérifier s'il est sérieux, mais constate grâce au clair de lune que l'heure fatidique approche dangereusement. Je me lève d'un bond pour rejoindre la sortie. Je sens son regard dans mon dos.

— Où tu vas ?

— Je reviens. Juste une envie pressante, hurlé-je par-dessus mon épaule, en accélérant le pas.

Convaincu, il se rallonge. Je me place derrière le grillage que j'agrippe et décompte silencieusement.

— 5... 4... 3... 2... 1...

Surpris, il se relève et observe les alentours à la recherche d'une réponse. Encore un peu de patience, tu vas l'avoir ! Une demi-seconde plus tard, l'arrosage automatique se met en route. Le temps qu'il traverse le stade pour me rejoindre, il est complètement trempé. J'aimerais rire, rire à m'en décrocher la mâchoire. Parce que sa moue boudeuse est hilarante, parce que mon plan a fonctionné à merveille. Mais mis à part une lueur de malice dans le regard, rien ne vient. Il arrive à ma hauteur et je le détaille un instant tandis qu'il se secoue les cheveux. Son tee-shirt blanc est suffisamment mouillé pour laisser entrevoir son torse parfait et ses abdos qui se contractent à chacun de ses mouvements, son jeans délavé lui colle à la peau.

*Le mec sorti tout droit d'une publicité pour Coca-Cola...*

Ses iris marron croisent soudainement le vert des miens, dans lesquels je lis de l'incompréhension. Je me ressaisis immédiatement pour faire abstraction de ce moment d'égarement. Je pince les lèvres, il est temps de savourer ma vengeance.

— Ça va te rafraîchir les idées !

— Ah, ah, très drôle.

— Monsieur est vexé ?

— Pas le moins du monde.

— C'est un prêt pour un rendu, mon bon Monsieur Philips !

— Tiens... *Coyote Girls*.

— Reconnais que la réplique est de circonstance.

— À choisir entre une douche sur le stade du lycée ou un strip-tease sur un bar comme dans le film, j'aurais pris la deuxième option si tu m'avais demandé.

— Fallait pas commencer.

Nous regagnons la voiture et il recouvre son siège d'une couverture récupérée dans le coffre avant de s'installer. La situation m'amuse, mais le trajet se passe en silence.

Avant de nous séparer, Austin se tourne vers moi.

— Bon, on est quittes ?

— Quittes, réponds-je avec un hochement de tête.

— Alors, bonne nuit.

— Bonne nuit.

Je rejoins ma chambre et, une fois dans mon lit, mes pensées voguent encore et toujours vers Austin. Rien de plus normal, c'est désormais mon seul ami, mon unique distraction.

\*\*

Le samedi suivant, en début d'après-midi, Austin frappe à ma porte.

— Salut, que puis-je faire pour toi ?

— Pourquoi penses-tu tout de suite que je vais te demander quelque chose ?

— Parce que je le sais, c'est tout.

Mon ton n'admet pas la discussion et ma manière de taper du pied trahit mon impatience. Il se mord la lèvre puis laisse furtivement apparaître sa langue avant de se racler la gorge, son signe annonciateur.

— Bien, je vais à la plage.

— Tu veux quoi ? Que je te prête ma crème solaire ? Mon parasol peut-être ?

Ma remarque le fait sourire.

— Ni l'un ni l'autre, j'ai ce qu'il faut, je te remercie. Je pensais plutôt que tu pourrais m'y accompagner.

Je suis sur le point de lui sortir ma phrase fétiche lorsqu'il me devance :

— Même pas en rêve, je sais...

Je le regarde un instant avec dédain pour cacher mon étonnement.

— Non, j'allais plutôt dire *jamais de la vie* !

Son sourire fend son visage, laissant apparaître ses deux fossettes que j'apprécie tant.

— Je m'en doutais, mais en fait, c'est pas une proposition, plutôt une obligation.

— Une obligation ? Je ne crois pas, non ! Et puis de toute façon, j'ai pas de maillot.

— Et c'est là où j'interviens.

Il brandit un maillot rayé bleu et blanc, deux-pièces qui plus est ; je le fixe sans un mot avec une expression d'horreur non dissimulée.

— Pas question.

— Tu veux que je te le mette de force ?

Son regard est lubrique. Imaginer qu'il puisse m'obliger à me montrer presque nue me tétanise. Le sang quitte mon visage, ma vue se trouble. En serait-il vraiment capable ? Pour éviter de le découvrir, je lui arrache le bikini des mains pour me rendre dans la salle de bain. Alors que je lui tourne le dos, je l'entends jubiler.

— J'en étais sûr.

Je me change rapidement, le maillot épouse parfaitement mes formes – si on peut les appeler ainsi –, ce qui me surprend. Comment a-t-il fait ça ?

*Je ne veux surtout pas le savoir !*

Puis j'enfile un pantalon large noir et un tee-shirt de la même couleur. Mes vêtements sont informes, mais c'est justement l'idée. De toute façon, ce n'est pas parce que j'ai accepté de le mettre que je vais me trimballer presque à poil !

En le rejoignant, je suis devenue une vraie boule de nerfs. Entre son semblant de menace qui a réussi à me retourner l'estomac et le maillot que je sens collé à ma peau, je bous de l'intérieur. Quand j'arrive à sa hauteur, il m'attend dehors, devant la porte en faisant les cent pas, les mains dans les poches et les yeux rivés au sol. Je m'apprête à lui bondir dessus, mais lorsque son regard accroche le mien, ma fureur

disparaît instantanément. Il a l'air si... triste. Je le fixe un moment, ravale mes insultes et le dépasse sans un mot pour regagner sa voiture, ma serviette de bain contre ma poitrine. Une fois installés, un silence de plomb envahit l'habitacle

Alors que nous roulons depuis quelques minutes, tous deux faussement concentrés sur la route, Austin se met à parler d'un ton monocorde.

— Je ne voulais pas te faire peur tout à l'heure. C'étaient des paroles en l'air. Je suis désolé.

Ses mots sont bienveillants, mais j'aurais préféré ne pas les entendre. Ce garçon attentionné et réconfortant me surprend de jour en jour, voire d'heure en heure. Son sens kinesthésique est vraiment développé, c'est incroyable. Il semble en constante connexion avec mon corps et mon cerveau. Comment peut-il avoir les mots ou l'attitude justes à tout instant ? Je ne peux m'empêcher de tourner mon visage dans sa direction, de me pincer les lèvres en hochant la tête en signe d'approbation. Je ne sais même plus jouer la comédie à ses côtés. Il n'ajoute rien pendant le reste du trajet, et je lui en suis reconnaissante. Après un temps qui m'a paru interminable, il se gare sur un grand parking goudronné, face à l'océan.

*Magnifique !*

Une plage immense, au sable fin, remplie de vacanciers et de promeneurs. Les parasols colorés sont disposés aléatoirement et donnent l'impression que des milliers de confettis géants bordent le large. Il y a un monde fou en ce samedi après-midi, et ce n'est pas pour me réconforter. Austin attrape un sac dans le coffre tandis que je me dirige naturellement vers les gens déjà amassés sur le sable. Mais sa voix retentit derrière moi.

— Tu vas où ?

— Eh ben à la plage !

Il hoche la tête dans la direction opposée et ajoute en souriant, un brin moqueur.

— Suis-moi.

Il sourit aussitôt, un brin moqueur.

Il me fait crapahuter dans d'énormes rochers, ce qui me rend un peu perplexe. Lasse de marcher sans but, je craque.

— Tu m'emmènes où ?

Il hurle par-dessus son épaule tout en continuant d'avancer.

Au bout du monde !

Je m'immobilise en grimaçant. *Hein ?* Craintive à l'idée qu'il me laisse plantée là, je le suis. Enfin, au bout d'une demi-heure, toute dégoulinante, nous arrivons à destination. Je m'arrête sur le dernier rocher et contemple le splendide panorama qui s'offre à nous. C'est une crique, une crique bordée par deux

avancées de rochers similaires à ceux que nous avons grimpés pour parvenir jusqu'ici. Ils sont de couleur ocre et contrastent avec la falaise contre laquelle je suis appuyée, qui elle est de couleur brique. On dirait que la terre s'arrête ici, nous sommes « au bout du monde », comme Austin le dit si bien. Je suis époustouflée.

Je m'approche sur la pointe des pieds pour observer chaque détail du paysage lorsqu'une mouette chantant trop près de mes oreilles me fait sursauter, me ramenant à la réalité d'une bien drôle de manière. Je sens une main me tirer en arrière et j'atterris directement dans les bras de Austin. Je me perds un instant dans ses yeux marron que je n'ai encore jamais vus d'aussi près. Dans ses pupilles se trouvent des éclats couleur or qui se mélangent parfaitement à ses iris. Le contraste est envoûtant, au point de m'y perdre quelques secondes.

*Je perds la tête on dirait...*

## 6

Étrangement, il ne faut qu'un léger mouvement de recul de sa part pour briser la magie du moment. Aussitôt, mes démons ressurgissent. Son bras au creux de mes reins et l'autre sur mes épaules enveloppent mon corps d'une chaleur que je tente de fuir à tout prix. Je sens le sang quitter mon visage. Aussi je me redresse d'un bond pour me libérer de son étreinte. Austin, et c'est tout à son honneur, ignore ma réaction excessive, misant sur l'humour et le détachement.

— Je ne savais pas si tu savais nager, alors j'ai préféré t'éviter de faire le grand saut.

— Ah, ah, très drôle.

Il hausse les épaules, faussement gêné, son sourire trahit son air moqueur, puis nous nous installons au bord de l'eau en silence, après avoir posé nos serviettes sur le sable. Sans même un coup d'œil dans ma direction, c'est tout naturellement qu'il ôte ses fringues. Seulement vêtu à présent de son short de bain noir aux motifs hawaïens bleu turquoise, je détourne instinctivement le regard. Je me mords la lèvre inférieure, troublée, et rêve de prendre mes jambes à mon cou, pour fuir ce torse parfait et ce grain de beauté entre ces deux pectoraux séduisants. J'ai passé tellement de temps à chercher une réponse à « comment vais-je me débrouiller pour ne pas avoir à me déshabiller ? », que « comment vais-je réagir lorsque je le verrai à moitié nu ? » ne m'a même pas frôlé l'esprit. *Ben voilà, c'est malin !*

La chaleur ambiante, le soleil éclatant et l'air marin – qui semble fuir mes poumons – créent doucement de légères gouttelettes qui perlent dans le creux de mes reins. J'essuie du revers de la main celles qui apparaissent maintenant sur mes tempes. Notre virée à la plage, je m'en souviendrai longtemps ! Malgré l'espace, je me sens oppressée. Mais qu'est-ce qui m'a pris de le suivre ici ? En frappant dans ses mains, Austin me sort de ma torpeur.

— Je vais à l'eau, tu viens ?

— Je préfère rester là, réponds-je d'une voix chevrotante.

— Rassure-moi, tu comptes bien te baigner ?

— Bien sûr que non. Quelle question...

— Tu ne tiendras jamais habillée comme ça, hurle-t-il par-dessus son épaule en se dirigeant vers l'eau, en ignorant ma réponse.

Il a raison, ça fait à peine quelques minutes que je suis installée, et mon pantalon colle déjà à ma peau tandis que mon tee-shirt me brûle le dos. *Eh merde !* Je couvre mon visage de mes mains et m'allonge de tout mon poids sur la serviette. Une question sans réponse, exaspérante, tourne en boucle dans mon esprit : « mais pourquoi suis-je venue ici ? ». Après ma millième inspiration pour tenter de me calmer, je contemple à nouveau le cadre idyllique. Le bruit des vagues s'échouant sur le sable et cognant contre les rochers, ainsi que la falaise qui semble me protéger du reste du monde m'apaisent enfin. Les sensations

que me procure ce coin de paradis sont nouvelles, mais bienfaitrices.

Si cet instant parfait était un dessin, j'aurais gommé Austin pour plonger dans une solitude que j'apprécie tant. Mais il est bel et bien présent, juste en face de moi. Éblouie par le soleil, je me couvre les yeux avec ma main pour l'observer sortir de l'eau. Même à quelques mètres de moi, je distingue parfaitement son sourire éclatant. Il a dû remarquer ma bouche en forme de « o » car, une fois à ma hauteur, il secoue ses cheveux pour m'éclabousser avant de rire et de s'allonger sur sa serviette, près de moi.

Alors qu'il lézarde tranquillement au soleil, j'ai l'impression de cuire de l'intérieur avec mes vêtements noirs qui absorbent la chaleur. Mes joues me brûlent, mon cœur s'accélère tandis que ma gorge se serre. *Si ça continue comme ça, je vais m'évanouir.* Je fais quelques pas dans le sable pour me soulager, mais rien n'y fait, je n'en peux plus, et cela n'échappe pas à Austin.

— Va te baigner.

— Je vais y aller... dans une minute.

— Jessie Davis aurait-elle peur de l'eau par hasard ? me nargue-t-il.

— Bien sûr que non, rétorqué-je en fronçant les sourcils et haussant les épaules.

— Parfait, alors vas-y !

Merde, son sourire et son regard de défi m'agacent tellement !

— Quoi ? Tout de suite ?

— Non, pour ça, il faudrait de l'eau à proximité... Oh, mais que vois-je, juste là ? L'océan ? Quel merveilleux hasard !

Je serre les mâchoires face à tant de sarcasme tandis qu'il me fixe, les sourcils dressés. Il ne lâchera pas l'affaire. Je joue ma dernière carte : la naïveté. Sur un malentendu...

— Il se fait tard, on devrait peut-être y aller ?

— Pas avant que tu te sois baignée, exige-t-il d'une voix ferme et d'un ton sans appel.

*Je le déteste, je le déteste, je le déteste.*

C'est bon, il a gagné, défi accepté ! Il me suffit d'imaginer que je suis seule sur cette plage pour réussir à ôter mes satanés vêtements. Je peux y arriver. J'enlève d'abord mon tee-shirt, et lorsque la brise légère caresse ma peau brûlante, cela me fait un bien fou. Je me surprends même à fermer les yeux un instant pour mieux l'apprécier. Puis vient le tour de mon pantalon, plus difficile cette fois. Mon regard croise par hasard celui de Austin, qui est clairement en train de me reluquer.

*Il me reluque ?*

Je me concentre sur ses iris étincelants alors que je mets mes jambes à nu. Il humidifie ses lèvres de sa langue, me provoquant aussitôt une vague d'angoisse. Il faut faire diversion, et vite. Les premiers mots qui m'échappent sont irréfléchis.

— Tu m'as parlé de ta copine une fois. Mais je ne l'ai jamais vue, où la caches-tu ?

Ma tentative de diversion s'avère efficace. Austin se relève rapidement, emportant en un mouvement son expression séductrice, et c'est tant mieux. Il se mordille de nouveau la lèvre, devenu un tic de réflexion. Tout comme moi, peut-être ignore-t-il ma présence pour mieux réfléchir. Je décide de profiter de son moment d'absence pour me tourner vers l'eau et aller me baigner. Pourtant, sa réponse m'en empêche.

— Pourquoi tu veux savoir ça ?

*Pourquoi je veux savoir ? Je préfère ne pas te le dire, sachant que c'était juste une excuse pour ne plus avoir ton regard de braise posé sur moi.*

Je peux répondre ça ? Probablement pas.

— Parce qu'on est amis. Et les amis s'intéressent à ce genre de chose, non ?

Bien que ma réponse semble lui convenir, il ne réagit pas.

— Mais si tu veux pas en parler, je comprends.

Il relève alors les yeux vers moi, en s'attardant un peu trop sur ma poitrine à mon goût.

— Non, non, c'est pas ça. C'est juste qu'il n'y a pas grand-chose à dire. Ashley est en France en échange scolaire jusqu'en février. On se donne des nouvelles souvent, mais on a décidé de poursuivre notre vie chacun de notre côté pendant ses six mois d'études là-bas. C'est pour ça que tu ne me vois pas avec elle, c'est tout.

— Ça signifie quoi « poursuivre notre vie chacun de notre côté » ?

J'accompagne mes propos en mimant les guillemets, ce qui le fait sourire.

— Disons que lorsqu'on a su qu'elle allait partir, on a tout de suite compris qu'être séparés aussi longtemps par autant de milles allait être difficile et on a décidé d'être réalistes. Pour faire simple, elle a le droit de s'amuser au même titre que moi d'ailleurs. Mais on s'est fait la promesse de ne pas en parler dès qu'on se sera retrouvés.

— D'accord.

Embarrassée par sa révélation, je cours jusqu'à l'eau pour mettre fin à cette conversation. Lorsque mon corps est entièrement recouvert par l'eau salée, je ferme les yeux en savourant le sentiment d'extase qui m'envahit. Peut-être me suis-je déjà baignée dans la mer étant enfant, mais mon cerveau a éjecté ce souvenir de ma mémoire. Me pinçant le nez, je me laisse engloutir par les vagues. Je plonge dans les

tréfonds de cet océan, le bleu turquoise s'estompe peu à peu pour devenir marine, puis enfin noir. Cette sensation de bien-être me pousse constamment à aller plus en profondeur, mais dans quel but ? Je n'en sais rien, mais pour la première fois depuis longtemps, je me sens libre. Alors que je suis en train de planer, je sens quelqu'un me tirer brusquement vers la surface.

*Non ! Non ! Je ne veux pas ! Je veux rester là !*

Je tente de retirer mon bras, mais on me tient toujours plus fort. Une fois la tête hors de l'eau, je me frotte les yeux et Austin se tient près de moi. Je suis prête à lui bondir dessus, mais ses cris me tétanisent.

— Mais ça va pas ! Tu m'as foutu une de ces trouilles !

Pourquoi est-il dans cet état ? Le silence s'installe alors, nous permettant de retrouver notre souffle. Mes yeux fixent son visage ruisselant, ses yeux sombres de colère, ses lèvres rougies par l'eau salée, et dérivent vers ses cheveux bruns, mouillés, plaqués sur son front.

— Pourquoi t'as fait ça ?

Sa question est tout aussi déroutante que sa réaction.

— Fait quoi ?

— Tu sais combien de temps t'es restée sous l'eau ?

Je secoue énergiquement la tête pour lui montrer que je n'en ai aucune idée.

— Eh bien trop longtemps !

— Mais pourquoi tu te mets dans un état pareil ?

Ses iris sont toujours plus sombres, je me recule légèrement.

— J'ai cru que tu t'étais noyée !

— Mais t'es quoi au juste ? Le David Hasselhoff de Newport Beach ? réponds-je avec un léger sourire en coin.

— Ça te fait rire ?

OK, ma tentative pour désamorcer la bombe Austin a échoué. Mais son ton ferme me fait regretter cette courte liberté perdue.

— Tu aurais dû m'y laisser, dis-je l'air grave.

Sans attendre de réaction de sa part, je le dépasse pour regagner le rivage à la nage. Quelques secondes suffisent à Austin pour me rejoindre. Alors que je prends ma serviette pour me sécher, il reste un peu en retrait. Je sens ses yeux posés sur moi qui m'obligent à me retourner.

— Qu'est-ce que tu regardes ? balancé-je avec une voix pleine d'amertume.

Il hausse les sourcils, surpris par mon agressivité, avant de serrer les mâchoires, comme pour encaisser le coup. Sa réaction me surprend :

— Drapeau blanc ?

C'est à mon tour de serrer les dents. J'ai envie de lui hurler dessus, nous avons tous les deux besoin d'une dispute pour nous calmer les nerfs. Malgré cette frustration, je comprends qu'il s'inquiète pour moi. C'est la première fois depuis longtemps que quelqu'un a peur pour moi, c'est touchant et apaisant à la fois.

— Drapeau blanc, réponds-je en esquissant un léger sourire.

Après s'être séchés, nous décidons qu'il est préférable de rentrer.

Dès que Austin se gare devant chez lui, je le salue et le remercie pour la balade. Il commence à parler d'y retourner, mais je préfère croire que ce ne sont que des paroles en l'air. Distraite en repensant à cette journée, j'atteins le seuil de ma porte sans m'en rendre compte. Tandis que je m'essuie les pieds pour éviter de mettre du sable partout, j'entends mon oncle depuis la cuisine.

*Eh merde !*

— Jessie, c'est toi ?

J'ai comme une mauvaise intuition, je dois fuir. Alors que je m'apprête à tourner les talons, Phil se tient déjà au bout du couloir.

*Eh re-merde !*

— Ah, Jessie, tu es là.

Je m'efforce de sourire, bien que je sois stressée. Il me fait signe de le rejoindre, je m'exécute. Une fois dans la cuisine, nous nous asseyons face à face, lui devant sa tasse de café fumant.

— Je voulais savoir où tu en étais pour le gala, c'est dans quinze jours je te rappelle.

Je me racle la gorge.

*Oh oui, le gala. Ça m'était complètement sorti de la tête !*

Tandis que je cherche une réponse convenable, Phil s'impatiente.

— T'as perdu ta langue ?

— Pas encore.

— Bon, ne tarde pas trop, parce que tu vas y aller. Et si ça doit être dans la tenue qu'a choisi Sheila, ça

m'est égal. C'est toi qui vois...

— OK. Je peux y aller maintenant ?

— Oui, et n'oublie pas que le dîner est servi à 18 heures.

Sans prendre la peine de lui répondre, je cours me réfugier dans ma chambre. Je m'allonge de tout mon poids sur mon lit, exaspérée. Je grogne de rage en repensant à cette immonde robe rose bonbon. Je dois aller voir Abby, ma complice, elle seule peut me sortir de là. Sans perdre une minute, je retourne chez Austin. Je suis surprise de voir que sa voiture n'est plus là, mais c'est tant mieux.

Je sonne à la porte, une voix féminine hurle pour me répondre :

— C'est ouveerrrt !!!

J'ouvre, le vacarme provient de la cuisine, je m'y dirige sans plus attendre.

— Salut. Si c'est Austin que tu cherches, il est allé au magasin de disques.

*Comme c'est étonnant !*

— Non, c'est... toi que je viens voir, bredouillé-je.

— Oh, je t'écoute.

Anxieuse, je triture mes doigts.

— C'est au sujet de ce truc-là... Tu sais... Pour le gala...

— La robe ?

— Mouais.

— Je l'ai pratiquement terminée. Viens.

Quoi ? Déjà ? Pourquoi *pratiquement terminée* ? On ne devait pas étrener tous les magasins de la ville pour trouver une robe ? Histoire que je râle à chaque fois qu'elle pense avoir déniché *la* perle. C'est pas comme ça que ça doit se passer ?

C'est confuse au possible que je la suis jusqu'à sa chambre. Elle ouvre la porte et m'invite à y entrer. Le décor me surprend. Ça ne colle pas vraiment avec son image. On dirait que le temps s'est arrêté. Des poupées en porcelaine trônent aux quatre coins de la pièce et sur son lit, ça déborde d'ours en peluche. Quant à la tapisserie rose, elle est recouverte de croquis représentant des fées. Pendant que je balaie la pièce des yeux, Abby se dirige vers sa penderie. Elle revient quelques secondes plus tard, un cintre à la main.

— Ne fais pas attention à la déco, je ne suis pratiquement jamais là. Et quand je viens, je squatte la chambre de mon frère.

Sans attendre ma réaction, elle dézippe la housse blanche ; c'est l'heure du verdict. Sa couleur m'apporte d'abord du soulagement : noire. Un sentiment vite remplacé par la stupeur. Abby ne peut pas s'en douter, mais sa création me cloue sur place. Cependant, elle comprend que quelque chose cloche. En effet, mes oreilles sifflent et les battements de mon cœur s'accélèrent, je crois qu'elle me parle, mais je n'en suis même pas sûre.

— Jessie... Jessie, tu m'entends ?

Elle passe une main devant mes yeux pour me ramener à la raison.

— Oui... Oui... Tu disais quoi ?

— T'aimes pas, c'est ça ?

Alors là, elle n'y est pas du tout. C'est une robe simple, style 60's, dont les bretelles tombent sur les épaules, offrant un décolleté en V qui met probablement la poitrine en valeur. Le jupon est bouffant et l'ensemble est recouvert de dentelle. C'est un vêtement élégant. Mais alors pourquoi suis-je sceptique à ce point ?

— Si, elle est magnifique, rétorqué-je simplement.

— Je ne l'ai pas encore terminée, je dois encore rajouter quelques broderies çà et là, et elle sera parfaite.

— Hum.

— Cache ta joie !

— Non... Non... Abby, elle est vraiment superbe, je t'assure.

— Ben alors, c'est quoi le problème ?

Le problème ? Le problème, c'est ça justement ! Qu'elle soit splendide, sublime, époustouflante. C'est-à-dire tout ce que je fais depuis des années. Je fais mon maximum pour ne pas susciter l'intérêt des autres, quitte à m'enlaidir. Mais dans une robe pareille, ça ne fonctionnera pas. J'imagine déjà la scène : je vais rentrer dans la salle et les messes basses vont commencer. Sheila ne pourra pas se retenir de me faire un compliment et avec un peu de chance, elle me présentera fièrement à une ribambelle de débiles dans son genre.

*Je ne tiendrai jamais le coup !*

Deux choix s'offrent donc à moi : une robe hideuse ou une trop belle ; dans les deux cas, elles seront tape-à-l'œil.

— Je vais pas y aller.

— Quoi ? Bien sûr que si tu vas y aller !

— Non Abby. Je ne m'en sens pas capable.

— Ça se voit que tu n'y as jamais été. C'est un truc rasoir où les invités se félicitent d'avoir signé de gros chèques, pour des causes dont ils ont oublié le nom. Personne ne fera attention à toi, tu vas juste trouver le temps long.

Ses mots ne me rassurent pas et l'angoisse m'opresse toujours.

*C'est un putain de traquenard !*

En cet instant précis, je déteste ma mère. C'est de sa faute si j'en suis là... Si elle ne m'avait pas envoyée ici, je n'aurais pas à me déguiser pour une satanée soirée ! Mais je hais aussi mon oncle de me forcer à m'intégrer à sa famille, au tissu d'exister et à la terre de continuer de tourner, malgré mon problème existentiel.

Je remercie Abby pour tout son travail et prends congé. Avant de me terrer dans ma chambre pour ruminer, je fais un détour par le bureau de mon oncle.

— C'est ouvert !

Apparemment, il ne s'attendait pas à me voir, mais ça m'est égal.

— Bon, j'ai la robe, mais je tiens à clarifier un point. Si le soir du gala, une seule personne me fait un compliment de près ou de loin sur ma tenue ou sur moi, peu importe, je me tire, compris ?

Interloqué par mes propos, il s'affale contre le dossier de son fauteuil en cuir marron, tapotant des doigts sur son bureau. J'essaie de garder la tête haute, mais je n'en mène pas large. Je retiens mon souffle, sa réponse se fait attendre.

— Bien. Je préviendrai Sheila.

Sans rien ajouter, je quitte la pièce et m'adosse à la porte refermée pour lâcher un soupir de soulagement.

Les jours suivants passent à vive allure, me rapprochant toujours plus de ce maudit gala. Au moins, Austin me change les idées grâce, entre autres, à un jeu entre nous : après avoir révisé nos cours, je m'installe dans sa vinylothèque, attrape un album au hasard et il doit retrouver le groupe et le nom de la chanson. OK, il est imbattable, pourtant je me donne du mal. C'est pas de ma faute, il connaît tout par cœur.

*Tricheur !*

Nous voilà à la veille de la fête. Dans la chambre de Austin, je choisis le morceau qu'il doit deviner tandis qu'il attend patiemment les mains croisées derrière la tête, allongé sur le lit. Il ne lui faudra pas entendre plus de trois notes pour bondir de son lit :

— *You found me* de *The Fray* !

— Yes !

— Celle-là, elle était facile.

Tout en agitant le prochain album entre mes mains, une question m'échappe.

— T'es tellement passionné par la musique, tu veux en faire ton métier ?

— J'en rêverais ! J'aimerais devenir manager de groupes, leur trouver des dates et les suivre en tournée. Ça, ce serait le pied.

— Tu m'étonnes.

— Un jour, je ferai venir des groupes sur scène, dans le club de mon oncle. Ce serait pour les jeunes, parce qu'il n'y a pas grand-chose à faire dans le coin. Mais trouver des artistes qui veulent bien se produire ici, ce n'est pas si facile.

— Je peux t'aider si tu veux ?

Mes mots m'ont échappé, merde ! Je relève timidement la tête tandis qu'il me dévisage.

— Et comment tu comptes t'y prendre ?

Je m'avance vers le pied du lit, pas certaine que ma proposition vaille le coup, mais j'ai parlé trop vite et ne peux plus faire machine arrière.

— Mon frère joue dans un groupe, je peux toujours lui demander.

— Ton frère ? répète-t-il, interloqué.

— Oui, mon frère. C'est le surnom que je lui donne parce qu'on a tous les deux vécu dans le ventre de ma mère, et du coup, on est liés.

— Pourquoi t'en as jamais parlé ?

— Parce qu'il n'y a pas grand-chose à dire. Nous avons six ans d'écart. Lorsqu'il a eu l'occasion de prendre la tangente, il l'a fait sans se retourner. La seule chose que nous avons en commun, c'est notre sang.

— Alors pourquoi accepterait-il de t'aider ?

— Parce que j'ai de quoi le faire chanter. Et à chaque fois que je joue cette carte, ça marche.

Il rit face à mon sourire diabolique.

— D'accord, et comment il s'appelle ce groupe ?

— *Platoon*.

J'ai l'impression que Austin a vu Jack l'Éventreur ou Freddy Krueger, j'ai presque envie de regarder par-dessus mon épaule ! Il est terrifié, choqué, ahuri, tout ça à la fois.

— Austin, ça va ?

En un battement de cils, il est de nouveau parmi nous.

— Ton frère joue dans le groupe des *Platoon* ?

— Tu les connais ? demandé-je surprise.

Pourtant, ils ne sont pas très connus dans le pays. Ils font beaucoup de premières parties et pas mal de festivals, mais rien de plus.

— Bien sûr que je les connais. Je les ai vus au *Vans Wreped Tour*<sup>(81)</sup>, ils avaient joué un titre sur scène après avoir été sélectionnés par tirage au sort. Ils sont géniaux !

— C'est bon, c'est bon, calme-toi ! Le seul prix qu'ils ont remporté ça doit être celui de *air guitar*.

— J'y crois pas, Jessie Davis est la sœur d'une rock star...

— Je ne dirais pas ça comme ça. Il doit avoir trois fans, toi et deux autres abrutis ; pas de quoi en faire une rock star.

— Tu crois qu'ils accepteraient de venir ?

— Je peux toujours leur demander.

— Génial. Alors demain je t'emmène voir le bar de mon oncle.

— Euh, non... Demain, je dois accompagner Sheila à une brocante dans le coin.

— OK. La semaine prochaine alors ?

— On fait comme ça. Je vais y aller, il commence à se faire tard.

— OK. J'en reviens toujours pas, Jessie et les *Platoon*...

Je lève les yeux au ciel et sors de sa chambre, le laissant se noyer dans son délire de super star.

Eh merde, plus que deux heures avant d'être jetée dans la gueule du loup. Je fais les cent pas dans son antre, attendant Abby qui doit m'apporter ma robe. Quelques minutes plus tard, elle arrive enfin avec le vêtement dans une main, et une valise noire dans l'autre.

*Intrigant...*

Sans ménagement, elle m'ordonne d'aller me changer, ce que je fais à contrecœur. De retour dans la pièce, Abby a préparé une table sur laquelle est déposée sa mallette, et une chaise est installée juste à côté. Elle frappe dans ses mains dès qu'elle m'aperçoit.

— Bon, pour la robe j'ai vu juste, elle te va parfaitement bien. Viens t'asseoir maintenant. Il faut te coiffer et te maquiller.

— Mais c'est pas...

— Assez discuté ! lance-t-elle en tapant la chaise sur le sol.

Je m'avance sans broncher, la tête enfoncée dans les épaules.

*Aussi redoutable que son frère !*

De toute façon, ça ne peut pas être pire.

Une heure plus tard, elle m'invite à découvrir le résultat dans le miroir. Mais je ne préfère pas regarder, si je me trouve jolie, ça va finir de m'achever et je n'aurai plus le courage de sortir de cette chambre. Je la remercie à plusieurs reprises, et lorsqu'elle est sur le point de partir, elle ne peut s'empêcher de faire une remarque :

— Tu es très jolie. Voilà, je l'ai dit !

— C'est gentil, et merci encore pour tout ce que tu as fait.

— Arrête de me remercier sans cesse. Je l'ai fait avec plaisir, et puis à quoi ça sert de faire une école de stylisme et d'esthétique si c'est pour ne pas aider les copines ?

Elle me fait un clin d'œil avant de tourner les talons. Sommes-nous vraiment *copines* ? Je ne préfère pas m'attarder sur la question. Encore un nouveau casse-tête qui attendra.

Je rejoins la famille dans le vestibule, les gars sont tous en smoking tandis que ma tante porte une robe longue violette, avec une coiffe assortie.

*Oui, pourquoi pas ?!*

Dès qu'ils m'aperçoivent, inutile de décrire leurs têtes. Sheila a perdu toute son éloquence en une seconde, sa bouche est tellement grande ouverte que j'ai cru que sa mâchoire allait se décrocher.

*Eh bien, ressaisis-toi voyons !*

Et les trois garçons ne sont pas mieux : c'est à celui qui m'offrira la plus belle vue de ses amygdales.

*Youhou, c'est toujours moi, mais dans une robe !*

Ma tante est sur le point de parler lorsque Phil lui donne un léger coup de coude dans les côtes pour l'en empêcher.

— En route ! ordonne-t-il.

Le trajet jusqu'à la salle est interminable, personne ne parle et il n'y a même pas de musique d'ambiance. Le silence est pesant. Bon sang...

Lorsque nous arrivons, je m'empresse de sortir de l'habitacle et suis surprise de ce que je trouve autour de moi. Tout le tralala est de sortie : tapis rouge, hommes en queue de pie... Ils n'ont pas fait les choses à moitié !

*Beurk !*

Sheila et Phil saluent quelques connaissances parmi les invités en se dirigeant vers l'entrée, puis nous nous installons à la table qui nous a été réservée. Une place reste vacante près de moi, mais je n'ai pas eu le temps de faire la remarque que j'entends une voix s'élever derrière moi :

— Auriez-vous besoin d'un cavalier par hasard, Mademoiselle ?

Je ferme les yeux un instant et prie intérieurement.

*Par pitié ! Faites que ce soit une erreur !*

Alors que je cherche du réconfort dans les yeux des membres de ma famille, ils semblent plutôt enchantés.

*OK, ce type s'adresse bien à moi !*

Je ne veux pas me retourner, mais mon oncle Phil m'encourage en me le désignant du regard, Sheila m'offre un sourire bienveillant tandis que mes cousins se contentent de hausser les épaules. Je ferme les yeux un instant, serre les mâchoires, mais finis par m'exécuter. Un garçon aux cheveux mi-longs d'un blond vénitien et aux yeux ronds cachés derrière des lunettes de vue, m'offre le sourire le plus étincelant qu'il doit avoir en magasin, avec une assurance à toute épreuve. Je l'observe de la tête aux pieds, ses affreux mocassins m'interpellent.

*Beurk ! Mais qui peut encore porter des trucs pareils ?*

Mon oncle Phil parle alors par-dessus mon épaule.

— Jessie, je te présente Walter, le fils de mon associé. Il a gentiment accepté de se joindre à nous pour la soirée, ça te fait plaisir ?

L'enfoiré, je comprends maintenant pourquoi mon oncle a tant insisté pour que je sois présente...

Cooooonnnnarrrrddddd !!!

J'aimerais tant faire une scène, mais déjà que je suis déguisée, je préfère la jouer discrète. Pendant que Phil invite Walter à s'asseoir près de moi, je ne peux cacher mon expression horrifiée, surtout que je ne supporte pas d'être approchée de trop près par un garçon. Bizarrement, la présence de ma famille me rassure, et m'empêche de paniquer, même si ce jeune homme ne m'inspire rien de bon. Logan rit à s'en tordre le ventre. Je le mitraille du regard, mais il est complètement hilare.

C'est un cas désespéré !

Je détourne les yeux, exaspérée, lorsque j'aperçois Austin, quatre tables plus loin.

*Qu'est-ce qu'il fait là ?*

En plus, Abby est à ses côtés. Pourquoi ne m'avait-elle rien dit ? Il me fixe bizarrement, mais dès que nos yeux se croisent, il m'offre un sourire que je lui renvoie. Puis il relève les sourcils avec un hochement de tête pour me demander qui est le garçon assis à côté de moi. Je lève les yeux au ciel pour qu'il devine clairement que c'est un naze et il se met à rire, il a compris le message ! Il mime un « bon courage » avant de se retourner, et je fais de même.

Puis viennent les discours. Chaque donateur est mis à l'honneur, caressé dans le sens du poil, voilà le meilleur moyen d'obtenir un chèque l'année prochaine. Heureusement, pour oublier l'ennui, différents

plats sont servis entre chaque intervenant : des huîtres gratinées et des ravioles de langoustines en entrée, un ris de veau accompagné d'asperges blanches caramélisées pour le plat principal et la fraîcheur d'agrumes parfumés à la coriandre en dessert, je suis repue. J'ai à peine écouté leurs discours barbants, bien trop occupée à goûter ces délices culinaires. Et puis dès que Sheila a le dos tourné, j'arrose le tout avec un bon vin blanc. Walter a bien essayé de me parler pendant le repas, mais je fais en sorte de toujours avoir quelque chose dans la bouche pour ne pas lui répondre. Mais c'est qu'il est coriace ! Lorsque les applaudissements retentissent pour clôturer la série de discours, je me lève d'un bond. Mais ma tante m'observe en fronçant les sourcils.

— Tu vas où comme ça ?

— C'est fini, on rentre, non ?

— Pas tout de suite, on va danser d'abord.

— Quoi ?!

— Chuuutt, murmure-t-elle en agitant la main pour m'inciter à me rasseoir. Tu t'es bien tenue jusqu'à présent, fais encore un petit effort s'il te plaît, continue-t-elle en constatant que je ne me rassieds pas.

— J'en ai ma claque de tout ce merdier, réponds-je en croisant les bras sous ma poitrine.

— Jessie, je t'en prie, tais-toi et arrête de te comporter comme une gamine capricieuse.

— Si c'était le cas, vous auriez déjà tous votre cul dans la bagnole !

Ben quoi ? Minuit a sonné, Cendrillon se transforme en citrouille.

— Jessie !

Ça, c'est la dernière sommation avant quoi ? Je ne préfère pas le savoir.

Puis Phil interrompt notre conversation houleuse en invitant sa femme à danser. Je crois que c'est la première fois que je remarque leur véritable complicité, c'est un spectacle presque émouvant. Phil serre sa femme tout contre lui, colle sa joue contre la sienne en fermant les yeux comme pour se délecter de son parfum, de l'odeur de sa peau. La musique prend fin et l'orchestre entonne une nouvelle chanson. Dès les premières notes, je reconnais le morceau, *Sunday Morning* de *Maroon 5*. Un sourire naît sur mes lèvres et je me retourne vers Austin pour savoir s'il pense à la même chose que moi, mais il est déjà en train de regarder dans ma direction. Walter vient soudainement briser ce moment de complicité.

— Tu veux danser ?

— Dis-moi Walter, il n'y a pas d'hiver à Newport Beach ?

Il semble dérouté par ma question, mais répond malgré tout.

— Non, jamais. Pourquoi ?

Je me penche à son oreille et lui chuchote distinctement :

— Alors danser avec toi, c'est comme espérer un hiver à Newport Beach, ça n'arrivera jamais.

Je l'abandonne pour le laisser digérer tranquillement ma remarque. Il est blanc comme un linge, il ne l'a pas vue venir celle-là ! Je souris bêtement en me rendant aux toilettes, me remémorant ses yeux de chien battu. Mais lorsque j'en sors, je fais un pas en arrière, surprise de trouver Austin, prostré devant moi.

— Salut. Qu'est-ce que tu fais là ?

— Dois-je te rappeler que mon père est médecin dans cet hôpital ?

— Rassure-moi, des gens ne font pas de dons pour les seins en plastique, si ?

— Pfff, dis pas de bêtise ! Il y travaille au même titre que ma mère, leur présence est indispensable.

— Oh...

— Dis donc, pas mal ta tenue, on dirait presque une fille.

— Toi, en revanche, on dirait un pingouin avec ton costume.

— Jessie, elle était nulle ta vanne.

— Fallait que j'essaie, réponds-je en haussant les épaules.

— Bon, alors comme ça tu t'es fait un nouvel ami ce soir ? Moi qui pensais avoir l'exclusivité... T'es pas si solitaire que ça en réalité ; je dirais même que tu deviens populaire, rit-il.

— Walter ? Tu parles d'un prénom ! C'est le fils de l'associé de Phil. Je ne sais même pas pourquoi il est à notre table.

— En tout cas, tu lui as tapé dans l'œil.

— Je devrais le faire au sens propre, ça va le calmer.

Cette fois, ma tentative pour faire de l'humour remporte un franc succès et nous fait sourire. Puis il est temps de regagner nos places. Matthew s'est endormi, la tête dans ses bras croisés sur la table, et Logan a disparu des radars ; il ne reste plus que Walter. *Oh non !* Je prends la place de Sheila pour laisser un espace entre nous, mais dès qu'il me voit, il vient s'asseoir à mes côtés. Sans crier gare, il passe un bras autour de mes épaules, c'en est trop ! Je me retourne, furieuse, tout en dégageant ses sales pattes de moi.

— Écoute, espèce d'abruti, touche-moi encore une fois et je te jure que ta mère ne pourra plus te reconnaître, c'est clair ?

— Hummm, t'es une nerveuse toi. J'adore ! Allezzz, ta bouche dit non, mais ton corps dit oui.

— Mais où es-tu allé pêcher ces conneries ? Faut te faire soigner !

— Oh oui, vas-y, continue. C'est chaud.

Aussitôt, j'attrape le grand verre d'eau posé devant moi et lui jette spontanément en plein visage.

— Tiens, ça devrait te rafraîchir !

Quelques cris de surprise se font entendre autour de nous tandis que Walter éponge l'eau dégoulinant sur son costume. Heureusement, mon oncle est en pleine conversation près du bar à champagne et n'a rien vu de la scène. Walter se lève alors sans cacher son irritation et dégage enfin.

*Bon débarras !*

Au fil des minutes qui passent, je regarde les gens qui quittent peu à peu la salle, les chanceux. Les invités se font rares, la salle est presque vide, mais nous ne semblons pas près de partir. Le groupe dont Sheila et Phil font partie continue de papoter au bar et, quant à Logan, il est en pleine discussion avec Abby. Alors que je suis en pleine contemplation, un raclement de gorge derrière moi me fait sursauter : Austin.

— M'accorderiez-vous une danse, Mademoiselle ?

Je n'ai même pas le temps de décliner la proposition qu'il place son index sur mes lèvres.

— Attends avant de dire non.

Il sort alors deux gants noirs de la poche intérieure de son costume qu'il enfle à chacune de ses mains, avant de les brandir fièrement devant moi.

— Comme ça, je ne te toucherai pas.

— Austin, je...

— Bon alors, on n'a qu'à prendre une chaise, dit-il en balayant d'un regard les tables autour de nous.

— Une chaise ?

— Oui, pour la mettre entre toi et moi.

— Non Austin, on va pas faire ça. Tout le monde va nous regarder.

— Tu parles de qui au juste ? De Matthew qui ronfle sur la table ? Ou de Logan qui drague ouvertement ma sœur ? Ah non, de ta tante, ton oncle et mes parents complètement saouls peut-être ?

*Aaahhh, c'est peut-être pour ça que Sheila rit aussi fort.*

— Allez, suis-moi. Personne ne fera attention à nous. Enfin, à moi. Parce que toi, dans ton *déguisement*, tu as attiré tous les regards ce soir, renchérit-il avec un clin d'œil.

— Très drôle...

Il me tire par le bras jusque sur la piste de danse en attrapant une chaise au vol.

*Sa détermination est parfois flippante.*

Une fois au centre de la piste, il se place devant le dossier de la chaise, met ses mains gantées dessus et je me positionne en face, de l'autre côté du siège, et nous commençons à tourner au rythme de *Come with me* de Norah Jones. Nous sommes tellement pathétiques que tout le monde doit se marrer. Je souris malgré tout tandis que Austin s'amuse de la situation, en me faisant tourner de plus belle, sans même prêter attention aux serveurs qui nous observent du coin de l'œil. Il est trop occupé à guetter la moindre de mes réactions. Je pensais que ce serait une torture, mais en réalité, c'est magique. Ça fait une éternité que je n'ai pas dansé et c'est très agréable. Pendant que nous nous balançons, je suis attirée par Logan qui susurre des mots à l'oreille de Abby qui, elle, rit aux éclats.

*Quel étrange tableau...*

Aussi mon cavalier arrête la danse et suit naturellement mon regard.

— Ils se connaissent depuis longtemps, non ? demandé-je brusquement.

— Depuis qu'on est gosses.

— Alors, il n'est pas sérieusement en train de la draguer, si ?

— Crois-moi, je connais Logan et je peux te confirmer que si.

— Mais, comment est-ce possible ? Je veux dire, il ne m'a jamais parlé d'elle.

— Abby est dans un lycée pour filles et sort très rarement, c'est pas son truc. Ils ont toujours été amis, mais on dirait qu'ils veulent plus à présent.

Je reste perplexe devant cette explication.

— Tu sais, tu peux passer tout ton temps avec quelqu'un et construire une amitié sincère et profonde jusqu'au jour où sans savoir ni pourquoi ni comment, tu as envie de plus... Beaucoup plus. Le matin, tu sautes de ton lit parce que tu sais que tu vas passer la journée avec elle ; tu repousses tes limites pour la rendre heureuse, pour lire la joie sur son visage. Tu ne sais pas comment c'est arrivé, mais quand tu ressens tout ça, c'est que cette personne est devenue ton monde.

C'est étrange, mais ses mots, censés concerner Abby et Logan, me déroutent. Me sont-ils destinés ? En effet, il ne me lâche plus du regard et mes joues se mettent à chauffer. Pendant quelques secondes, je m'abandonne à ces opales dorées qui me fixent, mais le voyage est de courte durée.

— Enfin... C'est sûrement ce que Logan est en train de chuchoter à Abby, ajoute-t-il, mal à l'aise.

— Sans doute, réponds-je distraitement.

Puis, avant que la chanson ne touche à sa fin, cinq petits mots m'échappent, involontairement.

— Ashley a de la chance.

*Mon cerveau s'est engourdi en valsant, ce n'est pas possible autrement !*

Je suis mortifiée, mais sa réponse est inattendue, pleine de mélancolie :

— Je sais.

Je ne perçois dans sa voix aucune trace d'humour, c'est inhabituel. La fin du morceau emporte avec lui ce moment singulier loin, très loin...

C'est l'instant que choisissent Phil et Sheila pour annoncer qu'il est temps de partir et curieusement, ça m'attriste. Mais bon, c'est moi le chauffeur ce soir, parce qu'à les voir tituber, on a de grandes chances de ne pas rentrer vivants. Austin et moi échangeons un sourire timide puis Logan embrasse subtilement Abby sur la joue. Son geste est surprenant, mon cousin est plutôt du genre à fourrer sa langue partout et à la moindre occasion.

*Il est devenu timide ou quoi ?*

\*\*

La semaine suivante se déroule comme d'habitude. Je ne sonne même plus lorsque je me rends chez Austin après les cours, ses parents ne sont pratiquement jamais là. Nous irons voir son oncle vendredi soir, il veut me montrer l'endroit où il projette de créer sa salle de concert. Il est très excité à cette idée, et à vrai dire, moi aussi.

Mais ce soir, avant de le rejoindre, je croise mon oncle et ma tante dans la cuisine, et ils ont d'autres plans pour moi.

— Walter vient d'appeler.

— Quelle nouvelle ! Il a trouvé un moyen de faire venir l'hiver ? réponds-je d'un ton sarcastique.

— Quoi ? interroge Sheila, visiblement interloquée.

— Non, rien. Laisse tomber.

Phil prend à son tour la parole.

— Il veut t'emmener au cinéma ce soir.

— Pardon ?! Il n'en est pas question.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que j'ai d'autres projets.

— Eh bien, annule-les.

— Je veux pas sortir avec cet abruti.

— Walter ? Un abruti ? On aura tout entendu. C'est l'élève le plus brillant de son lycée.

— Peut-être. Mais ça reste néanmoins un abruti, et de première catégorie !

— Tu vas y aller que ça te plaise ou non.

— Vous ne pouvez pas m'y obliger.

— Ah, tu crois ça ?

— Vous allez faire quoi ? Me ligoter ?

— Non. Mais on peut t'emmener à tous les galas de charité et soirées auxquels nous assistons. Il y en a encore un la semaine prochaine. On peut aussi te prendre une carte de fidélité au country club et tu viendrais en week-end sans discuter. Pour résumer, tu nous suivras partout, tout le temps. Tu vois comme ça peut être facile de transformer ta vie en un véritable enfer. Alors, tu choisis quoi ?

Exaspérée, je grogne devant son amusement en quittant la pièce, ce qu'il considère comme mon approbation, puisqu'il hurle à travers la pièce :

— Sois prête pour 20 heures !

Je rugis suffisamment fort pour qu'il puisse distinguer du salon mon mécontentement. Je suis folle de rage en entrant dans ma chambre, je fais les cent pas et décide de prendre une douche bien chaude qui me calme légèrement. Une fois habillée, je m'installe sur mon lit et fais quelques croquis afin de m'apaiser pour de bon. Comme toujours, le temps s'envole lorsque je dessine et des coups provenant de la porte me ramènent brusquement à la réalité.

— Austin ?

— Ben oui ! Qui veux-tu que ce soit ?

— Mais t'es en avance ?

— Oui, j'ai eu quelques idées dont je voulais discuter avec toi avant d'aller au bar.

— En parlant de ça, je ne peux pas venir ce soir.

— Sérieux ? Mais pourquoi ?

Il ne cache pas sa déception, ce qui me fait sourire.

— Je dois aller au cinéma avec Walter.

— Avec ce nul ?

— J'te le fais pas dire.

— T'as pas envie d'y aller ?

— Pas le moins du monde.

Ses épaules se décontractent aussitôt et il lâche un soupir, sans s'en apercevoir, il me semble.

— J'ai une idée.

— Tu veux tuer mon oncle et ma tante ? OK, je t'aide à planquer les corps et je te promets que même sous la torture, je ne dirai pas un mot à la police.

Ma solution ne lui convient apparemment pas.

— Rappelle-moi de t'appeler si jamais j'ai des envies de meurtre.

— Bon alors, si on ne joue pas un remake de *The Fall*, dis-moi à quoi tu penses.

— Tu as besoin d'un chaperon, dit-il fièrement.

— Un chaperon ?

— Oui, quelqu'un pour s'assurer que tout se passe bien.

— D'accord, mais on devait trouver un plan pour que je n'y aille pas et non pas rajouter du monde.

— Mais si c'est moi...

— Quoi ? Tu veux venir ?

— Ça peut être marrant, rajoute-t-il en haussant les épaules, un brin gêné.

— On ne doit pas avoir la même façon de s'amuser. Mais bon, pourquoi pas.

— Bien, je fais juste un aller-retour chez moi et je serai là pour accueillir notre « ami » Walter.

Je me mords les lèvres pour m'empêcher de sourire, sa grimace vaut vraiment le coup.

C'est enfin l'heure de rejoindre Walter sur le perron. En plus d'être *brillant*, il est ponctuel : il est déjà là à patienter dans sa voiture encore en marche. Nous nous approchons avec Austin puis je toque

légèrement à la vitre pour l'informer de ma présence. Il ne masque pas sa déception lorsqu'il aperçoit mon ami derrière moi. Comme j'aurais aimé immortaliser ce moment ! Sa tête décomposée vaut de l'or.

— Salut Walter ! Austin se joint à nous pour notre soirée ciné (je fais un clin d'œil complice à mon copain), j'espère que ça t'ennuie pas ?

— Non... Non..., balbutie-t-il.

— *Bien.*

Je laisse Austin s'installer devant et m'assieds à l'arrière. C'est un bon prétexte pour mettre de la distance entre nous. Le Walter déluré a laissé place à un Walter silencieux, ce qui, je dois l'avouer, est plutôt reposant. Il jette des coups d'œil furtifs tantôt vers Austin tantôt vers moi. Cette situation le met mal à l'aise.

Au cinéma nous choisissons d'aller voir *Nerve*, sans demander l'avis de Walter, qui n'a toujours pas dit un mot.

Au moment de nous installer dans la salle, je leur demande de laisser un siège d'écart entre nous. Un endroit clos avec des gens serrés les uns aux autres m'angoisse. Austin est placé à ma droite, Walter à ma gauche. Nous devons être une vingtaine lorsque la séance débute. À la moitié du film, Austin commence à chahuter, à me siffler, à tenter de capter mon attention en m'interpellant avec des « hey » à voix basse. Je fais mine de ne pas le remarquer jusqu'à ce qu'un premier pop corn m'atteigne en pleine poire, puis un deuxième. Je me rebelle alors jusqu'à ce que ça se termine en une vraie bataille.

Les quelques spectateurs présents montrent rapidement leur irritation, mais nous ignorons leurs plaintes. Enfin, jusqu'à ce que l'ouvreur vienne nous demander de quitter la salle. Cependant, Walter ne nous suit pas, il semble plutôt soulagé de nous voir partir. Nous sommes encore en pleine euphorie en regagnant l'extérieur. Une fois que nous avons retrouvé notre souffle et enlevé les pop corn collés dans nos cheveux, une question demeure.

— Bien, comment on rentre maintenant ?

Austin et moi sommes à quelques pas l'un de l'autre et l'amusement de ces dernières minutes a disparu, l'expression sur son visage est soudain si sérieuse qu'il me fait presque peur. Lorsqu'il tend une main en direction de ma joue, je fais instinctivement un pas en arrière, la respiration bloquée.

— Tu fais quoi ?

— T'as encore un pop corn dans les cheveux.

Une fois le résidu de maïs dans ses mains, je peux enfin respirer.

— On rentre à pied !

— À pied ?

— Tu veux attendre Walter peut-être ?

— OK, à pied.

Et même si nous avons parcouru plus de trois milles<sup>191</sup>, je le referais demain sans hésiter. Les quartiers résidentiels sont tels des terrains de jeux. Nous sonnons aux portes avant d'aller nous cacher dans les fourrés en voyant les lumières s'allumer ; ceux qui ont eu le malheur de ne pas aller récupérer leur courrier le retrouveront demain matin dans la boîte aux lettres du voisin. Après une attaque de chien déjouée et un arrosage des asperseurs automatiques, nous arrivons enfin à demeure.

Avant de le quitter, je le remercie pour cette soirée qui devait être mortelle d'ennui et qui, finalement, s'est transformée en une nuit mémorable ; peut-être même la meilleure que je n'ai jamais vécue.

\*\*

Le lendemain soir, nous sommes bien décidés à visiter l'endroit que Austin a repéré. Le bar est effectivement situé à la sortie de la ville. Il est écrit sur un grand panneau au bord de la route « Merci pour votre visite et à bientôt », et il est idéal de se retrouver à un tel endroit, car nous ne croiserons personne. Les néons de l'inscription *Paradise Bar* clignotent en rouge pour indiquer l'entrée et éclairent la bâtisse faite de briques rouges, qui doit faire la taille d'un petit immeuble.

Nous sortons de la voiture et Austin me tient la porte pour me laisser pénétrer dans le bar. De dehors, je n'aurais jamais deviné autant de vacarme à l'intérieur. Le brouhaha est incessant, certains clients ont déjà dépassé la limite d'alcool autorisée, c'est certain. Quelques types sont assis au bar, d'autres jouent aux cartes quelques tables plus loin et deux gars jouent au billard dans le fond. Lorsque l'homme derrière le comptoir nous voit entrer, il s'avance vers nous.

— Austin ?

— Oncle Joe !

Il le prend dans ses bras en lui tapotant à plusieurs reprises les épaules. Joe me remarque enfin, mais je recule d'un pas et tends la main pour éviter son éventuelle étreinte.

— Jessie.

Il m'offre un sourire bienveillant. Décidément, personne ne semble surpris par mon look dans cette famille. Nous nous asseyons ensemble au bar. Il nous sert un soda et s'accoude près de nous.

— Alors, qu'est-ce que je peux faire pour vous les enfants ?

— Eh bien, encore la même chose : l'étage est toujours disponible ?

— Toujours.

— Alors, je voudrais le montrer à Jessie si ça ne t’ennuie pas ?

— Non bien sûr. Tu sais bien que je crois en ton projet, mais le problème reste le même.

— Je sais Joe, mais justement on a sûrement une solution.

Il lui explique en quelques mots que mon frère fait partie d’un groupe « très connu », et qu’il acceptera peut-être de jouer ici pour attirer du monde. L’oncle semble conquis et nous accompagne jusqu’à l’étage. Lorsque je vois l’endroit, mon enthousiasme fait un saut en chute libre. Avant d’imaginer un concert dans cette salle, un sacré ménage s’impose, parce que là, ça ressemble davantage à un hangar désaffecté qu’à un club. Mon ami, un sourire plaqué sur le visage, me fait signe d’avancer pour me montrer les lieux. *On ne doit pas voir la même chose*. À ma gauche, les lettres H et deux L sont restées accrochées sur le mur en briques. Apparemment, il y a aussi quelques habitants qu’il va falloir déloger : les rats et les souris. Les virer de cet hôtel quatre étoiles ne va pas être une mince affaire. Tout est à revoir : la scène, le décor, le bar, le vestiaire, c’est un sacré boulot !

— Alors, t’en dis quoi ?

— J’en dis que seulement toi et moi pour restaurer tout ça, c’est impossible.

— Mais si. Il suffit juste de déplacer quelques caisses, laver les carreaux...

— Et tu veux faire jouer les groupes sans scène et au milieu des rats ?

— Ce n’est qu’un détail, quelques tapettes par-ci par-là et le tour est joué !

— Euh... Là, il faudrait plutôt faire appel à SOS fantômes si tu veux mon avis.

— Fais abstraction de tout ça et ne regarde que le potentiel, alors c’est pas le lieu idéal ?

Je fais un rapide tour d’horizon : vu l’espace, le propriétaire des lieux étant de sa famille, une occasion pareille ne se représentera sans doute jamais. C’est évident. Je me contente d’acquiescer dans un soupir.

— Je crois qu’il ne me reste plus qu’à appeler mon frère...

— Yes ! Mais il faut aussi lui trouver un nom.

— J’ai une idée, réponds-je en observant les lettres ornant le mur en face de nous.

Il suit mon regard puis ses yeux se posent à nouveau sur moi.

— Et... ?

— *Hell*. J’ai juste à faire un E en forme d’éclair et ce sera parfait. En plus, ça crée un paradoxe avec le nom du bar, je trouve ça cool.

— T’as raison, c’est carrément génial ! Alors bienvenue au *Hell*, Jessie Davis !

Je rougis tandis que l'adrénaline me gagne. Nous allons ouvrir une salle de concert. J'espère simplement être convaincante pour réussir à faire venir mon frère et son groupe.

Après être restés une éternité à évaluer l'étendue des travaux, nous rejoignons le rez-de-chaussée. Austin est carrément excité à l'idée que son projet prenne enfin forme alors que moi, ça me ramène à de vieux démons : appeler mon frère. J'avais treize ans quand il est parti vivre son rêve de « rock star », mais nous étions très proches avant son départ. C'était une autre époque, un temps révolu. Notre complicité n'a pas résisté au rôle de nounou que ma mère lui a imposé. Il a fini par me considérer comme l'obstacle qui l'empêchait de s'épanouir en tant que jeune homme. Je pense même être devenue la cause de son départ.

Même si parfois j'ai eu envie de lui passer un coup de fil, je me suis retenue, pour le laisser vivre son rêve. Mais plus j'y réfléchis, plus l'idée de l'appeler m'excite. Je me souviens vaguement du timbre de sa voix, et c'est une bonne raison de retrouver cette sensation. Je suis sûre malgré tout qu'il m'aime, parce qu'une relation entre frère et sœur reste un lien indestructible. La connexion est toujours présente, qu'importent les épreuves et le temps qui passe. Je suis convaincue qu'un simple appel permettra de commencer à renouer le contact. Enfin, j'espère...

J'imagine souvent nos retrouvailles : il descendrait de l'avion, le regard balayant la foule présente dans le hall de l'aéroport, puis m'apercevrait parmi les voyageurs. Il courrait vers moi et me ferait voltiger dans les airs, un sourire radieux sur les lèvres. Nous rattraperions alors le temps perdu sans plus jamais nous quitter. Évidemment, dans mes rêves, il ne prête pas attention à mon apparence et ne me pose aucune question.

Mais au fond de moi, je sais que ça ne se passera pas ainsi : mon nouveau style le choquera, c'est une évidence. Il est la deuxième personne sur ma liste qui ne doit jamais savoir. S'il apprend la vérité, il tuera le coupable de ses propres mains et abandonnera son corps dans le désert du Nevada, jusqu'à ce que des vautours viennent dévorer son cadavre. L'idée est séduisante, mais je vois plus loin que ça. Il va culpabiliser et souffrir de ne pas avoir été présent pour me protéger, et comme pour ma mère, je ne le supporterai pas. Seulement, le faire venir à Newport Beach implique qu'il découvre ma nouvelle apparence ; j'ai plutôt intérêt à trouver une bonne excuse. J'espère que l'étiquette d'ado incomprise qui me colle à la peau fera l'affaire.

Attendrie un instant, j'ai complètement perdu le fil de la conversation, ce que Austin ne manque pas de remarquer.

— Allô Jessie, ici la terre ! Où tu étais encore ?

— Avec les toiles d'araignée et les rats de ton futur club.

— T'exagères pas un peu là ? Un gros coup de balai, un peu d'insecticide, une estrade et le tour est joué.

— T'es un habitué du ménage toi, hein ? Il va nous falloir des semaines, voire des mois pour tout remettre en état.

— Ça, c'est ton côté optimiste, ironise-t-il. Je pense qu'on peut annoncer une ouverture pour le mois de janvier, crie-t-il gaiement.

— T'es pas sérieux ?

— Oh que si !

— Dans un mois et demi ? Le délai est un peu court, c'est toi cette fois qui fais preuve d'une overdose d'optimisme, réponds-je un brin amusée.

— On parie ?

— Bien, et l'enjeu c'est quoi ?

— Je finirai bien par trouver.

— De toute façon, c'est impossible.

— Alors, tope là ! Et puis t'as quoi à perdre ? demande-t-il en tendant la main.

Je souris légèrement et scelle ce pari que je suis sûre de gagner. On ne pourra jamais tenir les délais, jamais. Il faut tout déménager car jusqu'à présent, Joe s'en sert de réserve. Ensuite, il faut tout nettoyer du sol au plafond en passant par les carreaux sur lesquels il y a tellement de poussière que l'on ne peut pas voir au travers. Il faut aussi créer une estrade et un bar, aménager un espace qui servira de loges pour les artistes... En bref, la liste est interminable, et je suis épuisée avant même d'avoir commencé ! Mais curieusement, je ressens une petite pointe d'excitation. Instinctivement, je pose mes mains sur mon ventre tout en fermant les yeux et savoure l'effet inédit que tout cela me procure. Puis, il est temps de rentrer ; nous saluons Joe avant de grimper en voiture.

Sur le trajet du retour, Austin sourit bêtement. Il pense déjà à cette salle de concert bondée, les *Platoon* sur scène et lui sur le côté, jubilant de tout le travail qu'il aura accompli. Mon regard doit être trop insistant puisqu'il tourne la tête dans ma direction : ses yeux brillent d'une lueur que je n'avais encore jamais vue auparavant, sa joie me déclenche un lâcher de papillons dans le ventre.

*Pourquoi ?*

Il se contente alors de dire, tout simplement :

— Ça va être génial.

J'acquiesce fermement

— Oui, ça va être génial, réponds-je humblement.

Il répète ces quelques mots comme une litanie en tapotant le volant de ses doigts puis prend ma main, la serre dans la sienne pour la diriger vers sa bouche et y déposer un léger baiser. Je suis au bord de l'évanouissement face à ce geste pourtant anodin. Quelques secondes s'écoulent avant qu'il réalise sa portée, et ce sourire que je pensais éternel disparaît aussitôt, remplacé par une moue inquiète. Je retire

délicatement ma paume de la sienne, cette tendresse m'émeut, mais me perturbe tant. Il bafouille, gêné.

— Je... Je... Je suis désolé. Je ne sais pas ce qui m'a pris...

— Ça ne fait rien, rétorqué-je à voix basse tout en contemplant mes doigts encore anesthésiés par son contact.

— Je me suis laissé emporter, excuse-moi.

Je reste muette. Je viens de gâcher cet instant de plaisir et ne sais pas comment inverser la tendance. Il se concentre de nouveau sur la route, et moi sur le paysage qui défile à travers la vitre, dans un silence de plomb. Une fois arrivés dans l'allée de sa maison, j'ignore ce malaise pesant et descends de la voiture, comme si de rien n'était.

— On appellera mon frère demain ?

Après tout, ce n'est qu'un accident provoqué par l'euphorie de l'instant, il ne mérite pas la potence. Il affiche de nouveau un large sourire qui laisse apparaître ses dents parfaites, et je me sens soulagée d'en être l'instigatrice.

— J'ai déjà hâte.

— Groupie.

Il éclate de rire, et c'est sur cette touche d'humour que nous nous quittons.

Le lendemain, après le petit-déjeuner, j'appelle ma mère, stressée. Sheila est dans le canapé du salon en train de faire de la couture.

*Elle sait tout faire cette femme, c'est pas possible !*

Je me dirige vers le combiné situé dans l'entrée, et compose le numéro de ma maison, sans réfléchir. Les sonneries me paraissent durer une éternité. Puis j'entends enfin sa voix.

— Allô ?

— Salut Rebecca, c'est moi, peux-tu me donner le numéro de Hadley, s'il te plaît ?

— Ça fait des semaines que je ne t'ai pas eu au téléphone et tu ne me demandes même pas comment je vais ?

— Je sais que tu te portes comme un charme puisque tu as envoyé ton boulet à des milliers de milles !

— Ne dis pas de bêtises. Quand vas-tu comprendre que je l'ai fait pour ton bien ?

— Je ne t'appelle pas pour soulager ta conscience ; alors tu me le donnes oui ou non ?

— Pourquoi en as-tu besoin d'abord ?

— Il fallait y penser avant si tu voulais qu'on joue aux confidences mère-fille, bon j'attends.

Mon agacement teinte ma voix.

Dans un soupir, elle finit par me le donner, je note précieusement chaque chiffre. Mais avant que je ne raccroche, elle ajoute :

— On se voit pour Noël ?

— Je rentre ? réponds-je, enthousiasmée.

— C'est moi qui viens.

— Oh, je me disais aussi...

— Tu me manques ma chérie.

Je me contente d'un « hum » qui devra faire l'affaire. Je déteste lorsqu'elle devient trop sentimentale, ça a le don de me nouer l'estomac et je ne le supporte pas.

Lorsque je regagne ma chambre, mon papier en poche, mon regard est attiré par un énorme classeur posé sur la table près de la chaîne hi-fi. Je m'empare de l'album couleur ivoire et m'assieds sur le lit. Je commence à le feuilleter, il regorge de photos de Hadley, Logan, Matthew et moi-même. Nous étions petits, et la nostalgie me prend lorsque je remarque que nous sommes dans les bras des uns des autres, le sourire aux lèvres. Ces clichés reflètent l'amour : mon enthousiasme s'évanouit et laisse place à la mélancolie. Je vieillis au fil des pages. C'est une époque révolue. Mon âme d'enfant est morte et a laissé place à une autre, plus noire, plus sombre. La fille sur ces clichés n'existe plus, et n'existera plus jamais. Ce temps où l'air que je respirais emplissait mes poumons d'un sentiment de liberté et où j'avais la sensation que la vie me caressait avec la plume de l'insouciance. La fille de la photo qui rit à gorge déployée pendant que sa mère la chatouille gaiement sur le canapé du salon est enterrée dans les tréfonds de ma mémoire. On m'a contrainte à ouvrir la boîte de Pandore sauf que, contrairement au mythe, tous les maux se sont échappés, y compris « l'espérance ».

À quoi bon ressasser les vieux souvenirs ? Je ne pourrai plus jamais rire, plus jamais pleurer, les seuls sentiments qui demeurent encore en moi sont l'angoisse, la douleur et la peine. Ce sont ceux qui me rappellent chaque jour que je suis en vie. Je détaille une dernière fois cette jolie fille aux longs cheveux blonds légèrement bouclés et au regard vert émeraude ; sa bouche aux ourlets parfaits et sa peau lisse au teint rosé, belle au naturel. Le destin a dû penser que c'était un cadeau, mais c'est ce qui m'a menée à ma perte.

J'aimerais déchirer ces photos pour réduire à néant mon passé, mais je me contente de les balancer de toutes mes forces contre le mur pour libérer ma colère. Tout en essayant de retrouver une respiration normale, je comprends qu'il n'y a qu'une seule personne pour avoir eu une idée pareille, mais pourquoi ? Je suis bien déterminée à le découvrir. Sheila a certainement profité de mon coup de fil à ma mère pour déposer cet album dans ma chambre.

J'entre en trombe dans le salon, elle est toujours là, à la même place. Lorsqu'elle entend mes pas, elle hausse les épaules : elle sait qu'elle sera la victime de mon courroux.

— Pourquoi as-tu mis cet album dans ma chambre ?! hurlé-je à son attention.

— J'ai pensé que ça te ferait plaisir, se défend-elle.

— C'est le seul bobard que tu as trouvé ?!

Ma tante se lève doucement de sa chaise pour me faire face et reprend calmement :

— Je voulais simplement te rappeler qui tu étais. J'ai l'impression que tu as oublié. Walter est le genre de garçon que tu aurais adoré fréquenter, et maintenant tu t'acoquines avec ce voyou de Austin, à croire que tu le fais exprès pour me mettre hors de moi, répond-elle, indignée.

— Je mène ma vie comme je l'entends. Si la personne que je suis devenue te pose un problème, tu n'as qu'à me mettre à la porte. T'en fais pas pour moi, j'ai l'habitude, mais en aucun cas tu peux prétendre à me faire changer si j'en ai pas envie.

— La personne que j'ai en face de moi est une inconnue, je veux retrouver ma nièce !

— Pour commencer, si tu arrêtais de classer les gens par catégorie et de porter des jugements sur les personnes sans même les connaître, tu comprendrais que les mauvais ne sont pas toujours ceux qui en ont l'attitude. Ensuite, ta nièce ? Tu parles de celle que tu n'as pas vue pendant plus de cinq ans ? Tu crois me connaître parce que ma mère t'a envoyé des photos ? Mais tu ne me connais pas. Alors, arrête de te comporter comme si nous avions une relation fusionnelle, c'est complètement absurde ! Cesse d'essayer de te donner bonne conscience. Où étais-tu quand ta sœur cumulait trois boulots pour payer les factures ? Chez ta manucure ? Non, chez ton coiffeur peut-être ? Ah non, suis-je bête, tu devais sûrement siroter un thé glacé avec tes copines au country club ! Tu ne sais pas qui je suis et tu ne le sauras sans doute jamais. Alors un conseil, descends un peu de ton piédestal et préoccupe-toi un peu plus du monde qui t'entoure. Parce que si aujourd'hui tu es la femme cul-serrée que j'ai devant moi, c'est uniquement grâce à ton mari qui te graisse la patte.

Sheila s'avance dans ma direction avec un calme olympien et, lorsqu'elle n'est plus qu'à quelques centimètres de moi, ses yeux noirs rencontrent les miens ; puis, sans crier gare, sa paume claque sur ma joue. Le bruit est tellement assourdissant qu'Andrew, à l'autre bout de la propriété, a dû l'entendre résonner. Instinctivement, je pose ma main sur ma joue pour tenter d'atténuer la brûlure, en vain. Sheila a toujours un regard glacé, quant à moi, je reste figée de stupéfaction.

— Ça suffit Jessie. Tu vas trop loin !

Ses mots me sortent de ma torpeur.

— Allez au diable, toi et ton album pourri !

Puis je fais volte-face pour rejoindre ma chambre.

À ma grande surprise, Austin est assis sur mon lit et contemple le fameux album.

— C'est qui cette fille sur les photos avec Logan et Matthew ?

— Personne, rétorqué-je froidement.

Il plonge dans le fin fond de mon univers sans pudeur.

— Et ici ? C'est encore la même fille sur celle-là ? Parce qu'elle me dit quelque chose, mais je n'arrive pas à savoir d'où je la connais. Ces yeux...

Il parle sans même me regarder, bien trop occupé à chercher qui est cette nana, pourtant plantée devant lui. Mais le silence que je laisse planer volontairement l'amène à relever la tête dans ma direction. Ses iris agrippent les miens, son expression change du tout au tout en l'espace d'une seconde. Il a compris que les deux filles ne font qu'une. La bouche béante et un air ahuri sur le visage, Austin est sous le choc. Pour mettre fin à sa tourmente, je lui demande simplement :

— Tu peux t'en débarrasser s'il te plaît ?

Il bat des cils pour retrouver ses esprits. Il s'avance alors vers moi et m'observe de plus près, comme s'il m'étudiait.

— Il t'est arrivé quoi à la joue ?

— Rien. On peut se tirer ? J'ai le numéro de mon frère ; si tu veux, on peut l'appeler maintenant, mais pas ici.

— Comme tu le sens, mais mets de la glace, sinon demain tu vas ressembler à un boxeur.

Une fois chez lui, il me tend un sac de glaçons que je pose avec soulagement sur ma joue. Le froid sur ma peau chaude me fait un bien fou. Sheila n'y est pas allée de main morte, mais qu'est-ce qu'elle aurait bien pu faire d'autre ? Je l'ai poussée à bout, je l'ai bien mérité. Quand mon visage est enfin anesthésié, je décide d'appeler Hadley. Austin me tend son téléphone et je compose le numéro sans tarder. Lorsqu'il décroche, sa voix est recouverte par un vacarme épouvantable.

— Allô ?

— Ouais ?! crie-t-il dans le haut-parleur.

— C'est Jessie ! l'imité-je pour qu'il m'entende.

— Qui ?!

— Jessie !

— Attends deux minutes !

Le brouhaha se transforme peu à peu en bruit de fond, jusqu'à ce que sa voix devienne claire.

— Allô ?

— Oui, c'est Jessie.

— Jessie qui ? Du Tennessee ? rétorque-t-il d'une voix suave.

— Mais non abruti. Jessie.

— Du Texas alors ?

— Tu le fais exprès ou quoi ? Jessie ta sœur.

— Cookie ? Cookie, c'est vraiment toi ?

— Tu peux arrêter avec ce surnom débile ? J'ai plus cinq ans.

— Tu manges toujours des cookies ?

— Moui...

— Alors tu t'appelles toujours Cookie.

— Crétin.

— Oui ça, c'est le mien ! Bon, et c'est pour m'insulter que tu m'appelles ?

— Non, même si l'idée est plutôt tentante. En fait, j'ai besoin d'un service !

— Je t'écoute.

Et c'est ainsi que durant cinq longues minutes, je lui explique en détail le projet de Austin ; et lorsque j'arrive à la fin de mon récit, il n'a rien compris.

— C'est bien joli vos rêves d'ados, mais en quoi je peux t'aider moi ?

— On voudrait que toi et ton groupe jouiez pour l'ouverture du club.

Il rit à gorge déployée.

*Il se fout de moi ? Ouvertement !*

Je ne le supporte pas ; avant qu'il en vienne à en pleurer, je l'interromps :

— Non. Je crois que t'as pas bien saisi, arrange-toi pour être là, sinon je balance tout à James.

Ma remarque a l'effet escompté et son fou rire s'arrête net.

— Tu crois que ton chantage va marcher ?

— Je ne sais pas. D'après toi, le code entre rock star a une prescription ?

— On est des rock star maintenant ?! Je pensais qu'on était des...

— Oh, ça va ! Si tu veux que je balance à James que tu te tapais Belinda dès qu'il avait le dos tourné, c'est comme tu veux.

— OK... OK... Je vais voir ce que je peux faire. Je te rappelle à ce numéro ?

— Oui, s'il te plaît.

— Je préfère quand t'es polie.

— Crétin.

Et je raccroche le téléphone que je tends ensuite à Austin, qui s'est rongé les sangs pendant toute la durée de la conversation.

— C'est dans la poche !

Mon ami rayonne et je lui offre un sourire timide en retour. Hadley n'est pas en mesure de refuser. Il peut se pavaner et se la jouer mec sûr de lui, il sait aussi bien que moi que si je raconte tout à son meilleur pote – de la baise sur le canapé du local où ils répétaient jusqu'à la banquette arrière de sa voiture – James le tuera, et au sens propre du terme.

Je les ai surpris une fois, et ce moment horrible a été l'objet de nombreux de mes cauchemars, avant que ma vie n'en devienne un au quotidien. *En y repensant, je regrette presque cette époque !*

James – le chanteur du groupe – et Hadley ont monté les *Platoon* en hommage à Johnny Depp, leur idole. Depuis, ils ne se sont jamais quittés. Ils se rejoignaient presque tous les soirs pour jouer dans la remise attenante au garage de James, et comme Hadley était mon baby-sitter, je les écoutais très souvent répéter. Kyle, le guitariste, m'a même appris quelques accords. Ils me considéraient tous comme leur petite sœur. Steve est celui qui complète le groupe, le bassiste. Il est plutôt discret, mais gentil. En plus de leur musique, ils sont liés tous les quatre par autre chose : les filles. La plupart de celles qu'ils rencontraient sont très vite devenues leurs groupies. Ça a contribué à ma popularité au collège ; tout le monde savait que mon frère jouait dans cette bande et j'étais un bon moyen pour l'approcher.

La semaine suivante, mon frère a tenté d'appeler, mais il est tombé sur Austin. D'après mon ami, il a raccroché immédiatement tout en bougonnant. Je l'ai rassuré, il essaie de jouer le rôle du frère protecteur, mais il est plutôt nul à ce jeu-là. Puis le lendemain, cette fois, je suis présente lorsque le téléphone sonne. Hadley m'informe qu'ils sont d'accord pour venir. Je lui précise alors la date, le 12 janvier. *Austin a beaucoup d'ambition*. Mais lorsque je lui annonce le lieu, Newport Beach, Hadley ne cache pas sa surprise. *Ma mère ne lui a donc rien dit ?* Je lui promets que nous en discuterons à son arrivée.

De mon côté, l'atmosphère à la maison est de plus en plus électrique. Ma tante ne m'adresse plus la parole et tout le monde semble être au courant de notre altercation. Étonnement, mon oncle n'a toujours pas réagi, et ça commence à m'inquiéter. Je sais que je suis allée trop loin, mais son attitude est tout aussi contestable. Phil ne va pas tarder à me tomber dessus, et je suis prête à argumenter s'il le faut ; mais en attendant, tous les soirs après les cours, nous allons avec Austin au club pour le nettoyer. Ça fait maintenant dix jours que nous y sommes, mais ça n'avance pas.

Le soir, en rentrant, je fais une halte dans ma chambre avant le dîner pour me laver de toute la poussière que j'ai ramenée du bar, lorsque je retrouve Sheila assise sur mon lit.

— Bonsoir Jessie.

— Bonsoir tante Sheila. Pourquoi es-tu là ?

— Cette situation ne peut plus durer, alors je me disais qu'on pouvait faire une croix sur ce malentendu, tu ne crois pas ?

— Si, bien sûr.

— Écoute, je me suis mal comportée, et ton oncle est d'accord avec moi. Je n'aurais jamais dû lever la main sur toi... Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'ai perdu l'esprit et la gifle est partie toute seule.

— Ça ne fait rien.

— Si, au contraire. Tu as le droit de m'en vouloir, d'être en colère contre moi.

— Ça m'aura permis d'avoir les idées claires, ironisé-je.

Elle sourit faiblement, la culpabilité la ronge, mais j'y suis pour beaucoup.

*Pas de quoi en faire tout un plat !*

— C'est oublié ? renchérit-elle.

— Oublié.

Elle s'avance d'un pas pour me prendre dans ses bras, mais je recule aussitôt en lui souriant timidement. C'est le seul témoignage d'affection que j'ai en stock. Elle comprend, hoche la tête en se pinçant les lèvres et sort de ma chambre.

Maintenant que les choses sont dites, nous pouvons passer à autre chose. De toute façon, je n'y pensais presque plus. Ce qui compte à présent, c'est ce taudis qui doit devenir le *Hell*.

Durant un soir de la semaine avant Noël, assise dans un coin du bar tandis que Austin se bat avec les fils électriques qui devront éclairer le bar central, je m’amuse du spectacle en griffonnant un dessin. J’ai fait ma part de ménage pour aujourd’hui ! Comme tous les soirs, j’attends qu’il termine et mets sur papier mes démons ; cette fois, un monstre terrorise une jeune fille allongée dans son lit. Je suis en train de parfaire ses dents lorsqu’une main se pose sur mon crayon. Je lève les yeux vers Austin qui a encore des sueurs d’apprenti électricien.

— J’aimerais que t’arrêtes de dessiner des trucs pareils.

— Quoi ? Il n’est pas beau ?

— Si, il est tellement vrai qu’un enfant pourrait en faire des cauchemars.

— Ah bah tu vois !

— Ce que je veux dire, c’est que j’aimerais que tu dessines autre chose...

— Comme quoi ?

— Je savais que tu dirais ça. Lève-toi.

Je me redresse pour le suivre, intriguée. Il s’arrête devant l’endroit où se trouvera l’estrade.

— Tu vois ce mur ? Je voudrais que tu dessines dessus.

— Moi ?

— Tu vois une autre personne ici à part toi ?

Je grimace devant sa répartie stupide, mais il se contente de poursuivre :

— Pas de monstres, de personnes éventrées ou de trucs effrayants, mais quelque chose qui ait du style.

— Je ne sais pas si je saurai faire.

— Moi je suis sûr que si, surprends-moi.

Il me laisse là pour vaquer à ses occupations et je me concentre sur ce mur pour y visualiser mes futurs dessins. Une idée me vient alors. Je dois y réfléchir davantage et effectuer quelques recherches pour parfaire les détails.

Les jours suivants, j’achète tout le matériel nécessaire pour mettre mon idée à exécution, il n’y a plus que ça qui compte, et je ne vois pas les heures passer avec un pinceau à la main.

Le temps défile si vite que Noël pointe déjà le bout de son nez. Il faut dire qu’en Californie, il est difficile d’imaginer que nous sommes en hiver. Ma mère a débarqué la veille et Sheila a eu le malheur de parler de Austin. J’ai maintenant droit à un véritable interrogatoire. Qui est-il ? D’où vient-il ? Quel âge a-t-il ? Comment l’as-tu rencontré ? J’en passe et des meilleures... Je fais des efforts parce qu’elle me

manque malgré tout, et je suis contente qu'elle soit là.

Au moment d'ouvrir les cadeaux, je lui adresse mon plus beau sourire en découvrant une énième écharpe joliment empaquetée. Mon oncle et ma tante m'ont offert un téléphone. Je n'ai pas l'intention de m'en servir, mais je leur suis tout de même très reconnaissante. Nous nous sommes ensuite adonnés au rituel de Noël et Andrew s'est surpassé pour nous servir un repas gargantuesque.

Lorsque je ramène ma mère à l'aéroport après cette semaine passée ensemble, mes efforts n'ont pas été vains : elle repart ravie.

Ensuite, le jour de l'an se pointe, tout le monde a quelque chose de prévu, moi exceptée. Logan et Austin sont à une soirée déguisée chez leur pote Sy, Phil et Sheila mangent chez des amis et même Matthew dort chez un copain. Ça m'est égal, je dois terminer quelques détails pour mon dessin au club et ça me suffit. J'ai représenté un guitariste en noir et blanc, caché par ses cheveux crépus, concentré sur l'accord de son instrument à deux manches. J'ai ajouté un tatouage sous son tee-shirt. *Quel rockeur n'a pas de tatouage ?* Le fond est entièrement noir, juste une aura blanche l'entoure, mettant en exergue son délire musical. J'ai mis la musique pour couvrir le silence tandis que je peaufine les derniers détails de mon œuvre. Une fois terminée, je recule pour l'admirer : je suis fière du résultat.

J'ignore si c'est l'euphorie de l'instant où si c'est l'endroit qui s'y prête, mais lorsque je reconnais *She will be loved* à la radio, je chante par-dessus en m'imaginant devant une salle bondée. Personne ne peut m'entendre, aussi je me laisse aller et ne réfléchis plus à rien, mis à part aux paroles que je prononce les yeux fermés. Je m'abandonne complètement à mon délire. Quand la chanson prend fin, je perçois des bruits de pas qui résonnent dans l'ombre, puis viennent des applaudissements. J'ai à peine le temps de paniquer que je distingue déjà un cosmonaute. À sa démarche, je le reconnais, Austin.

J'attends maintenant qu'il veuille bien ôter le casque de son déguisement et qu'il m'explique surtout la raison de sa venue. Mais il se contente de se rapprocher de moi tout en continuant d'applaudir, même si le bruit est étouffé par ses gants. Enfin, il retire le haut de son attirail pour dévoiler une drôle d'expression : de l'adoration ? Non, je dois sans doute mal interpréter. Mais lorsqu'il se met à crier, je découvre un Austin en délire. *Il a bu ou quoi ?*

— Youhouuuuuu !!! Jessie, c'était génial !

Je me tourne alors vers mon dessin. Oui, il a raison, moi aussi je le trouve sensationnel.

— Oui, je viens à peine de le terminer.

Son regard se porte maintenant sur mon guitariste puis à nouveau sur moi.

— C'est vrai que ton nouveau décor déchire, mais je ne parlais pas de ça...

— Ben de quoi tu parlais alors ?

— Mais de toi. Et de la manière dont tu chantes.

Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Oui, t'as vu ?! Je n'ai pas vu un rat ou une souris depuis tout à l'heure, ils ont dû tous quitter la ville. On n'aura peut-être pas besoin d'un dératiseur finalement.

— Je suis sérieux Jessie. Tu ne veux pas en chanter une autre pour voir ?

— Même pas en rêve.

— Aaaaahhhh, t'es terrible !

Je lève les yeux au ciel alors que lui rit aux éclats puis je m'avance vers lui pour être à sa hauteur.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? Il n'est même pas minuit.

— La soirée était nulle, les filles étaient chiantes et personne ne riait à mes vanes. Alors j'ai réfléchi une minute et je me suis demandé : mais qui je connais qui sourit toujours à mes blagues ? Et ton prénom est le premier qui m'est venu, alors me voilà !

— J'aime pas tes blagues.

— C'est vrai que je n'ai pas encore trouvé celle qui te fera rire vraiment, mais je ne désespère pas.

— Ça n'arrivera jamais, ne perds pas ton temps, rétorqué-je à demi-mot.

Il fait mine de ne pas entendre et se dirige vers le bar qu'il a customisé. Je contemple le travail qu'il a accompli tandis qu'il disparaît derrière. Il a gardé la structure existante, mais l'a décorée en alignant des vinyles sur le flanc du comptoir ; il a minutieusement traité le bois et l'a ciré pour faire reluire le teck. À présent, il est magnifique. Finalement, lui aussi est habile de ses mains. Austin réapparaît quelques secondes plus tard, un album dans la main.

— Regarde ce que j'ai trouvé. Je l'ai acheté il y a quelques jours, mais je n'ai pas encore eu le temps de l'écouter.

On en revient toujours à ce groupe, *Maroon 5*. Il fait tout ça pour moi ?

*Impossible !*

Je ne saisis pas son but en me faisant découvrir toutes leurs chansons, et j'ai décidé de prendre ça comme un jeu.

— Encore un vinyle, mais on n'a rien pour l'écouter.

— Si. J'ai apporté mon tourne-disque cet aprèm.

Il parle d'une manière naturelle alors qu'une question me taraude. Rapidement, une boule de panique s'invite au creux de mon estomac. A-t... A-t-il... Avait-il déjà prévu de passer la soirée avec moi ?

*Non !*

Lorsque les crépitements atteignent mes oreilles, signal que la musique va démarrer, Austin s'avance vers moi.

— Tu acceptes de danser avec moi ?

Face à mon regard horrifié, il s'empresse de poursuivre pour faire taire mes inquiétudes :

— J'ai loué ce costume de cosmonaute pour avoir droit à une danse avec toi alors ne refuse pas. Tu verras, c'est un barrage super douillet.

J'écarquille les yeux et, à la lueur qui y brille certainement, Austin saisit que je suis tout doucement en train de capituler. Alors qu'une question me brûle les lèvres, il me fixe et, avant de replacer son casque, il expose simplement :

— Les mots ne sont que des mots, il n'y a pas dix mille façons de les interpréter. Alors, comprends juste ce qu'il y a à comprendre, et savoure ce moment, d'accord ?

Sa voix est grave, mais emplie de sincérité. Sans attendre de réponse de ma part, il disparaît derrière sa visière dorée et remet soigneusement ses gants avant de s'approcher à pas de loup, comme s'il tentait d'apprivoiser un animal blessé. Mon cœur tambourine si fort qu'il va finir par se faire la malle, je suis incapable de bouger. Puis Austin enroule ses bras autour de ma taille et commence à tourner lentement. Je tente de me laisser bercer par les mots du chanteur en fermant les yeux, mais les paroles sont tellement

suggestives que je cherche un instant la réponse dans le regard de Austin, mais tout ce que j’y trouve, c’est mon reflet. Alors que le refrain de *Secret* évoque un secret qu’il ne faut pas garder pour soi, je m’abandonne dans ses bras comme je ne l’ai jamais fait auparavant. Même si nous sommes séparés par une quantité astronomique de mousse, j’ai l’impression de sentir sa peau sur la mienne, et pour la première fois, je n’ai pas peur.

Ce moment me fait littéralement flotter, j’ai la tête vide comme si la vie m’offrait un instant de répit. Je finis par me laisser aller et pose ma tête sur l’épaule de Austin dont le casque vient se presser contre ma tempe. Je me délecte de ce slow et ne pense plus à rien, jusqu’à ce que la voix énigmatique du leader du groupe murmure les dernières paroles de manière sensuelle par-dessus les notes, avant de s’éteindre à jamais dans les haut-parleurs. Malgré tout, je n’arrive pas à rouvrir les yeux ni à me dégager de son étreinte. Je n’ai aucune envie de retrouver mes ténèbres, aussi nous restons là, dans un silence absolu, dans les bras l’un de l’autre. Mais de quoi avons-nous l’air exactement ? Un cosmonaute et une semblant de gothique aux cheveux rouges dansant sans musique au milieu de la pièce. Si je dois caractériser ce que je viens de vivre, je dirais que c’était lunaire. Puis Austin se met à parler, mais ses mots sont étranglés dans son casque. Je recule alors à contrecœur.

— Austin, je comprends rien.

Il articule sans même lever la visière, je saisis enfin.

— Bonne année à toi aussi, réponds-je d’une voix distraite.

Sans m’en apercevoir, mon front est appuyé contre le sien ou du moins contre son casque.

*Notre fameux barrage !*

Je souffle mon désespoir, celui qui reprend peu à peu possession de moi. Cette parenthèse furtive se referme sur mon cœur, mais c’est grâce à mon cavalier si quelques rayons de lumière se sont faufiletés entre les nuages gris de mon âme. Il vient de faire des quatre minutes de cette chanson les plus belles de ma vie ! Nous nous ankylosons peu à peu à force de rester dans cette position, et il se recule enfin pour retirer son casque. Je remarque aussitôt quelques gouttes de sueur qui perlent sur son front, mais il ne dit rien, ne se plaint pas et se contente de s’essuyer avec le revers de la manche de sa combinaison.

Nous allons maintenant affronter ce moment affreusement gênant, celui où les joues rosissent, où les regards fuient et où tu ouvres la bouche une bonne vingtaine de fois sans réussir à prononcer un seul mot. Heureusement, Austin part sans parler pour revenir quelques minutes plus tard, habillé d’un jeans clair effiloché par endroit et d’un tee-shirt kaki parfaitement ajusté. En marchant dans ma direction, il trébuche sur une planche, se rattrape de justesse et je me mords les lèvres, mais ne peux m’empêcher de faire une remarque.

— Il ne te reste plus que onze jours, j’espère que tu es conscient qu’on ne tiendra jamais les délais.

— Je n’ai pas encore joué ma dernière carte, Mademoiselle Davis.

Il est si sûr de lui que ma victoire n’en sera que plus belle.

— Bon, et si on changeait de sujet ? Abby et moi, on a maté un film cette semaine, j’aimerais bien le revoir avec toi. Je suis sûre qu’il pourrait te plaire, reprend-il.

— Oh ! Euh... D’accord... Et de quoi ça parle ?

— Plus tôt on le visionne, plus tôt tu le sauras.

— On passe toutes nos soirées ici et comme on sera jamais prêts, ton film va devoir attendre.

— J’ai dit qu’on n’en parlait plus. T’as déjà oublié ?

— Mais...

— Hop ! Hop ! Hop ! Demain soir, je nous octroie une soirée de congé et tu viens chez moi, ça te va ?

— OK patron.

— Non. OK *associé*.

— *Associé* ?

— Ben oui. D’abord parce que sans toi, on n’aurait pas de groupe ! Donc difficile de programmer un concert sans musiciens ni chanteur... Et ensuite, parce que tu as consacré autant de temps que moi à ce projet, donc je nous déclare associés. Tu veux qu’on signe un contrat ?

— Non, ça va aller.

— Si, il nous faut un contrat.

Et c’est ainsi que nous terminons notre soirée : à rédiger un contrat sur les feuilles de dessin qui me suivent partout. Il n’aura aucune valeur juridique bien entendu, mais à nos yeux, il en a une morale. Pour moi, c’est bien plus symbolique que tous les tribunaux du monde : il me fait assez confiance pour que je fasse partie de l’aventure. Même si c’est vrai, même si j’ai contribué à la rénovation du lieu, je l’ai surtout fait parce que ça occupe agréablement mon temps, mais sa proposition me touche énormément.

Jusqu’à plus de 04 heures du matin, nous rédigeons un contrat en bonne et due forme. Toutes les mentions d’usage y figurent, mais nous avons aussi laissé libre cours à notre folie. Les tâches sont partagées équitablement, surtout en ce qui concerne le ménage. Je refuse catégoriquement de nettoyer les toilettes, mais en contrepartie, j’accepte de passer le coup de balai final après chaque soirée. Je ne me mêle pas à la foule, Austin est bien trop à l’aise pour remplir ce rôle.

En revanche, je m’occupe des groupes en *backstage* et fais en sorte que tout soit en règle jusqu’à leur montée sur scène. Austin a aussi spécifié que je n’ai pas le droit de flirter avec eux, prétextant que ce n’est pas professionnel, mais il n’y a aucun risque de ce côté-là. J’ai donc demandé à ce qu’il mentionne la même chose de son côté avec toutes les filles qui vont sûrement le voir comme un pass pour accéder aux loges. Je sais que ce sera plus difficile pour lui de résister, mais il a tout de même signé « Lu et approuvé » au bas de la page, après un fou rire.

Le lendemain soir, comme convenu, je le rejoins pour regarder ce fameux film qui a attiré ma curiosité. De plus, changer de l'air poussiéreux du club n'est pas pour me déplaire. Il est satisfait lorsque le générique commence. *Begin Again*<sup>[10]</sup>, avec Adam Levine le chanteur de Marron 5. Je comprends pourquoi il pense que ce film m'intéressera et je ris en mon for intérieur. Il faudra quand même que je trouve un moment pour lui dire que je ne voue pas un amour éternel à ce type. Mais pas ce soir, il est tellement content de me faire plaisir que ce serait malvenu. Austin ne peut s'empêcher de commenter les images.

— Moi, je veux devenir un Mark Ruffalo, mais en moins dépressif... Oh, et aussi en moins alcoolique.

— Chuuuutttt !

Tous deux concentrés sur l'écran, Austin est toujours à sa place, sur sa chaise de bureau, mais plus proche de moi, collée au lit. Même si parfois je sens son regard glisser sur moi, à l'affût de la moindre réaction, j'en fais abstraction. Alors que Greta réalise le clip de *Tell me if you wanna go home*, mon ami me demande quelque chose qui a le don de me secouer.

— C'est quoi ton rêve ?

Mon rêve ? Je me suis déjà posé la question un milliard de fois. En fait, j'aimerais que l'on m'offre une chance de tout effacer pour tout recommencer. Je suis convaincue qu'il y a une vie après la mort et j'ai hâte de saisir ma deuxième chance.

— Mourir.

Pour moi, ce mot pourtant effrayant est synonyme de « liberté ». Austin, distrait par le film, ne semble pas avoir entendu, puisque je l'observe un instant, inquiète de découvrir sa réaction, qui ne vient pas. Dave entonne alors *Lost stars*. J'avais tout faux. Si Austin veut que je regarde ce film, c'est uniquement pour ce passage. C'est un message d'espoir pour toutes les personnes qui ont traversé une période difficile et qui pensent que plus rien n'est possible. Cette chanson les encourage à tourner la page. En ce qui me concerne, je n'ai plus la force d'y croire. À la fin du film, avant que je ne prenne congé, Austin m'interpelle :

— T'as proposé à ton oncle et ta tante de venir le soir du concert ?

— Non, pourquoi je ferais ça ?

— Pour qu'ils puissent voir tout ce que tu as fait et puis, c'est leur neveu prodige qui sera sur scène.

— J'y ai pas vraiment réfléchi, mais c'est pas à Logan de faire ça ?

— Tu devrais en discuter avec eux, je suis certain que ça leur ferait plaisir.

— J'y penserai. Bonne nuit.

Après réflexion, leur proposer de venir serait l'occasion parfaite pour eux de revoir Hadley. Mais s'ils refusent, je comprendrai.

Au dîner, Phil et Logan discutent d'un terrible incendie qui persiste au sud de la Californie. Et alors que ma tante revient avec une tarte aux pêches, je prends mon courage à deux mains et lance le sujet :

— Hadley joue dans un club dans une huitaine de jours et j'ai participé à la préparation de l'événement, je voulais savoir si vous allez venir le voir.

Sheila se tourne aussitôt vers son mari avec des yeux embués qui signifient : « regarde, elle nous propose d'aller quelque part en sa présence ». Phil me répond calmement, un large sourire aux lèvres.

— Ce serait avec plaisir. Toute la famille sera là, surtout que ça fait des années que nous n'avons pas vu ton frère.

— Bien.

Le repas se termine tranquillement et me voilà soulagée, ; j'ai réussi.

À quatre jours de l'ouverture, comme je l'avais prédit, tout n'est pas prêt. J'accroche sur les murs certains de mes dessins que j'ai encadrés pour l'occasion. J'ai représenté un micro rétro, un vinyle en y ajoutant le chiffre cinq au centre, pour rappeler le groupe Maroon 5, espérant que Austin saisira la subtilité. Il y a également une scène avec tous les instruments attendant sagement leurs propriétaires et une clé de sol reliée à une prise jack. Tout ça dans les mêmes tons que mon guitariste. De plus, les briques rouges mettent le tout en valeur. Je commence à bougonner contre Austin qui n'est toujours pas là, alors qu'il y a encore du pain sur la planche.

Nous avons réussi à récupérer beaucoup de matériel usagé, mais en bon état de marche, principalement en écumant les brocantes. De plus, certaines des connaissances de Austin ont fait des dons. Beaucoup de choses restent à faire et nous devons être deux pour porter les appareils volumineux. Lorsque je l'entends approcher, je me retourne pour protester contre son retard, mais au lieu de ça, je suis sous le choc. Derrière lui se trouve toute une équipe de mecs. Austin s'avance vers moi d'un air triomphant.

— J'ai demandé à quelques copains de venir nous aider pour qu'on soit prêts pour l'ouverture.

— Mais tu... tu as triché.

— On n'a jamais précisé qu'il fallait tout faire à deux, et puis tu as pris le pari je te rappelle.

Son sourire est éclatant, il n'est pas peu fier à cet instant.

Un garçon s'approche de nous : à son attitude, il semble être en terrain conquis, son comportement qui crie « tout m'appartient » me déplaît fortement. Sa manière de bousculer l'un des types qui se trouve sur

son chemin m'agace avant même qu'il soit à ma hauteur. Je le détaille un instant, ses cheveux mi-longs châains aux pointes bouclées, étonnamment blondes, mettent en valeur ses yeux bleus perçants. Il me dévisage de la tête aux pieds tandis qu'il vient à notre rencontre, son allure me fait penser à celle d'un surfeur. De toute évidence, à sa façon de me regarder, mon apparence le rebute. Austin fait alors les présentations.

— Sy, je te présente Jessie.

— Jessssss !!! J'ai beaucoup entendu parler de toi, tellement que j'ai fini par croire que t'étais un mirage.

Sa voix sardonique termine de m'irriter. Je fais un pas vers lui, prends son oreille entre mon pouce et mon index et serre de toutes mes forces tout en l'attirant vers moi.

— Écoute-moi bien. Je m'appelle Jessie, alors ne t'avise plus de me donner de petits noms stupides. Oublie Jessinette, Jess, ou autres conneries dans ce genre. Tâche de t'en souvenir, vu ?

Il grimace de douleur et se tortille pour que je le libère, mais j'obtiens tout de même un hochement de tête qui me donne entière satisfaction. Je le lâche enfin et remarque la trace rougeâtre qu'il porte à l'endroit où je l'ai pincé : il ne va pas me zapper de si tôt.

*Voilà, les présentations sont faites !*

Au moins, il sait que je ne me laisserai pas marcher sur les pieds. Pendant ce temps, Austin se marre à en perdre le souffle alors que Sy rejoint les autres.

— Désolée...

— Je me souviendrai de toujours t'appeler par ton prénom, raille-t-il.

Je grimace, ce qui le fait rire de plus belle.

Nous sommes en train de chahuter gaiement quand une voix nasillarde nous oblige à nous retourner.

— J'en connais une qui va péter les plombs quand elle va apprendre ça.

Austin ne semble pas surpris par les deux filles de notre âge qui viennent jusqu'à nous. Une rousse, enfin je suis sûre qu'elle dirait plutôt « blond vénitien », porte un serre-tête bleu marine assorti à sa jupe plissée et un chemisier en collerette blanc. Celle qui a parlé suffisamment fort pour qu'on la remarque est une petite brune aux cheveux très foncés porte une robe noire qui épouse parfaitement ses formes ; elle me dévisage avec une expression de dégoût non dissimulée. Apparemment, je ne suis pas la seule à l'avoir constaté : tous les garçons se retournent sur son passage.

— Brittany, Kelly, vous êtes là pour donner un coup de main ?

— Oh ça non ! rétorque la brunette. Nous sommes venues voir s'il est possible d'avoir des invit' pour le concert, ajoute-t-elle un sourire charmeur aux lèvres.

*Ben voyons !*

Je m'excuse auprès de Austin et vaque à mes occupations. Il reste là à discuter avec elles pendant encore plusieurs minutes, et quelques coups d'œil dans ma direction me laissent penser que je suis au cœur de la conversation, mais ça m'est bien égal. Elles finissent par se barrer et tout le monde s'attelle activement à la tâche. Sy évite soigneusement les endroits où je me trouve, peut-être a-t-il peur de moi ? En tout cas, j'apprécie ce périmètre de sécurité qu'il a lui-même instauré.

Les travailleurs reviennent le lendemain pour régler les derniers détails et quand vient l'heure d'admirer notre boulot, Austin achète des bières pour remercier ses potes, et il est temps pour moi de partir. Il a relevé son pari et bientôt, je saurai ce que j'ai perdu. Mais pour le moment, je suis tellement préoccupée par les retrouvailles avec mon frère que l'enjeu me paraît bien futile.

La veille du concert, comme prévu, je vais chercher Hadley ainsi que le reste du groupe à l'aéroport. Ils ont fait le déplacement pour moi, je ne vais pas les laisser prendre le bus. Mon frère me l'aurait fait payer d'une manière ou d'une autre, je pense. Tous sont surpris en m'apercevant, mais mon frangin se comporte comme je l'avais imaginé. Il met un temps fou à m'approcher et me dévisage comme s'il ne me connaissait pas, même lorsqu'il se trouve à un mètre de moi. J'aurais tellement aimé qu'il me prenne dans ses bras. Au lieu de ça, nous montons dans la voiture de Logan sans un mot. Je remercie intérieurement James d'avoir parlé tout le trajet. Lorsque nous arrivons à l'hôtel, je les aide à décharger puis les accompagne jusqu'à leur chambre. Je n'ai même pas proposé à Hadley de dormir chez notre oncle et notre tante, car je sais qu'il aurait refusé de quitter sa bande de copains. James et Hadley sont dans une chambre et Steve et Kyle dans l'autre. À peine assis sur le lit, James se penche sur le minibar puis s'écrie :

— C'est vide ! Je vais acheter de la bière, Hadley t'as besoin de quelque chose ?

Il répond par la négative et James disparaît derrière la porte. Je sais que le minibar est plein à craquer, c'est le seul moyen qu'il a trouvé pour nous laisser un peu seuls. Mon frère se lance alors :

— C'est ce mec qui t'a rendu comme ça ?

— De qui tu parles ?

— Celui que j'ai eu au téléphone.

— Austin ? N'importe quoi ! Si tu te préoccupais un peu plus de ta famille, tu serais sans doute au courant. Alors s'il te plaît, épargne-moi le couplet « je suis le meilleur frère du monde et je protège ma sœur contre vents et marrée », parce que c'est ridicule pour quelqu'un que je n'ai pas vu depuis cinq ans.

— J'étais occupé. Le groupe, tout ça, répond-il simplement.

— C'est exactement pour ça que tu es là, pour jouer avec ton groupe, et c'est tout ce que je te demande. Ne te donne pas la peine de reprendre ton rôle de grand frère là où tu l'as laissé.

— Mais c'est quoi cette merde ? Pourquoi t'es à Newport Beach d'abord ?

— Ça t'arrive d'appeler maman parfois ?

— Bien sûr, qu'est-ce que tu crois ? Je l'appelle une fois par mois, mais elle prend toujours cette voix qui dit que tout va bien dans le meilleur des mondes. Je sais qu'elle le fait pour que je ne m'inquiète pas, mais apparemment, j'ai loupé quelques trucs.

— Elle m'a envoyée ici parce qu'elle ne me supportait plus, ajouté-je tristement.

— T'as la tête dure Cookie !

— Arrête de m'appeler comme ça. Je suis plus une enfant.

— Comme tu l'as dit, ça fait cinq ans que je ne t'ai pas vue, je ne t'ai pas vue grandir donc tu resteras Cookie. Celle qui piquait mes biscuits en pensant que je ne remarquerais rien et que je retrouvais sur le canapé, le visage barbouillé de chocolat.

— Crétin.

— À l'époque, ta répartie était plus élaborée.

— Ne crie pas victoire trop vite. Ça pourrait me revenir plus vite que prévu.

Puis je prends congé pour le laisser se reposer, le voyage a été long depuis le Minnesota.

Le lendemain matin, je retourne les chercher et prends le petit-déjeuner avec eux pour profiter un peu de leur présence, avant de les emmener au Hell. Austin m'attend de pied ferme au club et lorsque je franchis le seuil avec le groupe, il est blanc comme un linge. Je ne l'ai jamais vu comme ça. Dès que les garçons lui tendent la main pour le saluer, je lui glisse discrètement à l'oreille :

— Respire, ce ne sont que mon frère et ses amis.

Mes mots ne suffisent pas à le rassurer, il ne bouge toujours pas et les musiciens le dévisagent d'un drôle d'air. Je m'empresse alors de répondre à leurs interrogations :

— C'est parce que c'est l'un de vos plus grands fans.

Jamie saisit la balle au bond et lui demande :

— Oh, alors c'est laquelle ta chanson préférée ?

La question est comme un électrochoc, sa voix semble le ramener sur terre. C'est tout naturellement qu'il se met à parler, à leur faire faire le tour du propriétaire et à leur offrir un verre au bar. Tout cela sous l'œil vigilant de mon frère qui reste en retrait pour mieux l'observer. Malgré mes propos de la veille, c'est plus fort que lui, il reste sur ses gardes. Austin est aux anges lorsque le groupe prend place

sur scène pour répéter. Je le laisse savourer ce moment tandis que je fais les dernières mises au point.

Le grand soir vient plus vite que ce que nous aurions voulu. Nous regardons à travers la vitre, le parking est déjà plein, l'escalier qui mène au club est bondé et Joe n'a de cesse de nous rabâcher qu'il n'a jamais vu autant de monde devant son bar. Avec mon associé, nous nous félicitons, les affiches que nous avons placardées un peu partout dans la ville ont fini par payer. Je laisse mon ami jubiler, je dois m'assurer que tout va bien pour les *Platoon*. Hadley, James et Kyle sont assis dans le salon près de la loge et sirotent une bière tout en plaisantant. De toute évidence, la cohue dehors ne les inquiète pas le moins du monde. Mais il manque Steve à l'appel. Steve est le plus timide des quatre, mais après tout ce qu'ils ont vécu ces dernières années, je pensais que ce temps était révolu. Je le trouve dans sa loge, assis, en train de gratter quelques accords sur une guitare sèche, l'air pensif.

— Steve, ça va ?

— Comme chaque fois que je dois monter sur scène... Viens t'asseoir là, tu veux bien ?

Je m'exécute et il continue de jouer avant de s'arrêter net.

— Tu ne voudrais pas qu'on chante cette chanson comme avant ?

Je souris, il s'en souvient.

— Non, Steve. Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— Allez, s'il te plaît. Souviens-toi comme ça me faisait du bien, j'en oubliais mon trac !

— Mais depuis, tu as fait beaucoup de chemin, c'est pas la petite salle du Hell qui va t'impressionner quand même ?!

— Peu importe l'endroit, ça s'explique pas. Je flippe avant de monter sur scène, c'est tout.

— Tu veux une bière ou deux peut-être ?

— Je veux que tu chantes avec moi.

— Steve, arrête s'il te plaît. Pas cette chanson.

— En souvenir du bon vieux temps ?

Je secoue énergiquement la tête pour montrer ma désapprobation.

— OK, comme tu veux... Mais dans ce cas, j'y vais pas.

— Steve Morrison, c'est pas beau le chantage ! Je vais le dire à ta mère.

— Je m'en fous. C'est elle qui m'a fait. C'est elle qui m'a appris les rouages de la vie.

Il a l'air très sérieux et Austin me tuera si le groupe ne joue pas ce soir. Je soupire, vaincue, et ferme les yeux un instant pour rassembler mon courage. Steve sourit puis se met à jouer ces vieux accords que je connais si bien : *Jesus loves me*. Si à une époque, j'appréciais ce moment que nous partageons, aujourd'hui, je déteste cette chanson, ces paroles et surtout celui dont on fait allusion, Dieu. Il n'existe pas, en tout cas je l'espère pour lui. Parce que si je dois le croiser, je lui fous mon poing dans la gueule ! Il m'aime ? Tu parles !

Le morceau prend fin, Steve soupire de soulagement et me remercie. Je le laisse tranquille encore quelques minutes, mais en sortant de la loge, je surprends Austin en train de se frotter les yeux. Aussi je fronce les sourcils.

— Y a quelque chose qui ne va pas ?

— Non, juste une satanée poussière coincée dans l'œil !

— Oh... Tu vas t'en sortir ?

— Je crois que je l'ai eue.

— Tout est prêt ?

— Oui on fait salle comble, les serveurs sont prêts, on peut les faire monter sur scène.

— Bien.

Je rassemble mon frère et sa bande. Ils se tapent tous les épaules chacun leur tour, sans doute pour se souhaiter bonne chance, et Austin hurle leur nom, ce qui met aussitôt la foule en ébullition. Mon associé me rejoint au bord de la scène et contemple le groupe avec adoration, un smile<sup>(11)</sup> magnifique aux lèvres. Je regarde les lumières virevolter et donner vie à mon dessin, on pourrait presque croire qu'il y a un cinquième membre au groupe. Je remarque que mon oncle et le reste de sa famille ont tenu promesse, ils sont là, et Abby est dans les bras de Logan. Cela me surprend avant de me faire sourire, ils forment un joli couple après tout. Puis Austin se tourne vers moi, hurlant par-dessus la musique :

— J'ai trouvé l'enjeu du pari !

— Oh ! Tu me fais peur... Et c'est quoi ?

— Je veux réaliser ton rêve.

— Mon... quoi ?

— Ton rêve. Comme toi tu as fait en sorte que le mien se réalise.

Il est complètement excité à cette idée, alors que moi, je ne sais pas trop quoi en penser.

— D'accord.

— Donc on va...

Deux mains viennent l'interrompre en lui couvrant les yeux. Il pose ses doigts sur ceux de l'inconnue, les retire et se retourne. Ahuri, le simple mot qu'il prononce suffit à me glacer le sang :

— Ashley !

L'évocation de ce prénom a le don de me couper la respiration, mais à voir Austin devenir aussi livide, cela lui procure sans doute le même effet.

*Mais peut-être pas pour les mêmes raisons !* Elle le regarde avec un sourire empli d'adoration et lui se retient de la toucher. Quant à moi, je me sens de trop, mais je n'arrive pas à faire un pas, même si ma tête hurle qu'il est temps de me retirer, aussi j'assiste lamentablement à leurs retrouvailles.

— Mais qu'est-ce... Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Ben, on m'a dit que mon petit ami ouvrait un club qui avait de grandes chances de devenir l'endroit le plus branché de la ville, ça méritait bien d'avancer mon retour d'un mois, non ? Je voulais te faire la surprise alors voilà, surpriiiiise !

Austin ne réagit toujours pas, ce qui semble agacer Ashley.

— T'es pas content de me voir ? s'empresse-t-elle d'ajouter, quelque peu froissée.

— Si, si... Bien sûr que si !

Il se dirige enfin vers elle et la serre dans ses bras. Durant leur étreinte, Ashley me dévisage de la tête aux pieds avec un air suffisant qu'elle n'essaie même pas de cacher.

*Je viens de me faire une nouvelle amie !*

Je crois que j'en ai assez vu, aussi je choisis ce moment pour m'éclipser et laisser les deux tourtereaux libres à leurs effusions. Lorsque je me retourne une dernière fois pour voir s'ils remarquent mon départ, je vois leurs bouches l'une contre l'autre. Immédiatement, ma volière aux papillons s'ouvre, laissant échapper ceux que Austin avait soigneusement positionnés au creux de mon estomac à chacune de ses idées farfelues. Nos vies doivent désormais reprendre leurs cours : il va batifoler avec sa petite amie et quant à moi, eh bien, je reste moi ! Notre contrat ne mentionne pas de clause concernant sa vie amoureuse et la place que j'y occuperai quand sa copine sera de retour. J'ai été un divertissement, j'ai joué la remplaçante en quelque sorte, mais maintenant il faut laisser le poste à la titulaire.

Je les ignore tout le reste de la soirée, évitant scrupuleusement de les approcher. Finalement, ça n'a pas été trop difficile, les couacs ont été nombreux et ont accaparé tout mon temps. Lorsque la foule se dissipe peu à peu après la fin du concert, je rejoins mon oncle et le reste de la famille pour les accompagner dans les loges, afin qu'ils puissent enfin voir mon frère. Hadley me lance un regard noir tandis que je l'abandonne lâchement aux retrouvailles familiales. Je suppose que Austin a suivi la cohue, la salle est à présent quasiment déserte. Joe est au bout du bar en train de compter les billets, je peux voir d'ici les dollars qui se reflètent dans ses yeux et sa bouche susurre un montant qui ne cesse d'augmenter. Sans attendre, je passe au rangement. Je ramasse d'abord les nombreux gobelets gisant sur le sol, signes que cette soirée a eu du succès. Lorsque je m'approche du local d'entretien afin de trouver une serpillière

pour nettoyer le sol collant, j'entends Austin m'appeler :

— Jessie ?

Je me retourne aussitôt, surprise qu'il ne soit pas encore parti.

— Austin ? Mais qu'est-ce que tu fais encore là ?

— Je t'ai cherchée toute la soirée, où étais-tu passée ?

— Ben, il a fallu que je m'occupe de quelques imprévus. Hadley a cassé l'une de ses baguettes, Kyle s'est un peu trop emballé et a débranché son ampli, la police a débarqué pour vérifier si tout était en règle. Enfin, tu vois quoi...

— Tu es partie tellement vite que j'ai pas eu le temps de te présenter Ashley.

— T'auras d'autres occasions, réponds-je en souriant timidement.

— Qu'est-ce que je peux faire pour t'aider ?

— Attends... Ta copine rentre après je ne sais combien de mois d'absence et tu veux rester m'aider ? Ça tourne pas rond chez toi ! Cours la rejoindre, je suis certaine que Joe va me donner un coup de main, hein Joe ?

Il hoche la tête sans même me regarder, bien trop occupé à compter.

— Mais... Mais on avait dit qu'on partageait les tâches !

— Oui, mais j'ai pas envie d'avoir ta mort sur la conscience parce que c'est ce qui risque de t'arriver si tu restes là. Disons que le contrat prendra effet la semaine prochaine. Allez, file !

Il n'insiste pas davantage et je l'observe se diriger vers la sortie. À chacun des pas qu'il fait, c'est un de plus qui l'éloigne de moi. Le poids sur mon estomac grossit de plus en plus. Je ne sais pas à quel moment j'ai cessé de le ressentir exactement, mais il est bien là et m'opprime au point de me couper la respiration. Au lieu de rester plantée là à fixer quelqu'un en train de se barrer pour vivre sa vie, je m'attelle au ménage. Passer mes nerfs sur le balai peut être un bon défouloir après tout... Mais Joe m'interrompt dans mon élan :

— Dis Jessie, il se passe quoi avec mon neveu ?

— Comment ça ?

— Eh bien, je vois bien vos petits regards, vos sourires timides et puis j'ai bien vu comment tu le regardais partir, tu l'aimes bien, hein ?

— Joe... T'as l'air d'être un type sympa, mais tu risques de te tromper dans tes comptes à t'éparpiller comme ça, hum ?

— Très belle façon de me dire de m'occuper de mes oignons...

Je lui adresse un demi-sourire et m'éclipse pour faire ce que je redoute le plus : nettoyer les toilettes. Je maudis Austin à chaque coup de grattoir. Comment les gens peuvent-ils être aussi répugnants ? Ça fait quoi, cinq heures que le Hell est ouvert ? On croirait presque que c'est la seule partie de l'établissement que nous n'avons pas rénovée ! Et pourtant...

Lorsque je sors de cet endroit, je n'ai plus qu'une seule envie : me doucher. La reine d'Angleterre pourrait bien se pointer au prochain concert, je ne nettoie plus jamais ces chiottes ! Je termine de passer la serpillière et rejoins Hadley dans les loges. Quelle est ma surprise de constater que mon oncle et ma tante ne sont plus là.

— Ils sont déjà partis ?

— Ouais... Et je ne te remercie pas.

— Parce que... ?

— Parce que tu m'as laissé en plan avec eux alors que les gars sont partis avec quatre bombes, notamment une blonde qui aurait bien aimé que je lui donne un cours très particulier de batterie si tu vois ce que je veux dire. Au lieu de ça, je suis resté coincé ici et j'ai été obligé d'accepter de déjeuner avec eux demain midi.

— Ça va, te plains pas, tu vas te taper un repas alors que moi, je me les coltine jusqu'à la fin de l'année. Tu veux qu'on échange peut-être ? Parce que je te donne ma place bien volontiers.

— Ouais... Ben... T'as intérêt d'être là demain.

— Attends, laisse-moi une minute. Je consulte mon agenda.

Je mime les pages qui se tournent et poursuis :

— C'est dommage, j'avais rencard avec Steven Tyler demain midi, tant pis... Je vais devoir annuler.

— Cookie, on t'a déjà dit à quel point tes blagues étaient nulles ?

— Oui... Souvent ces derniers temps.

— Bon, je te ramène ?

— Avec joie.

Le lendemain à midi, nous sommes tous réunis autour d'un repas préparé par Sheila. Comme à son habitude, elle a mis les petits plats dans les grands. Je m'amuse de voir Hadley aussi mal à l'aise, il est clair qu'il dénote avec les lieux, vêtu d'une veste de cuir noir par-dessus un tee-shirt délavé, avec un jeans bleu clair déchiré par endroits. Il ne faut pas se fier aux apparences, son look est parfaitement

étudié. Je connais la rengaine. À tous nous voir réunis, on pourrait croire qu'il s'agit d'une version remastérisée de la *Cène*<sup>[12]</sup> à laquelle ont été ajoutés deux marginaux pour la mettre au goût du jour.

Le repas se passe globalement bien. Phil, en tant qu'homme charmant, tente de faire la conversation, mais Hadley se contente de répondre à ses questions par « oui » ou « non » et si l'une d'elles l'inspire, il varie avec un « peut-être ». Mais au moment du plat de résistance, tous les sujets qu'il a sans doute préparés la veille sont épuisés. Matthew, lui, n'a pratiquement pas touché à son assiette, dévorant son cousin des yeux. Il mange en face d'une rock star, ce qui a le don de lui couper l'appétit. Après cela, il est temps de ramener Hadley et le reste du groupe à l'aéroport. Mais avant, mon frère a insisté pour voir ma chambre. « Je veux m'assurer de l'endroit où crèche ma petite sœur, j'estime que j'en ai le droit » a-t-il expliqué, c'est peine perdue de protester. J'ai préféré lever les yeux au ciel pour simuler un agacement devant une pâle imitation du frère protecteur, mais dans mon for intérieur, les simples mots « petite sœur » que je n'avais plus entendus depuis une éternité m'ont rendue nostalgique et presque sentimentale. Pourtant, ce n'est vraiment pas le moment de s'attacher à un courant d'air.

Pendant son inspection minutieuse, il arrive à me surprendre.

— T'as un portable ?

— Non.

— Un Facebook peut-être ?

— Ni Facebook ni Twitter ni bipeur.

— Mais tout le monde navigue sur ces machins-là maintenant.

— Mais je suis pas tout le monde. Et pourquoi cette question ?

— Eh bien, je vais de nouveau être sur les routes, on aurait pu garder le contact.

— Hadley, tu es juste venu pour un concert et je t'en remercie, mais ne te sens pas obligé de renouer des liens avec moi.

— Quelle tête de mule ! Je t'ai laissée pendant quoi ? Cinq ans ? Et t'as tellement changé ! L'adolescente brillante s'est transformée en jeune femme complètement déchirée, aussi bien en apparence que dans son esprit.

— J'ignorais que les rock star avaient la fibre psychologique...

— Cookie, je ne plaisante pas.

— Et tu veux que je te dise quoi ?

— Rien, mais laisse-moi revenir dans ta vie. Je croyais que tu étais assez forte pour affronter la vie, et si j'avais eu ne serait-ce qu'un seul doute, je ne serais jamais parti.

— Mais tu l'as fait, rétorqué-je d'un ton froid.

— Tiens, prends ça.

Il me tend son numéro de téléphone griffonné sur un morceau de papier. Me le remettre en main propre prouve sa sincérité.

— Appelle-moi de temps en temps et promis, je ne te confondrai plus avec l'une de mes pileries.

— Tes... quoi ?

— Mes conquêtes Cookie. Tu sais, je suis un pirate, ajoute-t-il, un sourire enfantin sur les lèvres.

— T'as toujours douze ans dans ta tête.

Son rire suffit à nous détourner de cette conversation douloureuse.

— Bon, il faut aller chercher les gars à l'hôtel.

— En route !

Devant l'aéroport, je les aide à décharger leurs bagages, mais lorsqu'ils se dirigent vers l'entrée, je ne franchis pas le seuil.

— Je vais rester là, les adieux, c'est glauque.

James s'avance vers moi et me tend une carte.

— Prends ça. C'est un groupe de potes, je les ai appelés ce matin, ils seront bientôt dans le coin. Tu n'as plus qu'à leur passer un coup de téléphone.

La carte de visite indique *Air Legend*. Il vient de contacter *Air Legend* ! Un groupe de la même trempe que les *Platoon* que j'adore. Je suis sûre que Austin pense la même chose, j'ai hâte de lui annoncer la grande nouvelle.

— Merci beaucoup, c'est génial !

— C'est pas grand-chose. En règle générale, on se fait passer le message quand on connaît un endroit cool où jouer, et si ça se passe aussi bien pour eux que pour nous, ils ne tarderont pas à vous recommander.

Je hoche vigoureusement la tête pour montrer ma gratitude.

— On fera ce qu'il faut.

— J'en doute pas. C'était un plaisir de te revoir Cookie.

Je souris timidement et chaque garçon me tape dans la main pour me saluer. Mon frère est le dernier à

me dire au revoir... ou adieu. Il repousse brusquement la main que je lui tends et m'enlace. Je reste prostrée, les bras le long du corps. Il me serre si fort que ma poitrine est comprimée et ma respiration coupée. C'est la première fois depuis des années que l'on me touche sans que je ne fasse une crise de panique. La petite fille qu'il a quittée quelques années plus tôt pleurait à chaudes larmes devant cet acte d'amour fraternel, mais celle que je suis devenue reste impassible. Mes émotions sont mortes et ça, je n'y peux rien. Avant de relâcher son étreinte, il me chuchote à l'oreille :

— Donne-moi de tes nouvelles, d'accord ?

Je marmonne rapidement un « hum » frileux puis il rejoint le reste du groupe en me saluant, avant d'être englouti par les portes de l'aéroport. Et voilà mon frère est reparti vivre sa vie ; ils ont tous leur vie, Hadley, ma mère, Austin... Maman est à plus de deux mille milles de moi, mon frère passe sa vie sur les routes et Austin... Eh bien, il vient de retrouver sa moitié. En un claquement de doigts, elle lui fera oublier mon existence. Leur monde continue de tourner avec ou sans moi. C'était quoi mon monde à moi ? Je jette un coup d'œil à mon reflet dans la vitre de la voiture garée sur le parking. Manifestement, je vis sur une autre planète. Une planète aride, sans végétation, sans âme qui vive et où le soleil ne brille jamais. Certains affirment que nous sommes sur terre pour accomplir une mission, mais quelle est la mienne ?

Tous ceux à qui je m'attache cherchent un moyen, consciemment ou non, de me fuir. Que vais-je devenir ? Combien de temps vais-je tenir ici ? Le sable mouvant de mon désespoir m'ensevelit peu à peu. La légère brise de Los Angeles choisit cet instant pour mettre fin à ma réflexion en emportant la carte que je tiens dans les mains dans le caniveau. *Air Legend*. En la ramassant, je n'ai qu'une envie : partager la nouvelle avec Austin. Je monte donc en voiture, pressée de rentrer, laissant mes sombres pensées sur le parking de LAX. Mais pour combien de temps encore ?

Je gare précipitamment la bagnole de Logan dans l'allée. Sans même passer par mon antre, je monte quatre à quatre les escaliers de la maison de mon ami et reste quelques secondes devant la porte entrouverte pour reprendre mon souffle, mais surtout pour cacher mon excitation. Mais le brouhaha provenant de la chambre de Austin m'oblige à tendre l'oreille.

— Mais tu la connais au moins ?

— Oui, je crois.

— Tu crois ? Et tu sais quoi d'elle ?

— Comment ça ?

— Pourquoi elle vit chez son oncle et sa tante plutôt qu'avec ses parents ? Pourquoi vient-elle passer sa dernière année dans notre lycée ? Qu'est-ce qu'il s'est passé avant qu'elle n'arrive ici ?

— Ashley, tu devrais arrêter avec tes séries télés, ça te fait perdre le Nord.

— Te moque pas de moi. T'as vu sa dégaine franchement ? Rien que d'y penser, j'en ai froid dans le

dos.

— Dis pas n'importe quoi...

— Je dis simplement que si j'étais à ta place, je me méfierais, c'est tout.

— Bon, t'as fini ? On peut parler d'autre chose ?

Je reste prostrée derrière la porte, tapie dans l'ombre telle une voleuse. Je rebrousse chemin pour regagner ma chambre sans même partager la bonne nouvelle de la journée avec Austin.

Ça fait à peine douze heures que Ashley est de retour, mais elle a clairement mis les bouchées doubles pour retrouver les grâces de son cher et tendre. Ce qu'elle n'a pas compris, c'est qu'il n'y a pas de compétition. Je suis son amie, et elle est bien plus que ça à ses yeux. Elle devrait alors se sentir à l'aise dans ses *Jimmy Choo*. Elle fait partie de ces gens qui jugent sans connaître, soit 90 % de la population, autant dire qu'elle est normale. Il ne me reste plus qu'à user de mon don inné : me faire toute petite.

Le lendemain au lycée, j'évite soigneusement d'arriver en avance et repars dès lors que la sonnerie retentit pour n'offrir aucune opportunité à Austin de m'adresser la parole. Les jours passent et mon plan fonctionne à merveille, mis à part quelques regards hasardeux en classe et les quelques fois où je me suis cachée entre deux couloirs pour l'éviter. J'espère qu'avec le temps, cette situation va s'arranger. Pourtant, je dois quand même lui donner cette fichue carte.

Au bout de quinze jours, une idée me vient enfin. Après le dîner, je chevauche ma bicyclette jusqu'à la sortie de la ville. Lorsque j'entre dans le bar, Joe se tient derrière le comptoir, comme à son habitude. Le sourire qu'il m'offre me réchauffe le cœur.

— Bonsoir Joe.

— Bonsoir Jessie. Alors, comment vas-tu ?

Cet homme est égal à lui-même. Toujours de bonne humeur, même si de prime abord, il ressemble à un ours mal léché. Derrière son charisme se cache un homme au grand cœur. Il m'a un jour confié que les lettres restées accrochées au mur signifiaient Holly's Tea. Ce joli prénom était celui de sa femme, une femme qu'il a aimée pendant près de trente ans, et qui s'est éteinte suite à un cancer du sein. Elle a créé son salon juste au-dessus du bar de Joe car ils ne supportaient pas d'être séparés l'un de l'autre. Leur amour était plus fort que tout. Les rares fois où il parle d'elle, sa peine est encore perceptible, mais une lueur indestructible brille toujours dans ses yeux. Même s'il est ravi que le Holly's Tea connaisse une seconde vie, il a souhaité conserver une photo d'elle en noir et blanc derrière le bar, à l'abri des regards, afin qu'elle soit constamment près de lui. J'ignore si d'autres personnes sont au courant de cette histoire, mais depuis ce jour-là, j'ai un lien particulier avec Joe.

— Je vais bien, je te remercie. Tu pourrais me rendre un service ?

— Dis toujours...

— Je voudrais que tu remettes cette carte à Austin s’il te plaît, mais attention, c’est super important ! Surtout, ne la perds pas, c’est peut-être le prochain groupe à fouler les planches du Hell.

— Très bien Mademoiselle. Vous me permettez tout de même une question ?

— Je t’en prie.

— Pourquoi tu ne lui remets pas toi-même ? Tu le vois plus souvent que moi.

— Pas ces derniers temps...

— Ah oui, j’ai entendu dire que Ashley était de retour. Un sacré morceau cette gamine !

Je tape le bar fermement de ma paume pour mettre fin à cette conversation qui glisse vers un sujet sensible.

— Tu peux lui donner s’il te plaît ?

— Compte sur moi ma jolie.

— Je te remercie. Bonne soirée Joe.

*Voilà une bonne chose de faite !*

J’ai rempli ma part du contrat, Austin n’a plus qu’à remplir la sienne. Ashley peut très bien me remplacer, je la visualise déjà vêtue d’un décolleté ravageur pour accueillir les groupes dans les loges.

Il a suffi de deux malheureux jours à Austin pour venir me trouver après que Joe ait rempli sa mission. À ma grande surprise, il surgit de nulle part le mercredi matin. Moi qui suis toujours sur le qui-vive, il a suffi que je baisse ma garde juste un instant pour qu’il profite de cette brèche pour s’y engouffrer.

— Salut. Tu vas bien ?

— Salut. Oui, je te remercie.

Alors que je m’apprête à lui retourner la question par courtoisie, il ne m’en laisse pas le temps.

— Tu peux m’expliquer pourquoi tu m’évites ?

— Pfff ! Je ne t’évite pas, qu’est-ce que tu vas chercher ?

— Bien. Alors dans ce cas, comment se fait-il que tu arrives toujours en cours juste avant la sonnerie et que tu te volatilises dès qu’il se termine ? Tu ne viens plus chez moi pour réviser et tu passes même par mon oncle pour me parler d’un groupe, alors qu’il s’agit des *Air Legend* !

— J’avais du travail.

J'entreprends de filer après lui avoir sorti cette excuse débile, mais je sais qu'il ne me laissera pas partir si facilement. Il se place devant, faisant barrière.

— Austin, laisse-moi passer.

— Et si tu me disais ce qu'il se passe, hum ?

— J'ai surpris une conversation entre Ashley et toi il y a deux semaines, et j'ai pensé qu'il était préférable qu'on prenne nos distances, voilà tout !

— Mais de quoi tu parles ?

— Quand j'ai ramené mon frère à l'aéroport, James m'a filé les coordonnées du groupe et dès que je suis revenue à Newport, je suis venue directement chez toi pour t'annoncer la nouvelle. Et comme tu me l'as demandé, je suis entrée sans frapper et derrière la porte de ta chambre, j'ai tout entendu.

— Oohh, eh merde !

Il frappe son front de ses deux mains. *Pas la peine non plus d'en faire tout un drame !*

— Hey, mais ça va, j'te jure. Je pense juste qu'il est préférable qu'on s'éloigne un peu, j'ai pas envie de te causer plus d'ennuis.

— Des ennuis ? Avec Ashley ?

— Je sais que ta copine ne me porte pas dans son cœur et, à vrai dire, ça m'est bien égal, alors reprenons le cours de nos vies, hein ?

— Jessie, tu t'es monté un sacré film, et j'aimerais bien connaître l'acteur que tu as choisi pour incarner mon rôle. Mais arrête tout de suite, je pensais que tu me connaissais mieux que ça. T'as cru que parce que ma copine a débarqué, j'allais te rayer de la carte ? Ça ne change rien. Ashley s'y fera. Moi, je n'aime pas ses amies et ça l'empêche pas de les fréquenter malgré tout.

— Austiin...

— Jessie, le sujet est clos. Rien ne va changer. Justement samedi, je voulais te kidnapper, ça te branche ?

— Euh, si tu veux... Mais pour aller où ?

— Pour ça, il va falloir que tu me fasses confiance.

— Non, ça, je peux pas. Désolée.

— Et si je te dis que je ne te ferai aucun mal et que tu vas vivre une expérience unique, ça te rassurerait ?

— Pas vraiment non...

— Et si Abby venait avec nous ?

— Je sais pas.

— Allez, dis oui. Tu verras, ce sera génial !

— OK, mais Abby vient.

— Yes !

Il repart, fier d'avoir réussi à me convaincre. Quant à moi, je me suis à nouveau embarquée dans ses délires, sans savoir à quelle sauce je serai mangée.

Je passe les deux jours suivants à me creuser les méninges, mais la seule chose que j'ai gagnée, c'est une grosse migraine !

Le samedi matin, à l'aube, il vient me chercher comme convenu avec sa sœur, et j'ai déjà hâte qu'on en finisse. Après quelques milles, je veux en savoir plus.

— Bon, je peux savoir où on va maintenant ?

— Eh non, toujours pas... Pour ça, il va falloir que tu attendes encore jusqu'à demain matin.

Sa fierté et son excitation sont telles qu'elles transpirent par tous les pores de sa peau. Moi, en revanche, je n'en mène pas large. Pourquoi toute cette route ?

— Tout ce que je peux te dire, c'est que nous allons réaliser ton rêve. Youhou !

Il hurle dans l'habitacle de la voiture tandis que je suis complètement perdue. *Mon rêve ? Mais quel rêve ?* Je me tourne vers Abby dans l'espoir de trouver des réponses, mais à sa mine déconfite, je comprends qu'elle n'en sait pas plus que moi. Après les premières heures passées à jouer à « chaud ou froid », j'ai fini par abandonner. Nous avons occupé les heures suivantes à chanter et à se marrer. Austin a tout prévu, nous faisons plusieurs haltes sur le trajet, mais hors de question qu'il cède le volant. Après une courte sieste, nous repartons. Au matin naissant, nous voilà arrivés. Austin coupe le moteur de sa voiture et laisse le silence s'installer. Le regard qu'il me lance décuple ma nervosité.

— Prête ?

— Tu veux toujours pas me dire ?

— On est si près du but... Plus que quelques minutes et tu sauras.

— Abby, si tu veux bien...

Avant que je puisse me retourner, elle passe un bandeau autour de mon cou puis l'ajuste sur mes yeux.

— Mais tu fais quoi là ?

— Abby est là comme tu me l'as demandé alors aie confiance en moi.

Ça y est, je flippe. J'entends la portière s'ouvrir puis à nouveau la voix de Austin.

— C'est ma sœur qui va te mener jusqu'au bout, d'accord ?

Je ne réponds toujours pas, tétanisée. La portière arrière claque et une main douce attrape la mienne. Je suis alors ses directives pour rejoindre... je ne sais quoi. Plusieurs minutes s'écoulent lorsque je devine une autre voix masculine qui m'est inconnue.

— Bonjour. Alors vous êtes prêts pour le grand saut ?

*Le grand saut ? Mais quel grand saut ?* Mais diable, où m'ont-ils emmenée ? J'essaie de retirer mon bandeau, mais Abby me chuchote à l'oreille :

— On y est presque... Patience.

J'ai mon cœur dans la gorge à présent. Je vais le vomir, c'est sûr. Abby commence à me donner des consignes : « lève le pied droit » « le gauche », je sens qu'on m'enfile une combinaison puis j'entends des cliquetis, des bruits d'objets en métal qui résonnent, et enfin je discerne une présence derrière moi contre laquelle je bute. Lorsque Austin me parle à l'oreille, je comprends tout.

— Un barrage douillet, tu te souviens ?

Je suis toujours incapable de prononcer le moindre mot, puis il me guide à son tour avant de me retirer le bandeau, enfin. Il me faut quelques secondes pour m'habituer à la lueur du soleil. Je regarde le panorama époustouflant qui s'offre à moi, puis j'ai le malheur de baisser les yeux : nous sommes au moins à huit cents pieds<sup>[13]</sup> au-dessus de la rivière. Aussitôt, je tourne la tête vers Austin, collé à moi. Il rit de ma réaction et je vois derrière lui un homme aux cheveux très blonds, caché par des lunettes noires. Il sourit également.

— Austin, on fait quoi là ?

— Tu voulais mourir ? Eh bien, je crois que c'est l'expérience qui se rapproche le plus de ton rêve. Tu étais là pour partager le mien, je voulais être là pour partager le tien.

— On ne va pas sauter à l'élastique ?

— Si, si ! On va le faire.

— Austinnnnn !!!

Mon cri résonne dans la vallée et le fait rire de plus belle.

— Compte jusqu'à trois.

Je ferme les yeux un instant puis m'exécute, peu rassurée.

— Un... Deux...

Mais le salaud n'attend pas que je termine. J'ai hurlé une bonne partie de la chute, mais la sensation est unique. Mon corps tout entier fourmille, mon cœur bondit dans ma poitrine à la vitesse de cette descente extrême et la chose la plus inattendue provient de ma voix : je ris. Un rire qui restera gravé dans ma mémoire. Il me fait écho grâce aux montagnes qui nous entourent. Je ne peux plus m'arrêter, et Austin ne tarde pas à m'imiter. Nous rions à l'unisson, la tête à l'envers et à seulement quelques pieds de la surface de l'eau. L'élastique se tend et se détend, nous faisant rebondir comme des balles. Je savoure chaque seconde de ce moment magique et tente de graver dans ma tête ces étranges sensations qui me chatouillent l'estomac.

Lorsque nous sommes complètement immobiles, un homme nous ramène sur la terre ferme à l'aide d'un zodiac. C'est tremblante que je pose un pied sur le sol, toujours en pleine euphorie. Je me retourne alors vers Austin qui rayonne et nous nous esclaffons encore plusieurs minutes. Minutes pendant lesquelles notre accompagnateur en profite pour immortaliser le moment. Austin me prend dans ses bras et le cliché dévoile une Jessie radieuse. Lorsque je l'ai entre mes mains, je me reconnais à peine.

— Austin, t'as vu ça ?

— Oui, j'étais avec toi je te rappelle.

— C'était... C'était génial. Non, extraordinaire ! Non, en réalité y a pas de mots pour exprimer ce que c'était.

— Schpegel ?

— Même mieux que ça !

Je le fixe un instant et sans réfléchir, je le prends dans mes bras. Je me serre contre lui. Nos combinaisons – plus fines que son costume de cosmonaute ou même qu'une chaise – nous séparent pour faire obstacle malgré tout. C'est le seul moyen que j'ai trouvé pour exprimer ma reconnaissance, celle d'avoir redécouvert mon rire. Ce fut un moment d'exception que je ne suis pas près d'oublier. Je le relâche enfin quand Abby nous rejoint en signalant sa présence d'un raclement de gorge, qui me fait aussitôt bondir à une bonne distance de lui.

*Quelle technique efficace !*

Durant le retour, Austin et moi tentons d'expliquer maladroitement – mais obstinément – à Abby ce que l'on peut ressentir en faisant un truc pareil. Cette fois, Austin nous laisse conduire à tour de rôle, ce qui permet à chaque membre de notre trio de se reposer un peu.

Je rentre à temps pour le petit-déjeuner avant de retourner au lycée. J'espère que mon absence ne s'est pas trop fait remarquer, mais une fois encore, j'ai eu tort. Sheila est dans la cuisine, comme à son habitude, et sert un verre de jus d'orange à Matthew qui a le nez dans ses céréales.

— Où étais-tu ?

— J'étais à Perrine Bridge dans l'Idaho. J'ai sauté à l'élastique, annoncé-je fièrement.

— Juste ciel ! Tu as quoi ?

— J'ai sauté à l'élastique, répété-je.

— Quand ton père... Je veux dire quand ton oncle va apprendre ça, tu risques d'en entendre parler !

— Tu m'étonnes, c'était génial ! Je pourrai tout lui raconter en détail s'il veut.

— C'est pas ce que je voulais...

Mais au même moment, mon cousin redresse la tête et je remarque aussitôt un œil au beurre noir.

*Encore !*

J'interromps ma tante qui tente lamentablement de m'effrayer avec ses menaces.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Sheila ne le laisse pas s'expliquer et répond à sa place :

— Si tu avais été là ce week-end, tu l'aurais su. Ton cousin a été blessé par l'un de ses camarades lors d'une activité sportive.

*Mais bien sûr !*

Il y a quelques mois, je lui ai promis de faire quelque chose, mais j'avais tellement de choses en tête que ça m'est complètement sorti de l'esprit. Je lis dans son regard qu'il comprend que je n'en crois pas un traître mot, et je me contente d'un clin d'œil avec un sourire encourageant pour lui signifier que désormais, tout ira bien.

J'échafaude un stratagème que je prends plaisir à mettre en place. Je refuse toujours de retourner chez Austin réviser nos cours et passe mes soirées à écrire des mots de menaces subtiles avec des lettres découpées dans les journaux. Chaque matin, j'en glisse un discrètement dans le casier du bourreau de mon cousin. Ça fait plusieurs semaines que je joue à ce jeu-là et depuis, bizarrement, Matthew n'a plus aucun problème. Quant à Austin, nous nous voyons souvent au *Hell* le week-end. Nous avons appelé les *Air Legend* qui ont accepté de venir jouer au club le mois prochain. Mais un soir, pendant le dîner, je remarque une trace violette sur le poignet de Matthew qu'il tente misérablement de cacher sous la manche de son pull. Je réussis à le prendre à part après le repas.

— Il a recommencé ?

— Jessie, je sais que tu fais ça pour m'aider, mais il est de plus en plus nerveux. Je crois qu'il a vraiment la trouille et il s'en prend à moi pour savoir qui se cache derrière tout ça.

— OK, t'en fais pas. Je vais m'y prendre différemment.

— Je crois plutôt que tu devrais arrêter.

— Non, c'est lui qui doit cesser tout ça. Tu ne veux toujours pas en parler à tes parents ?

Il secoue la tête, visiblement effrayé par cette idée, aussi je renchéris :

— Alors, il faut que je lui fasse peur une bonne fois pour toutes !

— Tu comptes faire quoi ?

— T'occupe.

Le lendemain, afin de mettre en place mon nouveau plan, je vérifie les heures d'affluence, il ne faut surtout pas que quelqu'un me voie. En me dirigeant vers le couloir, je tombe sur Ashley et ses drôles de dames. Je les ignore, mais elles, en revanche, sont d'humeur bavarde.

— Regardez-la, franchement, elle me fait de la peine.

Ses acolytes gloussent, quant à moi, je ne peux m'empêcher de me retourner.

— C'est de moi dont tu parles ?

— Tu vois d'autres cas désespérés à l'horizon ?

— Ashley, quand tu auras terminé d'amuser ta cour, demande-toi ce que sera ta vie quand tu quitteras ces murs qui te donnent de l'importance. Tu crois que ton physique, avec lequel tu joues outrageusement pour obtenir tout ce que tu veux, sera toujours efficace ? Permits-moi d'avoir des doutes ! Tu vas finir avec un boulot minable et tes supérieurs seront ceux que tu auras dénigrés pendant tes années de lycée.

— Tu oublies mon voyage d'études à Paris.

— Parce que tu comptes écrire quoi dans ton CV ? J'ai vu la fashion week, j'ai appris le french kiss et j'ai dilapidé l'argent de mon père ? Ah oui, avec ça, ton avenir est tout tracé, ironisé-je.

— Tu ne me connais pas.

— Mais toi non plus, tu ne me connais pas. Et ça ne t'a pas gênée pour me cataloguer dès la première fois où tu m'as vue. Alors pourquoi je n'aurais pas le droit de faire la même chose ? Je te tolère simplement parce que tu es la copine de Austin, sinon je peux te promettre que tu verrais le cas désespéré d'un peu plus près !

— S'il était vraiment ton ami, il t'aurait dit que nous avions rompu.

— Non Ashley, « ami » ça ne veut pas dire se pâmer devant ses copines avec son petit ami et se larmoyer sur son sort dès que c'est terminé, ça c'est votre définition à toi et tes copines. Je suis pas amie avec Austin pour connaître ses déboires amoureux, ça va au-delà de ça, mais je ne perdrai pas mon temps

à te l'expliquer, tu ne pourrais pas comprendre.

— Tu vas me le payer.

— Tu ne devrais pas te mettre dans cet état, ça fait ressortir la cicatrice entre tes yeux et je dois dire que c'est pas très élégant.

Elle rougit de colère, ses copines vont bientôt sortir les feuilles de palmier pour tenter de la détendre. Je dois dire que cette petite entrevue est plutôt libératrice. Je suis sûre que maintenant, elle n'essaiera plus de se mesurer à moi. En revanche, il faut bien reconnaître qu'elle a lâché une bombe. Pourquoi Austin ne m'en a-t-il pas parlé ? C'est vrai que j'ai du mal à l'imaginer balancer une phrase du genre « Tu vas bien ? Et au fait, Ashley et moi c'est terminé ». Mais quand même... Je décide de garder le silence, attendant qu'il fasse lui-même le premier pas et crache le morceau.

Le vendredi suivant est un jour noir qui restera gravé dans ma tête et dans mon cœur jusqu'à la fin de mon existence. Ce matin-là, avant d'entrer en cours de maths, Austin m'interpelle :

— Demain soir, je t'invite au resto, il faut que je te dise quelque chose.

— OK, comme tu veux.

Il s'apprête sûrement à m'expliquer tout ce qu'il s'est passé avec Ashley, mais les choses ne tournent pas comme prévu. Ce cours est le seul que j'ai en commun avec lui le vendredi et, durant l'heure précédant la pause déjeuner, je constate que tous les élèves de ma classe se retournent sans cesse dans ma direction.

Lorsque le supplice s'achève enfin, ce sont ceux qui peuplent le couloir qui ne me lâchent pas des yeux, tantôt en rougissant, tantôt en riant. Peu à peu, je comprends que quelque chose ne tourne pas rond. Cette intuition me trouble sérieusement, j'appréhende déjà, mais je dois être fixée. Je me rends alors dans le réfectoire. Quand je pénètre à l'intérieur, la salle entière me dévisage, les élèves ont, pour la plupart, leur téléphone en main. Quelques-uns me pointent carrément du doigt et là, le rideau se lève sur mes craintes. Mon regard croise celui de Austin, ce que je redoutais le plus s'est produit : il sait, et il affiche cette expression que je n'aurais jamais voulu lire sur son visage. Je me perds dans ses yeux, mais un inconnu me saisit la main et m'attire sans ménagement contre sa poitrine.

— Hey poupée ! C'est quand tu veux. On se refait la vidéo ? T'as l'air carrément chaude...

LA vidéo a été diffusée et tous les lycéens l'ont en leur possession. En même temps, il suffit de faire quelques recherches dans la sphère infernale d'internet pour tomber dessus. Qu'est-ce que je croyais ? Qu'on ne le saurait jamais ? Oui, secrètement, je nourrissais cet espoir. Le mec, quant à lui, reste là à me reluquer vulgairement. C'est certain, il m' imagine nue, ce qui provoque chez moi des nausées de plus en plus violentes, au point de finir par lui vomir sur ses chaussures. C'en est trop, je prends mes jambes à mon cou, cours jusqu'à mon vélo et pars sans me retourner. Je m'arrête dans l'épicerie où, pendant quelques secondes, je redeviens Anna Flemming, pour ressortir avec une bouteille de Jack Daniel's. Je pédale à en perdre haleine, sans but précis puis, à bout de force, j'atterris sur ce coin de plage que m'a

fait découvrir Austin quelques mois plus tôt.

Assise face à l'océan, je bois à grosses gorgées le liquide ambré que j'ai entre les mains. S'il a commencé par tout brûler sur son passage, mon corps est à présent endolori, tout comme mon esprit. Mais ce n'est pas suffisant pour oublier mon passé qui me saute à la gorge. Si j'ai pensé un court instant que la vie m'offrait une seconde chance en m'envoyant ici, une possibilité de tout laisser derrière moi, de me débarrasser de ces chaînes qui m'emprisonnent, cet infime espoir vient d'être emporté par les vagues qui échouent face à moi. Ces démons qui me collent à la peau jour et nuit ne sont-ils pas suffisants ? Non, il faut aussi que je devienne l'objet de moqueries, à la merci de ce monde cruel. Qu'ai-je fait de mal au point de mériter un sort pareil ? Vivre avec ce boulet constant à la cheville jusqu'à la fin de mes jours, n'est-ce pas la pire des punitions ? Faut croire que non...

J'ai beau me teindre les cheveux, ternir mon apparence, les gens sont capables de percevoir ma sensibilité au travers de mon image sombre. Peu importe ce que je porte, peu importe la manière dont je me comporte, je reste cette fille meurtrie, véritable proie face à tous ces prédateurs. Je ferme les yeux un instant à la recherche de quiétude. Me revient alors à l'esprit ce jour où Austin m'a fait découvrir ce petit coin de paradis. Dans cette eau salée, j'ai ressenti un bien-être absolu que j'aimerais sentir à nouveau. Je me lève avec difficulté et titube jusqu'à ce que les vagues me caressent les pieds.

J'avance lentement et m'engouffre peu à peu dans l'océan, le seul « ami » qui m'ouvre les bras. Tout doucement, je plonge dans les tréfonds de cette étendue marine. Je remonte à la surface pour prendre un peu d'air puis y retourne pour retrouver ces sensations. Il n'y a plus aucun bruit, mon cerveau est en pause et mon corps en apesanteur. Je sens la houle me balancer, j'espère crûment qu'elle m'emmènera sur cette île déserte dont je rêve tant. Devenir une version féminine de Chuck Noland à la recherche de mon propre Wilson<sup>[14]</sup>. Peu à peu, chacun de mes membres s'engourdit et ma respiration se raréfie, mais ce n'est pas aussi douloureux que ce que j'ai abandonné sur le rivage. Alors je me laisse aller. Au travers de mes paupières, je sens le soleil briller, comme s'il me narguait ; il est au zénith et continue d'inonder le monde de sa lumière aveuglante alors que moi, je me noie dans mon chagrin. Puis soudain, plus rien. C'est le noir absolu. Lorsque tout à coup, Thom Yorke<sup>[15]</sup> apparaît dans un halo en chantant l'incontournable *Creep*. Il répète que ma place n'est pas ici et me tend la main pour m'inviter à le suivre. J'essaie de l'attraper à maintes reprises, mais mes tentatives restent vaines. Puis il s'en va, et c'est le vide. Encore.

— Bon sang, Jessie ! Qu'est-ce que t'as fait ? Réveille-toi bordel !

J'entends cette voix d'abord lointaine, qui devient de plus en plus claire. J'aimerais répondre, mais la nausée prend le dessus et je vomis tellement que ma trachée en devient brûlante. Après ça, je me sens épuisée, vidée de toutes mes forces.

— Thom ?

— Non, c'est Austin. Ouvre les yeux s'il te plaît.

*Austin ?*

Je m'exécute et la première chose qui me frappe, c'est ce ciel bleu, pur, parsemé de quelques nuages qui se déplacent lentement. Quelques chants d'oiseaux viennent s'ajouter à ce tableau apaisant et je reste là, à fixer cet étincelant aplat turquoise.

— Ça va ?

— Où... suis-je ?

— Sur la plage de Newport. Où croyais-tu être ?

— Ailleurs, mais pas ici..., réponds-je vaguement.

— Tu peux te lever ?

J'essaie, mais ma tête tourne tellement que je retombe sur le sable de tout mon poids. Est-ce le résultat de ma baignade ou de l'alcool ingurgité ? Probablement les deux à la fois. Nous restons là, côte à côte, avec pour bruit de fond les mouettes et la mer. Chaque vague qui se brise sur le sable me rappelle que même elle m'a ouvert les bras pour mieux me rejeter ensuite. Austin brise le silence.

— Tu crois que c'est la solution ? En finir ? Ne refais plus jamais ça, tu m'entends ?! Plus jamais..., finit-il dans un souffle.

— Mais pourquoi tu t'énerves contre moi ?

Ma question termine de le mettre hors de lui. Il se lève subitement pour me faire face et me jette ses inquiétudes au visage.

— Pourquoi ? Tu me demandes pourquoi ? Parce que j'arrive ici, et la seule chose que je trouve, c'est une bouteille de Jack Daniel's à moitié vide. Si nous n'étions pas au bout de la plage, je n'aurais jamais imaginé te trouver dans ces eaux. Si j'étais arrivé une minute plus tard, il se serait passé quoi, hein ? Je t'ai sorti de là complètement inerte ! Tu t'en rends compte ?! hurle-t-il.

Je pensais avoir échoué sur le sable, ramenée par les vagues, alors que c'était lui. Il est ivre de rage à présent, je ne l'ai jamais vu comme ça. Il fait de grands gestes avec ses bras et foule le sable de long en large. Je m'assieds tant bien que mal en tailleur et le regarde, abasourdie, jusqu'à ce que sa fureur devienne communicative.

— Mais personne ne t'a appelé à la rescousse ! Si je veux me foutre en l'air, j'en ai le droit. Une bonne fois pour toutes, je ne t'ai rien demandé. J'étais bien mieux au milieu de l'océan, bien mieux que là, face à toi ! Tu ne sais pas ce que ça fait de devoir se lever chaque jour en priant de passer inaperçue encore une journée. De raser les murs dans l'espoir que personne ne t'approche. Faire en sorte d'être un monstre aux yeux des autres parce que c'est la meilleure façon de te protéger. D'être toujours vigilante, de peur que quelqu'un ne te touche, même par accident. Tout ça parce que dès qu'on a le malheur de poser la main sur toi, ces satanées images resurgissent. Elles peuplent chacune de mes nuits alors que j'aimerais m'accorder un moment de répit, juste une fois. Alors oui, quand ta vie devient un fardeau,

qu'elle n'a plus aucun sens, tu finis par n'avoir aucune raison d'exister, tu te consoles en pensant que peut-être, la suivante sera meilleure... Quand tu décides qu'elle ne mérite plus d'être vécue, tu t'en vas. Et c'est ce que j'aurais fait si tu n'avais pas voulu jouer les héros !

— T'étais prête à mourir ?

— Qu'est-ce que je peux faire de mieux ? J'en ai ma claque de tout ça : les jours passent, les mois défilent et rien ne change. Au contraire, c'est de pire en pire ! Je suis obligée de prendre des somnifères si je veux dormir, je mange à peine, même les aliments n'ont plus de saveur. Je ne ris plus, je souris presque jamais, je n'arrive même plus à pleurer. Une erreur, juste parce que je voulais être comme les autres, voilà la seule faute que j'ai commise !

— Jessie, parle-moi. T'as plus d'issue, tu ne peux plus te cacher derrière tes phrases toutes faites, je veux savoir.

Je me lève d'un bond pour lui faire face.

— T'as envie d'être le prochain, c'est ça ? Attention, il y a déjà une sacrée liste d'attente.

— Non, n'essaie pas de détourner l'attention avec une de tes blagues pourries, ça ne marchera pas ! Pas cette fois. Je veux savoir ta version, réplique-t-il timidement.

— À quoi ça sert ? Les images parlent d'elles-mêmes...

— Peut-être, mais cette histoire, je veux que ce soit toi qui me la racontes.

— Tu ne me croiras jamais de toute façon.

— Tu peux me laisser le loisir d'en juger, non ?

Mes yeux sont rivés aux siens, je connais très bien cette expression. Il attend. Il attendra longtemps s'il le faut, mais il veut savoir. Je hausse les sourcils en soupirant et me tiens droite devant lui. Je caresse le sable chaud avec mes pieds, je ne veux pas le regarder en face. J'imagine déjà sa réaction lorsque j'aurai terminé l'histoire de ma vie.

— Comme tu voudras... Mais ne m'interromps pas, d'accord ?

Il hoche la tête, la mine grave.

— Ça s'est passé il y a deux ans, lorsque j'étais en première année de lycée. Souviens-toi de la fille que tu as vue sur l'album car c'est d'elle dont il s'agit. J'étais une Ashley naissante si tu préfères ; les garçons me courtoisaient et j'aimais bien ce petit jeu. Nous étions trois amies inséparables avec Karen et Tracy, on passait la plupart de notre temps ensemble et comme toutes les filles, notre principale préoccupation était les garçons. L'année précédente, j'étais sortie avec Chase pendant un petit bout de temps, rien de bien sérieux, mais on a fait notre première fois tous les deux. Mais l'expérience fut assez douloureuse, physiquement je veux dire... Et j'étais pas prête à recommencer. Tout le monde le faisait, alors pour être cool, je suis passée par là moi aussi. Mais je n'étais pas pressée de le refaire. Juste

m’amuser sans conséquence. Cette année-là, est arrivé Sonny, un nouvel élève qui n’est pas passé inaperçu, toutes les filles en étaient dingues, moi y comprise. Il est devenu notre sujet de conversation favori et en à peine quelques mois, il est devenu le mec le plus populaire du lycée.

Je reprends mon souffle avant de continuer.

— Au printemps, il y avait le bal de promo des dernières années, et tout le monde ne parlait que de ça. Il fallait être invitée pour pouvoir y aller et bien sûr, on voulait toutes que Sonny soit notre cavalier. Un jour, il est venu me voir à l’heure du déjeuner, le réfectoire grouillait de monde et il a choisi ce moment pour me proposer de l’accompagner. J’étais ivre de joie, le garçon le plus cool du lycée me demandait à moi d’être sa cavalière, rien n’aurait pu me rendre plus heureuse. Mais lorsque je suis rentrée à la maison et que j’ai dit ça à ma mère, elle a refusé, prétextant qu’il était trop vieux et que mon tour viendrait le jour venu. Bien évidemment, j’étais folle de rage et, avec mes amies, nous avons monté tout un stratagème pour que j’y aille malgré tout. Ce soir-là, ma mère partait travailler à 21 heures, j’attendais sagement, vêtue de mon pyjama, qu’elle s’en aille. Lorsqu’elle est partie, j’ai enfilé la robe que Tracy m’avait dégotée. Je me suis mise sur mon trente-et-un et j’ai rejoint Sonny au bas de mon immeuble. Mais sur le trajet jusqu’au gymnase où avait lieu le bal, il avait les mains baladeuses et il était très entreprenant, ce qui avait le don de me rendre très nerveuse. J’essayais de mettre de la distance, mais ça semblait l’amuser. Plus la soirée avançait, plus il était tactile. Je le repoussais sans cesse, mais il revenait toujours à la charge. J’avais l’impression que c’était un jeu pour lui, donc quand il m’a proposé d’aller chez lui après la soirée, j’ai refusé et exigé qu’il me ramène chez moi.

De mes yeux baissés, je remarque les poings de Austin qui se serrent.

— Il n’avait pas l’air gêné par mon refus, et je me suis dit que je me trompais sûrement sur ses intentions. Juste avant de partir, il a insisté pour boire un dernier verre et trinquer à notre première soirée ensemble, j’ai trouvé ça sympa et j’ai accepté sans hésiter. Puis en marchant jusqu’au parking, j’ai commencé à me sentir mal, il a dû m’aider à m’asseoir dans sa voiture et lorsqu’il l’a mise en marche, j’ai perdu connaissance. Je me suis réveillée à l’aube, sur les marches du lycée. J’ai dû rentrer jusqu’à chez moi à pied. Heureusement, ma mère ne s’était aperçue de rien. Lorsqu’elle est allée se coucher, elle a sans doute cru que je dormais profondément, mais même si elle avait poussé la porte de ma chambre, elle aurait trouvé mon oreiller imitant ma présence. J’avais beau chercher, j’étais incapable de me souvenir comment j’avais atterri sur ces marches. Je me rappelais être partie avec Sonny puis plus rien, néant total. J’ai d’abord cru que j’avais vécu un cauchemar, mais le lendemain, de retour en cours, j’ai compris qu’il venait à peine de commencer.

La tête me tourne, mais je persiste malgré tout.

— Sonny avait diffusé une vidéo de moi, intitulée « Jessie the bitch<sup>[16]</sup> », on pouvait la voir partout sur le net, et tout le monde s’empressait de se l’envoyer par message ou sur les réseaux sociaux. On ne parlait plus que de ça. J’étais devenue la risée de tout le lycée en une matinée à peine, alors que je ne me souvenais absolument de rien. Je n’avais pas le courage d’aller le voir pour qu’il éclaire ma lanterne. Sur la vidéo, il avait coupé le son, et les images donnaient l’impression que je prenais du plaisir. Lui sur moi en train de faire tout un tas de choses, j’avais les yeux fermés et les bras au-dessus de la tête, complètement immobile. Mon violeur était devenu un héros encore plus adulé par ses pairs, et moi la fille facile. Les jours passaient et je faisais chaque nuit des cauchemars, tous en rapport avec lui. Les images

de cette soirée cauchemardesque me revenaient peu à peu, jusqu'à redevenir très claires dans mon esprit. Je m'étais confiée à mes amies sur mon projet d'aller en parler au proviseur, mais j'ai commencé à recevoir des mots de menace dans mon casier qui était devenu le défouloir des fans de Sonny. Et comme si ça ne suffisait pas, mes copines m'ont tourné le dos, j'étais devenue l'ennemie n° 1 de mon bahut ! Il ne fallait surtout pas égratigner le héros.

Ma voix tressaute, tandis que ma vue se brouille. Austin, quant à lui, reste stoïque.

— Quand j'ai compris que personne ne me croirait, j'ai fait le dos rond et après ça, ce fut la descente aux enfers. Je ne dormais plus, je ne mangeais plus jusqu'à ce que je rencontre B., un mec paumé qui dealait au lycée. Il avait une combine pour avoir des somnifères et j'ai commencé à en prendre régulièrement pour me soulager. Puis j'ai vu ce reportage à la télé sur les marginaux et la manière dont ils étaient exclus de notre société, et à voir l'expression de dégoût sur les visages des gens de mon entourage, j'ai compris que c'était la solution pour m'en sortir, en quelque sorte. Au début, j'en voulais à ma mère, c'était plus facile d'incriminer quelqu'un que de reconnaître mes propres erreurs. Puis, rapidement, j'ai été soulagée qu'elle ne soit pas là, qu'elle n'ait rien vu. Dans le cas contraire, elle aurait été anéantie, elle aurait culpabilisé d'avoir travaillé ce soir-là. Pourtant, tout était de ma faute. Je ne pouvais pas le supporter donc je me suis forgé une carapace, celle que j'ai aujourd'hui. Ce jour-là, la Jessie de l'album, espiègle et insouciante, est morte pour se réincarner en une coquille vide. Même si Sonny ne m'a pas tuée physiquement, il a détruit mon âme. Il ne me reste plus rien, juste un cœur qui bat pour m'obliger à affronter une vie de merde. Je ne pouvais m'empêcher de me remémorer constamment ce qu'il m'avait fait. Ces heures passées à le supplier d'arrêter, en vain. Mais comme tu vois, mes prières n'ont jamais été exaucées. De toute façon, personne ne m'écoute, alors...

— Si, moi.

Je l'ai entendu, j'ai senti mon cœur se serrer face à ses paroles, mais je refuse de lever les yeux.

— Hey, regarde-moi.

— Non, je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas voir ta pitié, mon histoire est sordide et je dois vivre avec. J'ai pas besoin qu'on vienne me caresser les cheveux pour me dire « que tout ira bien », parce que c'est pas vrai. Ma vie est une merde sans nom, mais c'est la mienne, et c'est ainsi. J'ai fait une erreur que je paierai jusqu'à la fin de mes jours. Je l'ai mérité, mais j'ai encore du mal à l'admettre. Tu sais, tout le monde est au courant maintenant. Peu importe ce qu'ils croient, le résultat est là. Nous ferions mieux de ne plus nous voir à partir d'aujourd'hui, ni au lycée ni au club. Je te remercie pour la parenthèse enchantée, mais c'est fini. Tout doit retourner à sa place à présent.

— Je... Je suis désolé Jessie, bredouille-t-il.

Sa voix est enrouée comme si un sanglot lui barrait le chemin. Je m'attendais à tout sauf à un Austin au bord des larmes. Je garderai toujours cette image de lui apparue lorsque j'ai enfin levé les yeux vers lui. Il est maintenant assis, le visage livide, les lèvres tremblotantes et il évite de battre des cils pour

empêcher cette larme d'entrer en contact avec sa joue. Puis il rive ses yeux aux miens et son regard n'est pas empli de pitié, mais de tristesse. Le voir dans un tel état de fragilité provoque chez moi une réaction inattendue. Je commence par suffoquer puis mon corps entier fourmille, je cligne des paupières pour tenter de garder le cap, mais je finis par m'évanouir.

Austin me porte jusqu'à sa voiture, m'allonge sur la banquette arrière et, dans mon semi-coma, je l'entends vaguement parler au téléphone.

Lorsqu'il me dépose sur un lit, je prie pour que ce soit le mien, et non pas celui d'un nouveau cauchemar. Puis une voix féminine se fait entendre, Abby. Un claquement de porte plus tard, je comprends que Austin est sorti pour laisser sa sœur m'ôter mes vêtements trempés pour ensuite me mettre sous les couvertures. Ils restent tous les deux à mon chevet pendant plusieurs minutes, ou plusieurs heures. Sheila vient également voir l'étendue des dégâts, mais étant donné qu'elle ne s'est pas jetée sur moi comme une veuve éplorée, ils ont dû trouver les mots justes pour la rassurer.

Lorsque Austin se penche au-dessus du lit pour me chuchoter « bonne nuit », j'ouvre les yeux.

— Je suis désolée.

Il ne répond rien, se pince simplement les lèvres puis tourne les talons. Désormais, les choses seront différentes, et quand la porte se ferme derrière lui, j'ai le sentiment de le voir pour la dernière fois. De toute façon, c'est mieux ainsi. Les remarques et les gestes déplacés qui vont à nouveau devenir mon quotidien seront assez difficiles à gérer, alors pas besoin d'avoir à croiser tous les jours son regard impuissant. Évidemment, je sais qu'il ne fera jamais partie de mes détracteurs. J'ai ce besoin inexplicable de le protéger à tout prix, comme ma mère et mon frère. Si je tiens à le garder loin de moi, c'est pour son bien et j'espère qu'il le comprendra... un jour.

Le lendemain, inutile de préciser que je me réveille avec une terrible gueule de bois. Mon estomac souffre des affres de la veille et je reste enfermée dans ma chambre. Je sais qu'être assignée à résidence ne peut pas être éternel, mais j'appréhende mon retour dans la maison. J'ignore ce qu'ils savent et je ne connais pas non plus les proportions que vont prendre les choses, mais je ne suis pas encore prête à les affronter. Le serai-je un jour ?

Le soir venu, ma tante vient me chercher. Son attitude est tout ce qu'il y a de plus normal, est-ce un piège ? Elle m'invite à la suivre pour le dîner, je m'exécute sans protester. Le repas se passe comme à l'accoutumée, et j'en déduis qu'ils ne sont pas au courant, c'est certain. Pourtant, Logan n'a pas pu passer à côté de cette vidéo.

Au moment du dessert, mon cousin me fait les gros yeux et m'indique l'étage d'un signe du menton : il sait et il veut qu'on en parle, maintenant. Je hoche discrètement la tête et nous nous levons de table pour rejoindre sa chambre. Je n'y suis jamais entrée. En termes de décoration, elle est similaire à celle de Austin enfin... si on fait abstraction des posters de nanas en maillot de bain posant de manière très suggestive. Il me fait signe de m'installer près de son bureau et je remarque une photo de Abby, ce qui en dit long sur lui. Il est réputé pour être un dragueur invétéré, mais Abby l'a envoûté, c'est certain.

Puisqu'elle semble bien plus précieuse que ces nanas nues. Ces dernières lui ont permis de traverser sa période de masturbateur notoire, mais la seule qui est parvenue à gagner son cœur, c'est Abby.

Je m'installe sur la chaise et il s'assied au bord de son lit en face de moi. Son regard bordé d'inquiétude ne me rassure pas du tout. Il ne fait même pas une ou deux vanes pourries pour détendre l'atmosphère.

— Jessie, je... OK... Bon... C'est vrai que quand tu es arrivée ici avec ce nouveau look... Tout ça... J'ai flippé à mort. Surtout parce que j'avais peur qu'on nous voie ensemble. Enfin, tu vois le genre ?

Pas vraiment, mais je l'encourage à poursuivre.

*Je vais bien finir par comprendre !*

— Enfin voilà. Je savais que si je disais au lycée que t'étais ma cousine, j'allais me faire charrier. Puis au-delà de ça, quand je t'ai vue la première fois, tu étais tellement différente de la fille de mes souvenirs... Que je ne sais pas... C'était comme un obstacle entre nous, comme si tu étais devenue une étrangère, et je me suis dit que le mieux, c'était encore de t'ignorer. Je sais que je vais te paraître monstrueux et je sais que j'ai mal agi, mais j'ai pas réfléchi. Puis, j'ai vu la vidéo et ça m'a franchement collé la gerbe ! J'ai fait bonne figure, mais je te promets que j'ai jamais été aussi mal, alors j'imagine pour toi... Maintenant, faut que tu saches que tout le monde va le savoir et si ça arrive aux oreilles de parents d'élèves, ça va se terminer chez le proviseur. Et si t'es convoquée, mes vieux le sauront. Mais à partir d'aujourd'hui, je ne te lâche plus. Si tu veux qu'on en parle, je suis là toute la nuit ou si tu préfères qu'on passe des soirées à ne rien se dire, ça me va. Mais tu peux compter sur moi. Je suis sûr que notre complicité est toujours là, encore un ou deux petits efforts et on va bien finir par la retrouver.

Mon cousin est un crétin, mais c'est le meilleur des crétins ! Il réagit en gars normal face au désastre que je suis et ce que je représente, mais il est franc, honnête et reconnaît ses torts.

*Qui n'en a pas ?*

Rien que pour ça, je ne peux pas lui en vouloir.

Je passe la soirée avec lui, comme il l'a gentiment proposé, à évoquer de vieux souvenirs d'enfance. C'est bien plus agréable de se remémorer les ballons remplis d'eau et de farine qu'on envoyait du toit de mon immeuble plutôt que de parler de cette vidéo. Je me suis déjà livrée à Austin et c'est encore bien trop douloureux pour me confier à lui ce soir. J'ai conscience que je vis mes derniers instants avant que cette bombe explose au visage de ma famille, qui sera éclaboussée d'une drôle de manière ; et même si j'ai repassé ce moment un bon milliard de fois dans ma tête, je ne suis toujours pas prête. Il ne me reste que quelques heures de répit.

La semaine suivante, j'ai prétexté une mauvaise grippe pour rester en quarantaine dans ma chambre. Mais lorsque je simule les premières crampes d'estomac pour gagner quelques jours supplémentaires, ma tante pose ses mains sur ses hanches, hausse les sourcils et hoche la tête pour m'indiquer que cette fois, je perds mon temps. Le lundi matin, je suis donc de retour au lycée, une boule à l'estomac. Bien

évidemment, j'ai beau me faire toute petite, tous les regards sont braqués sur moi. Sur mon casier, un joli *SLUT*<sup>(17)</sup> brillant est écrit au rouge à lèvres. En termes d'imagination, c'est assez limite. Je peux leur laisser encore quelques jours pour faire mieux et dépasser l'ingéniosité de mes anciens camarades ; pour l'instant, ils me laissent penser qu'ils en sont dépourvus. Puis en me rendant à mon cours de maths, les remarques pleuvent de toute part : « je suis dispo à l'heure du déjeuner pour une turlutte dans les toilettes, je prends mon téléphone », « je peux passer te prendre ce soir, tu verras ma banquette arrière est confortable », « c'est parce qu'elle a accepté de faire la sextape qu'il a couché avec elle, autrement elle ressemble à rien », « regardez-la ! Mais comment peut-on avoir envie de sauter un truc pareil ? », encore du déjà vu. Si les mots employés sont différents, le sens est le même. J'entre dans ma salle de cours et me réfugie au fond, à ma place.

La sonnerie retentit et je vais pouvoir savourer mon moment de calme, mais lorsque mon regard se porte sur la chaise vide devant moi, la boule formée dans mon estomac est à présent nouée dans ma gorge. Austin n'est pas là, je ne l'ai pas vu de la journée. Logan a tenu parole, il mange avec moi à midi pour écarter toutes personnes qui souhaitent cracher leur venin entre deux gorgées de jus d'orange.

Vers 18 heures, exténuée, je me jette sur mon lit en me félicitant d'avoir survécu à ma première journée. Cette histoire fait grand bruit et Logan a raison, le couperet ne va plus tarder à tomber. Cette idée m'angoisse terriblement, mais un bruit à la porte me sort de mes pensées. Je me précipite pour ouvrir et ma surprise est de taille.

— Sy ? Qu'est-ce que tu fais là ?

— Salut ! Ben c'est-à-dire que...

— Oh putain, non !

— Quoi ?

— Casse-toi !

— Mais attends...

— Casse-toi, j'te dis !

Alors que je suis sur le point de refermer la porte, il hurle.

— C'est Austin qui m'envoie !

Je rouvre, un regard hésitant.

— Quoi ?

— Oui... Voilà, il m'a laissé un mot me demandant de prendre soin de toi, alors je suis là.

— Mais de quoi tu parles ? Je ne te suis pas.

— Oui, il a écrit « Je dois m'en aller, prends bien soin de Jessie et surtout, ne sois pas un connard, sinon je te botte le cul ».

— Il est parti ?

— J'en ai bien l'impression.

— Mais où ça ?

— Je sais pas...

— Sy, écoute... Les soins, c'est pour les gens malades, je suis en pleine forme, alors c'est bon, tu as rempli ta mission, tu peux t'en aller.

— Mais Austin est mon meilleur pote, je dois faire ce qu'il me demande, sinon il va me castrer, c'est sûr !

— Ah bon ? Je pensais que c'était Logan son meilleur ami ?

Un mec reste un mec, et il y a des choses avec lesquelles on ne plaisante pas. Exemple, *le code des meilleurs potes*. C'est un point sensible et je viens d'appuyer dessus sans vergogne, l'effet est immédiat, Sy tourne les talons, vexé. Une fois que je me suis assurée qu'il est bien parti, je cours jusqu'à la maison de Austin. Sy a menti ! Pourquoi se serait-il barré comme ça, sans rien dire ? Je sonne et Abby m'ouvre, la mine déconfite.

— Salut ! Austin est là ?

— Ben, t'es pas au courant ?

— Au courant de quoi ?

— Il est parti cette nuit.

Les cinq mots contenus dans cette petite phrase ont l'effet d'un coup de poing dans une vitre qui s'éclate en mille morceaux, sauf qu'en l'occurrence, c'est de mon cœur dont il s'agit. Ce même cœur bat tellement vite qu'en appuyant sur ma poitrine, je le sens tambouriner contre ma paume.

— Jessie, ça va ?

— Oui, oui...

— Il t'a rien dit ?

— Non, il a cru bon de ne pas le faire.

— Tu sais, il a simplement laissé un mot sur la table de la cuisine qui dit « Je pars, j'ai besoin de prendre du recul, de faire le vide. Je ne sais pas combien de temps, mais soyez tranquilles, je vous donne des nouvelles au plus vite et je vais dans un lieu sûr ».

— OK.

— Tu veux entrer une minute ?

— Je te remercie, mais je vais y aller.

Alors que je descends les quelques marches de l'entrée, Abby m'interpelle :

— Jessie, attends !

Je me tourne alors vers elle, peut-être saura-t-elle soulager ma peine ?

— Mon frère ne voulait pas que je te le dise, mais tant pis. D'ici qu'il revienne, il oubliera qu'il doit me tuer. Depuis que Hadley est venu ici, ils s'appellent régulièrement, il lui donne de tes nouvelles et c'est lui qu'il est parti rejoindre. Voilà, t'en sais autant que moi.

Je suis incapable de lui sourire ou même d'avoir la moindre réaction. Que dois-je faire de cette révélation ? Avant de tout décortiquer, il faut que je prenne le temps d'assimiler ce qu'il vient de se passer. Austin s'est barré, il m'a laissée. Pourquoi a-t-il besoin de recul ? Ça veut dire quoi ? Il a des doutes sur ce que je lui ai raconté ? Mais comment lui en vouloir ? Les images sont plus fortes que les mots. Je me retrouve seule à présent et si le départ de Austin est un set<sup>[18]</sup>, alors ce qui va suivre est un véritable raz de marée !

## Austin

Le bus roule vers Los Angeles, je suis le seul con mis à part le chauffeur à prendre la route au beau milieu de la nuit. En même temps, combien de personnes fuient leur ville natale à cause d'un chagrin d'amour ? Il suffit de regarder autour de moi pour connaître la réponse. Avec mon baluchon sous le bras, je rejoins Hadley à la Nouvelle-Orléans en Louisiane. J'ai pris cette décision à la hâte, laissant derrière moi un simple mot sur la table de la cuisine adressée à ma sœur. Mes parents doivent être fous de rage à l'heure qu'il est, et j'en assumerai les conséquences le moment venu. Mais celle pour qui je m'inquiète vraiment, c'est ma sœur. Certes, nous ne sommes pas jumeaux, mais nous n'avons jamais été séparés l'un de l'autre. Ma mère me répétait sans cesse « Dans la vie, vous allez faire tout un tas de rencontres. Vous vous ferez des amis, vous trouverez aussi l'amour, plusieurs fois peut-être. Certains seront toujours là et d'autres ne seront que de passage, mais il faut garder en mémoire que ta sœur sera toujours à tes côtés, quoiqu'il se passe. Vous faites équipe face à la vie et vous serez toujours plus fort à deux. Alors oui, il y a des fois où elle va te taper sur les nerfs et où tu auras envie de l'étriper, mais n'oublie pas qu'elle sera toujours là, elle l'a été dès son premier souffle et le sera jusqu'au dernier ». Ma mère nous a tellement rabâché cette rengaine que nous en levions les yeux au ciel, exaspérés ; mais en grandissant, ces mots ont pris toute leur valeur. Je l'ai abandonnée, mais j'ai besoin de m'éloigner de Jessie. Ce petit bout de femme qui est entré dans ma vie comme un ouragan et qui a tout chamboulé sans ménagement. Ma vie a toujours été réglée comme du papier à musique, tout est rangé soigneusement dans des cases. Je n'avais simplement qu'à me laisser porter par le vent, jusqu'à *elle*.

Le chauffeur m'interrompt un instant.

— Un peu de bruit de fond Monsieur ?

Je me contente de hocher la tête en guise d'acquiescement. Mais lorsque Bruno Mars se met à chanter *All she knows*, je lui demande d'augmenter le volume. Cette chanson me renvoie à tous les événements récents ainsi qu'à la raison pour laquelle je me trouve dans ce bus. J'ignore la petite voix de Abby qui me rappelle que Madame Irma, qui se cache dans la radio, a toujours raison. Le morceau résume en trois couplets et un refrain ce que j'ai mis si longtemps à comprendre. J'ai cru bêtement que cette fille avait simplement besoin d'un ami, quelqu'un à qui se confier. Elle sentait la solitude à plein nez et son regard reflétait le désespoir. C'est ce qui m'a frappé la première fois où je l'ai vue. J'ai aussitôt ressenti cette douce chaleur parcourir mon corps lorsque nous nous sommes touchés par inadvertance, mais j'ai interprété les signes de travers.

Même si Jessie a joué les dures les premiers temps, sa carapace s'est fissurée à vue d'œil, m'offrant une fille à la sensibilité extrême, blessée, écorchée par les affres de la vie. Elle regorge de bienveillance, même si elle s'épuise à prétendre le contraire. Comment l'ai-je si vite cernée ? C'est un mystère. Pour moi, ces moments privilégiés étaient le résultat de notre amitié, je n'ai jamais joué avec elle, je pouvais être moi. On parle musique, et c'est la première personne à qui j'ai eu le cran de dévoiler mes rêves, j'ai su lui montrer mon côté un peu moins viril, dû à ma sœur sans doute, en évoquant tous ces films que nous

avons matés tant de fois. Jamais elle ne s'est moquée ; au contraire, elle m'a donné envie d'y croire, Hell en est la preuve. Grâce à elle, je me suis découvert. Elle a rencontré un Austin que très peu de gens connaissent, même pas Ashley.

J'adore mon ex-copine, mais elle est parfois un peu trop égocentrique. Le couple que nous avons formé était à son image : superficiel. Avec le recul, il est évident que c'est ce dont nous avons besoin, mais ce n'est plus suffisant aujourd'hui. Tout ce temps passé avec Jessie m'a ouvert les yeux. Lorsque je la sentais tout contre moi au travers de cette combinaison spatiale, je me souviens avoir cessé de respirer, simplement pour me concentrer sur les battements de son cœur. J'espérais secrètement que son accélération soit pour moi. Ce soir-là, tout a changé, pourtant je me suis obstiné à ne pas le voir. C'était mon amie et je voulais la ramener doucement vers la lumière, je voulais la convaincre que la vie lui offrirait ce qu'il y a de mieux. Mais lorsque Ashley est revenue par surprise, je ne pouvais plus faire semblant.

Une réelle désillusion. Même si Jessie et moi avons toujours un obstacle entre nous, ce que j'ai ressenti en serrant Ashley me paraissait bien fade à côté. Je me suis ressaisi, c'était elle ma petite amie ; la distance nous avait certainement joué des tours et tout allait rentrer dans l'ordre maintenant qu'elle était de retour. Les jours ont passé et je nous sentais de plus en plus éloignés. Mon esprit n'avait de cesse de dériver vers Jessie. Alors j'ai fini par abdiquer, j'ai rendu les armes. Il était temps que j'assume les sentiments dévorants que je lui portais. C'était le plus difficile : balayer d'un revers de la main toutes mes convictions sur l'amour. Malheureusement, quand je me suis senti prêt à tout lui avouer, la dure réalité m'a frappé de plein fouet.

Lorsque la vidéo a atterri sur mon téléphone, j'étais en état de choc face aux images qui défilaient sous mes yeux. Voir ce mec couché sur elle était comme une grenade jetée en plein cœur, le déchiquetant en lambeaux. J'en ai détourné les yeux pour découvrir Jessie dans l'encadrement de la porte du réfectoire. Un mec s'est alors approché un peu trop près, pourtant je n'ai pas bougé, incapable de faire un pas dans leur direction. Mon corps était comme scellé sur ma chaise, me laissant en simple spectateur de ce désastre. C'était la première fois que je pouvais lire dans ses yeux comme dans un livre ouvert, ils exprimaient le regret. Elle devenait la risée de tout un lycée, mais c'est pour moi qu'elle s'inquiétait. Le mec tentait toujours d'attirer son attention, mais elle est restée imperturbable. Comme un con, je n'ai rien fait. Elle a fini par vomir sur les chaussures de ce connard qui l'a bien cherché avant de s'enfuir, et je suis resté là pendant plusieurs minutes, paralysé.

Damon, un autre abruti, a mis fin à ma torpeur en vannant sur le sujet brûlant du jour, et je crois qu'il s'en souviendra chaque fois qu'il regardera son œil au beurre noir dans le miroir. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point ce bahut était peuplé de connards profonds ! Mais ça m'a enfin fait réagir. J'ai couru jusqu'à ma voiture dans l'espoir de la retrouver, elle avait besoin de moi. Malheureusement, je n'étais pas au bout de mes peines. Après avoir tout écumé, mon cœur me dictait d'aller là-bas, vers ce havre de paix que je n'ai partagé qu'avec elle. Après avoir découvert la bouteille de whisky, j'ai reconnu son ombre au loin. J'étais déjà dans l'eau, complètement fou, elle ne pouvait pas me faire ça ! Au bout de quelques minutes à peine, je la tenais fermement dans mes bras. La sentir tout contre moi, sans obstacle cette fois, ne faisait que conforter ce que je savais déjà, c'était elle. Lorsque je l'ai allongée sur le sable, le maquillage coulait et brouillait son adorable visage livide que je trouvais pourtant magnifique. Je l'ai secouée, mais elle refusait de bouger. J'ai paniqué à l'idée de la perdre. Instinctivement, je lui ai fait du bouche-à-bouche : quand nos lèvres sont entrées en contact, j'ai senti cette électricité, cette connexion.

La force que ça m'a procuré était sans précédent ; je me battraï pour ses lèvres. J'ai écouté sa respiration lente jusqu'à ce qu'elle tousse enfin, avant de rendre l'eau qui obstruait ses poumons. J'ai fermé les yeux de soulagement, m'agenouillant et remerciant en silence le ciel. Après avoir repris connaissance, je l'ai forcée à me raconter. Depuis le premier jour où nous nous sommes croisés, j'avais ce besoin irrésistible de connaître la vérité. À la fin de son récit, je n'étais plus qu'un mélange de sentiments. J'étais au bord des larmes, ses confidences venaient littéralement de m'achever après cette journée forte en émotions. Cette fille a une capacité insoupçonnée à me rendre à fleur de peau.

La première larme dont elle était à l'origine, c'était après l'avoir entendue chanter dans les loges, le soir de l'ouverture du Hell. Il y avait tant de douceur et de fragilité dans sa voix. J'ai dû me frotter les yeux à la hâte, comme un idiot prétextant un truc débile pour ne pas lui avouer qu'en réalité, j'étais une véritable chouchou. Et lors de la révélation, sur le rivage, complètement meurtrie, elle refusait qu'on la touche. Pourtant, je crevais d'envie de la serrer dans mes bras. Je voulais la sentir tout contre moi, caresser ses cheveux flamboyants et la bercer en lui promettant que je la protégerai quoi qu'il arrive. Au lieu de ça, j'avais mal, tous mes sens étaient en berne. Seule la douleur transpirait de tous mes pores. Puis la colère a repris le dessus, j'aurais voulu prendre le premier avion pour étrangler ce connard de mes propres mains, mais elle avait besoin de moi.

La souffrance qui l'emprisonne fait saigner mon cœur et la rend aveugle de l'amour que je lui porte. J'ai compris que lui avouer mes sentiments ne ferait que l'effrayer. Elle est victime de son passé et ne partagera jamais mon ressenti. C'est la première fois qu'on me rejette et bon sang, ça fait mal ! *Une détresse à couper le souffle* comme le dit si bien Bruno Mars. Je suis impuissant, pourtant, tout ce que je demande, c'est de l'aimer. Ce soir-là, après l'avoir bordée, je l'ai regardée une dernière fois puis je suis rentré m'allonger sur mon lit pour pleurer comme un gosse. Un mélange d'amertume, de rancœur, de haine, d'amour, de tristesse et d'inachevé se déversait sur mes joues. Après une semaine de réflexion intense, partir m'a semblé être la meilleure solution, pourtant, chaque kilomètre qui m'éloigne un peu plus d'elle est un crève-cœur. Mais je dois faire le point car je me suis trop investi. Si je continue ainsi dans cet amour à sens unique, ça va me tuer.

Lorsque je descends du bus avec toute la misère du monde sur mes épaules, je me retourne vers le chauffeur.

— Merci pour la musique.

— Je vous en prie. Je sais reconnaître une peine de cœur quand j'en vois une.

Je lui souris timidement.

Jusqu'à l'atterrissage sur le tarmac de la Louisiane, je ne me lasse pas de regarder cet album. Celui que Jessie m'a demandé de jeter quelques mois plus tôt est devenu mon livre de chevet. C'est plus fort que moi, je le feuillette tous les soirs, c'est mon seul lien avec elle. Malgré l'énergie qu'elle dépense à être quelqu'un d'autre, c'est la fille sur les clichés que je connais. Même si elle prétend le contraire, Jessie est restée la même, cette lueur frivole en moins.

En rejoignant Hadley et son groupe, j'entre dans l'univers du rock et de tout ce que ça comporte : l'alcool, la drogue, sans parler des filles... Il y en a pour tous les goûts : des brunes, des blondes, des rousses, charnues ou sveltes, poitrines en plastique ou 100 % naturelles, tatouées ou non. Comme tous les soirs, une blonde est assise sur mes genoux. Elle rit à toutes les blagues pourries de James, tandis que mon esprit est ailleurs, comme toujours. Hadley boit lentement sa bière en jugeant mes réactions, comme il le fait depuis mon arrivée. Il ne m'a jamais demandé pourquoi je les ai rejoints sur un coup de tête, mais il analyse mes moindres faits et gestes dans l'espoir, sans doute, de le deviner. Comme chaque soir, je vide les bières les unes après les autres, et même si les réveils sont difficiles, ça m'anesthésie corps et âme. Une méthode bien plus efficace que la distance et le temps.

Ça fait un peu plus de trois semaines que je suis devenu le cinquième membre du groupe, je les suis partout pour m'occuper l'esprit, mais rien n'y fait, tout me ramène à elle. Je suis embrumé par mes pensées lorsqu'une silhouette apparaît à travers la pièce enfumée qui empeste la bière. Mon cœur fait un bond. Sans réfléchir, je pousse la blonde de mes genoux pour courir à sa rencontre. Rempli d'espoir, je me dirige vers cette jeune fille aux cheveux rouges pour agripper fermement son bras. L'inconnue me dévisage alors avec stupeur, je baisse les épaules face à cette déception cuisante, m'excuse rapidement et retourne m'asseoir, dépité. Avant que mes fesses ne touchent le siège, je sens la main de Hadley sur mon épaule.

— Suis-moi.

Je m'exécute sans un mot, son ton n'admet pas la discussion. Nous sortons du *Verizon Arena* pour nous diriger vers le bus vide que je partage avec tous les groupes qui font partie de cette tournée et qui ont fait escale dans la ville de Little Rock en Arkansas. Les *Platoon* sont déjà passés, mais la soirée continue de battre son plein. Hadley s'assied en face de moi et demeure silencieux un instant, se contentant de me fixer allègrement. L'esprit embrumé par l'alcool, je peine à me concentrer. Il se décide enfin.

— Bon, tu vas finir par me dire pourquoi t'es là ?

— Parce que je voulais voir un peu comment un groupe tournait, réponds-je en hoquetant.

— Non, je parle de la vraie raison.

— De quoi tu parles ?

— Je parle de la tête de dix pieds de long que tu affiches depuis que tu as débarqué ! Du trop-plein d'alcool que tu ingères tous les soirs, sans parler de tous ces canons qui défilent et à qui tu ne prêtes même pas attention. Bordel, t'as pratiquement agressé une nana parce que t'as cru reconnaître ma sœur !

La plénitude due à la boisson s'évapore en même temps que les mots qu'il prononce. Aussi je reste pantois.

— Eh bien, j’attends. Dis-moi ce qu’il s’est passé avec ma sœur au point de débarquer ici. Tu lui as fait du mal ?

— Ça va pas la tête ! Pour qui tu me prends ?

— Bon ben alors accouche !

— Pourquoi on devrait parler de ça ?

— Parce que j’attends de savoir ce qui se trame depuis que tu es descendu de ce putain d’avion.

— Je suis amoureux de ta sœur, voilà.

C’est la première fois que je le formule à voix haute, et à son frère qui plus est. Il ne semble pas partager mon effroi.

— Mon Dieu, tu parles d’un scoop !

Je l’observe en silence sans rien rajouter, tout le problème est là justement. Que dire de plus ?

— Et ?

— Bah, c’est tout.

— Mais si tu es autant amoureux de Jessie que tu le prétends, tu fous quoi ici alors ?

— Elle ne veut pas de moi.

Je rétorque avec mélancolie, les yeux rivés sur la table qui nous sépare, alors que lui rit aux éclats. Je redresse aussitôt la tête. *Qu’ai-je dit de si drôle ?* Il se reprend au bout de quelques secondes, mais l’amusement persiste dans sa voix.

— Tu lui as dit ce que tu ressentais pour elle au moins ?

— Non, mais...

— Eh bien voilà, m’interrompt-il. Vous êtes amoureux l’un de l’autre, c’est flagrant. Mais apparemment, vous êtes les derniers à être au courant.

— Pffff ! Qu’est-ce que t’y connais, toi hein ?

— Ahhh ! Moi, pas grand-chose, c’est vrai. Je change de filles chaque soir, mais je connais ma sœur et la manière dont elle te regarde, sa façon de minauder quand tu es dans les parages, son teint rosi quand tu lui parles. Ça mon gars, ça ne trompe pas. Je suis en alerte quand un mec tourne autour de ma sœur.

Même si sa remarque me fait sourire un bref instant, elle me rappelle aussi pourquoi tout ça est impossible. Je me lève pour observer tristement à travers la vitre, puis renchéris :

— C'est plus compliqué que ça.

— Ça a à voir avec son nouveau style, c'est ça ?

Toutes traces d'humour ont maintenant disparu, son ton est grave et angoissé. Je me retourne pour lui faire face, mais ne dis rien.

— Si tu sais quelque chose, tu dois me le dire. Ça me tue de ne pas savoir.

— Hadley, c'est pas à moi de t'en parler, appelle-la.

— Crétin ! Tu crois que je t'appelle toi par plaisir ? J'ai aucun moyen de la joindre à part chez mon oncle et ma tante, mais elle ne répond jamais. J'ai l'impression qu'elle me met à l'écart. Je sais que je l'ai laissée, mais je devais vivre ma vie moi aussi. Son avenir était tout tracé, elle est brillante et je pensais qu'elle irait loin, plus loin que je n'aie jamais été. Jamais je n'aurais cru, ne serait-ce qu'une seconde, qu'elle deviendrait la Jessie qu'elle est aujourd'hui, tu me crois ?

Son regard triste est empli de culpabilité. Il n'y est pour rien.

— Ouais, je te crois.

— Alors, dis-moi.

— Tu vas péter les plombs.

— Ce qui est certain, c'est que je risque de te péter la gueule si tu ne me dis pas tout de suite ce qu'il en est.

En silence, je sors mon téléphone de ma poche et laisse la vidéo parler d'elle-même. Après quelques secondes, il le jette déjà contre la vitre, ne laissant que des bribes çà et là dans le couloir du bus. Il se lève, tire violemment sur ses cheveux mi-longs et fait les cent pas, se tapant par moment les mains contre le front, tout en respirant lourdement. Je reste là, spectateur de sa réaction.

— Explique-moi.

Je lui raconte alors tout ce que je sais. Tout ce que Jessie a bien voulu me confier. Hadley hurle, tape du poing sur la table, profère des insultes. Il devient de plus en plus fou au fil de mon récit.

— Comment il s'appelle ?

— Sonny.

— Je le trouve où ?

— Il était dans le lycée de Bayfield.

— Je vais le tuer, tu m'entends ? Je vais le tuer ! Je vais lui faire regretter d'être né !

— Hadley, je te jure que c'est pas l'envie qui me manque de t'accompagner, mais ça ne réglera pas le problème. Si quelqu'un décide qu'il doit mourir, c'est Jessie. Ça ne la soulagera pas si on fait le travail à sa place.

— Mon Dieu ! Je l'ai laissée seule pendant tout ce temps. Elle vivait la pire chose qui puisse exister pendant que je profitais de mon heure de gloire à la con. Quel con ! Mais quel con !

— De toute façon, elle voulait te tenir à l'écart, ta mère aussi et je crois bien que moi aussi, d'ailleurs.

Il pose alors ses deux mains sur mes épaules, ne se tenant plus qu'à quelques centimètres de mon visage, la mine grave.

— Austin, ma sœur t'aime, j'en suis convaincu. Après toutes les horreurs qu'elle a vécues, tu es le seul qu'elle a laissé entrer dans sa vie. Elle t'a choisi pour se confier, elle t'a ouvert son cœur et après ce désastre, c'était loin d'être gagné. Crois-moi quand je te dis que tu es la seule personne capable de la sortir de là. Je t'ai bien observé, tu peux aimer pour deux, jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle peut à nouveau être amoureuse. Ne la laisse pas tomber, je t'en prie. Elle ne mérite pas ça. J'ai été un vrai connard, ne fais pas comme moi. Si je pensais avoir une chance de la sauver, j'te jure que je le ferais, mais la seule personne en qui elle a confiance, c'est toi.

Je me perds dans ses yeux et sa sincérité me frappe, ses mots font écho à mon cœur et j'ai envie de croire que je suis son unique espoir. Je veux être son espoir. Cela peut paraître prétentieux, mais j'aimerais juste être près d'elle et lui offrir la force nécessaire pour se battre contre ses démons. Je veux qu'elle comprenne qu'après l'orage vient toujours le soleil, et que je suis son arc-en-ciel. Je hoche fermement la tête pour prouver ma détermination.

— Bien. Demain, à la première heure, je te remets dans un avion pour Newport.

Ces simples mots me redonnent le sourire. J'avais besoin de faire le point, et cela a été bénéfique pour ma réflexion. Ma place est auprès d'elle ; j'ai mis du temps à l'admettre, j'ai eu peur de ne pas avoir les épaules suffisamment larges pour être à ses côtés, mais maintenant, je suis prêt à tout surmonter. Même si elle doit m'insulter, me hurler dessus ou bien me frapper, je l'aiderai à danser sous la pluie. Désormais, elle n'est plus seule, elle peut compter sur moi. Je ne partirai plus jamais, en tout cas pas sans elle.

C'est tel un zombie que je regagne ma chambre. La nouvelle m'a abasourdie. Pourtant, son départ ne devrait pas m'atteindre, mais je me sens si seule à présent. Pour tenter d'apaiser ce sentiment d'abandon, je jette les vinyles qu'il m'a offerts et les éclate en mille morceaux contre le mur, tout comme mon âme. Le tourne-disque subit le même sort, et lorsque je n'ai plus rien pour soulager ma peine, je cogne le mur de mes poings en hurlant. Épuisée, je tombe à genoux sur le sol, à bout de souffle. Mon cœur pleure, mais mon corps meurtri n'y arrive pas. Ma tante entre en trombe et me prend dans ses bras. Même s'ils sont réconfortants, ils ne soignent pas mes blessures. Après quelques minutes de silence, toujours serrées l'une contre l'autre, Sheila marmonne d'une voix douce :

— Qu'est-ce qui ne va pas ma puce ?

Je me rends alors compte que ça fait une éternité que je n'ai pas senti la chaleur d'une mère, bien trop occupée à éviter ce genre d'effusion. Pourtant, acculée par la tristesse, ses bras sont un véritable réconfort dont je profiterais bien encore un peu.

— Rien. Rien... Tout va bien, réponds-je vaguement.

— Tu sais, ta chambre reflète tout ce qu'il se passe dans ta tête ou dans ton cœur, tout dépend...

— Je suis désolée, je vais tout ranger.

Je me relève d'un bond pour rassembler les débris disséminés sur le sol.

*Quelqu'un a vu les résidus de mon cœur ?*

Mais la voix de Sheila retentit dans mon dos.

— Jessie, le lycée nous a appelés tout à l'heure, nous sommes convoqués demain matin. Tu as quelque chose à nous dire ?

Aussitôt, je ferme les yeux, consternée. Le glas a enfin sonné. Je me retourne pour lui faire face, mais je suis incapable de parler, tout ce qu'il s'est passé et tout ce qu'il va se passer forment un bloc nouant ma voix. Je secoue la tête énergiquement, essayant de dissimuler ma peur de l'avenir.

— Je le vois quand l'un de mes enfants va mal. Tu peux tout me dire.

Sheila est adorable. Oh oui, adorable. Une Bree Van De Kamp comme il n'en existe qu'à la télé. Mais mon instinct de survie est en alerte, je dois me protéger coûte que coûte. Aussi je fais ce que je sais faire de mieux, je me cache derrière mon amertume.

— Ah oui ? Tu sais quand l'un de tes enfants va mal ? J'en suis pas si sûre que toi. Sheila, tu vis dans un monde parfait, un monde qui colle à ton image, propre, soignée et hypocrite. Ce qui t'intéresse, c'est le qu'en-dira-t-on ; tu veux juste que ta famille paraisse parfaite. Une brebis galeuse dans nos rangs, quel

désordre !

— Mais de quoi parles-tu au juste ?

De toute évidence, elle n'a rien remarqué. Son hypocrisie serait-elle en réalité de la naïveté ?

*Impossible !*

— De ton fils ! On le maltraite au lycée et vous ne voyez rien. Il te dit qu'il s'est fait mal au sport, mais vous ne vous êtes même pas rendu compte que c'est bien trop régulier pour que ce soit vrai.

— Si Matthew avait des soucis à l'école, il m'en aurait parlé.

— À l'évidence, non ! Il part tous les matins la boule au ventre, se demandant à quelle sauce il va être mangé et personne ne voit rien, trop occupé avec sa petite vie tranquille. Tu ne connais pas aussi bien ton fils que tu le prétends, la frousse se lit sur son visage.

— Je ne te crois pas !

— Bien. Alors, demande-lui. Mais lorsque tu le feras, regarde le bien au fond des yeux et tu verras à quel point il est mal.

Elle sort sans un mot, et dès lors qu'elle claque la porte, les remords m'accablent. Mon mécanisme d'autodéfense est vraiment minable. Ma tante cherchait juste un moyen de m'aider et j'ai embarqué Matthew dans ma galère. Il va me détester, c'est certain.

*Un de plus sur ma liste !*

Il m'a fait confiance et je viens de le trahir impunément. Je perds ainsi le peu d'estime qu'il me reste, mais j'ai détourné l'attention de Sheila.

*Mais à quel prix ?*

Quand je pense que je ne peux pas tomber plus bas, j'arrive encore à me surprendre. Ce soir, bien trop lâche, je ne rejoins pas le reste de la famille pour le repas, ma culpabilité et moi dînons en tête à tête.

Incapable de trouver le sommeil, je décide de me balader en vélo pour me calmer. Instinctivement, je me retrouve au milieu du stade de foot, là où Austin m'a emmenée la première fois. Allongée sur la pelouse, je contemple le ciel étoilé. Dans je-ne-sais-plus quel film à l'eau de rose, le héros demande à sa belle de fixer une étoile en lui promettant qu'à des milliers de milles, il la regarderait tous les soirs à son tour. OK, c'est débile, mais j'aimerais tant qu'il pense à moi.

*Et puis, si je représentais vraiment quelque chose pour lui, il serait resté.*

Tu marques un point ma conscience. Il s'est barré, le message est plutôt clair, non ? Quand et comment ai-je laissé Austin prendre une place aussi importante dans ma vie ? Même s'il ne partage pas mes

sentiments, j'ai tout de même la sensation de me rapprocher de lui, allongée ici.

\*\*

Le lendemain, je rejoins la cuisine à contrecœur, j'appréhende le petit-déjeuner. Ma nuit fut d'ailleurs particulièrement courte. Lorsque j'entre, Matthew mange ses céréales comme tous les matins, mais aucune trace de ses parents. Je rase les murs jusqu'à la cafetière et n'ose même pas le regarder.

*On peut donc ajouter la lâcheté à mes états de service !*

Mais mon cousin, d'une voix douce, mais cinglante, brise le silence.

— Je te pensais de mon côté.

Sans même me retourner, je rétorque :

— Je sais... Je suis désolée.

— Pas autant que moi.

— C'est aussi une bonne chose, ce garçon va te laisser tranquille maintenant.

— Tu dis ça pour te donner bonne conscience ? Ah ben non, suis-je bête, tu l'as perdue en jouant les salopes sur le net !

Au bord de la suffocation, mes yeux s'écarquillent tandis que ma bouche grande ouverte recherche un gramme d'air qui pourrait bien m'être utile ; je me cramponne au plan de travail. J'entends Matthew qui quitte discrètement la pièce, m'abandonnant avec ses propos sanguinolents. Même si je mérite son courroux, j'espère secrètement qu'il ne le pense pas vraiment. En tout cas, il sous-estime ses capacités, il sait être très convaincant, aujourd'hui en est la preuve.

Durant ma première heure de classe, je suis très nerveuse. J'attends impatiemment que mon nom résonne dans les haut-parleurs. Puis arrivée en cours de littérature, le dernier avant la pause déjeuner, le moment fatal se produit. Monsieur Young m'interpelle avant que je ne puisse m'installer. Je longe les murs jusqu'au bureau du principal. La secrétaire me fait signe d'entrer et dès que je pénètre dans cet endroit austère, je remarque que mon oncle et ma tante sont déjà là, la tension est palpable. Je m'assieds près d'eux, mais suis incapable de les regarder. Ce moment tant redouté est arrivé, le couperet va tomber. Il faut que cette chaise soit solide car je vais défaillir. Monsieur Willis, vêtu de son costume du dimanche, joint ses mains devant sa bouche puis évoque rapidement l'objet de notre rendez-vous.

— Bien, Monsieur et Madame Lewis, je vous remercie d'être venu malgré vos emplois du temps. Voilà, euh... J'ai reçu diverses plaintes de la part de parents d'élèves ces derniers jours et avant que ça

prene de trop grandes proportions, je tenais à vous rencontrer.

— Peut-on savoir de quoi il s'agit ? Votre secrétaire est restée assez vague au téléphone. Nous sommes très inquiets, intervient Sheila.

— Oui, j'y viens, mais c'est assez délicat. Jessie, tu veux peut-être dire quelque chose ?

*Il veut aussi que je fasse tout le boulot ?* Tête baissée, je sens mon corps se recouvrir de sueur de secondes en secondes, mes mains sont moites et ma bouche sèche comme le désert du Nevada. Je ferme les yeux pour tenter de garder la tête froide. Devant mon long silence, Monsieur Willis poursuit :

— Bien. Donc depuis plusieurs jours, une vidéo circule. Ce sont des images de Jessie, c'est incontestable.

— Mais quel genre de vidéo ? demande Sheila d'une voix étranglée.

Phil lui prend la main et tente de la rassurer :

— Laisse donc terminer Monsieur Willis, il va nous expliquer.

— Bon, je ne vais pas y aller par quatre chemins. Jessie est filmée en plein ébat sexuel. D'après mes informations, il s'agirait d'un ancien petit ami.

Ma tante cache sa bouche béante en y posant sa main, je n'ose même pas croiser ses iris ; en revanche, mon oncle reste impassible. Le proviseur le jauge, mais celui-ci soutient son regard avec assurance. Je halète de plus en plus vite et de plus en plus fort pour contenir ma nausée, puis finis par me boucher les oreilles et presser les paupières avec force. Après ce qui me paraît être une éternité, le silence de plomb est brisé par la voix du principal, aussi j'ouvre les yeux.

— Vous comprenez donc le choc des parents d'élèves lorsqu'ils sont tombés sur les images. Votre nièce a tourné une *sextape*, c'est ainsi que l'on appelle ça de nos jours, paraît-il. Bref, c'est un comportement inapproprié dans un établissement comme le nôtre donc...

*Connard !*

Il ne vaut pas mieux que les autres. Maintenant, en plus de passer pour une fille facile aux yeux des gens, je vais l'être aux yeux de ma famille. Je serre les mâchoires pour faire comme d'habitude, encaisser. Mais la question de mon oncle me surprend.

— De quand date cette vidéo exactement ?

— D'un peu plus de deux ans, d'après la date indiquée sur le site web.

— Bien, pouvez-vous nous laisser seuls avec ma nièce un instant, s'il vous plaît ?

— Mais Monsieur Lewis...

— S'il vous plaît ! répète Phil fermement.

— Bien.

Le principal boutonne sa veste et sort sur-le-champ. Dès lors que la porte se referme, Phil se tourne vers moi, ma tante légèrement en retrait.

— Jessie, regarde-moi ! m'ordonne-t-il, inflexible.

Je relève la tête, l'angoisse grimant mon visage.

— Que s'est-il passé ? Tu dois nous le dire.

Ça signifie qu'il ne croit pas les propos de Monsieur Willis ? Qu'attend-il de moi au juste ?

— Jessie, si cet idiot avale cette histoire sans problème, c'est parce qu'il ne te connaît pas. Pas comme nous, et je ne te crois pas capable d'un truc pareil. J'ai peur de comprendre, la vidéo a été mise en ligne il y a deux ans, et peu de temps après, ton comportement a changé et tu t'es renfermée sur toi-même. Je t'ai fait la promesse de t'aider. Je te tends la main, saisis-la. Fais-nous confiance.

— Je ne veux pas vous faire de mal, dis-je d'une voix enrouée.

Sheila prend ma main, la sienne est tremblante. Ils vont s'effondrer s'ils apprennent la vérité, c'est sûr.

— Jessie, c'est de toi dont il est question, et uniquement de toi. Si on a mal, c'est parce qu'on t'aime, mais nous sommes des adultes, et toi encore une enfant. Nous saurons ménager nos sentiments, ne t'en fais pas, c'est notre rôle. Te voir ainsi nous rend malheureux. Si quelqu'un t'a fait du mal, tu ne dois pas avoir peur, tu n'es pas coupable et surtout tu ne dois pas garder ça pour toi par crainte de nous faire de la peine. Nous sommes ta famille, partager cette peine, c'est le seul moyen de t'en sortir.

J'assimile ses paroles, mais je suis à bout de force. Comment peuvent-ils m'aider à me sentir mieux ? Moi-même j'ai tout essayé. Je suis meurtrie, et personne n'y peut rien. Pourtant dans leurs yeux, il y a une lueur d'espoir. Une lueur à laquelle j'ai envie de me raccrocher. J'agrippe la main de ma tante de toutes mes forces pour me donner du courage et prends une profonde inspiration.

— Il avait mis de la drogue dans mon verre.

Sheila laisse échapper un sanglot et mon oncle ferme les yeux, comme soulagé. Elle me serre dans ses bras et me frotte le dos en signe de réconfort. Mais que va-t-il se passer maintenant ? Mes inquiétudes sont loin d'être dissipées, mais dans mon malheur, j'ai malgré tout ma famille à mes côtés. Après quelques instants, Monsieur Willis revient pour prendre place derrière son bureau.

— Bien. Vous comprendrez donc que dans ces conditions, Jessie ne peut plus rester dans cet établissement, lance-t-il avec assurance.

Mon oncle se lève avec un calme olympien en posant ses mains de part et d'autre du bureau en merisier.

— Vous n'allez rien faire du tout. En tout cas, pas à l'encontre de ma nièce, soyez-en sûr. Pour la

simple et bonne raison que cette vidéo n'a pas été tournée dans votre lycée. En revanche, si vous voulez éviter des poursuites, vous feriez mieux de retrouver celui ou celle qui a diffusé les images ici, parce que c'est un délit et vous en êtes complice.

— Mais... Mais..., bredouille-t-il

— Willis ? Comme Briana Willis ? questionne Phil en feignant l'ignorance.

— Oui, c'est exact.

— C'est la comptable du country club, n'est-ce pas ?

— Euh, oui...

— John Davidson, le directeur, est un ami proche. S'il vient à ses oreilles que sa comptable est mariée à un principal aux agissements quelque peu douteux qui a contrarié son meilleur partenaire de golf, il se pourrait bien – connaissant son tempérament un peu soupe au lait – qu'il décide de se séparer de ses bons et loyaux services. Ce qui serait dommage, non ?

Il acquiesce, avalant sa salive avec difficulté.

Mon oncle nous fait signe qu'il est temps de partir, mais avant de fermer la porte, il ajoute :

— Oh, et une dernière chose. Il semblerait que mon fils Matthew ait des problèmes avec un camarade de classe. Faites le nécessaire. Monsieur Willis, je ne vous félicite pas pour la manière dont vous gérez ce lycée et j'en référerai au département si ça ne s'améliore pas, vous avez ma parole !

Puis il claque la porte sur un proviseur déconfit.

Nous rentrons tous ensemble à la maison, Logan et Matthew nous ont rejoints sur le parking en sortant. Pendant le trajet en voiture, je reste la tête appuyée contre la vitre, j'ai encore du mal à croire ce qui vient de se passer. Même après avoir partagé ce poids si lourd, je me sens toujours aussi mal et redoute l'avenir.

Au cours de l'après-midi, mon oncle nous réunit dans le salon et me demande de raconter mon histoire dans les grosses lignes pour que la vérité soit rétablie. J'ai même répondu à certaines de leurs interrogations. C'est tout naturellement qu'après ça, Matthew vient me trouver, penaud, pour s'excuser de son comportement. Nous finissons par nous réconcilier en jouant aux fléchettes sur la photo de son frère.

Les premiers jours, j'ai le sentiment que ma famille marche sur des œufs dès qu'elle m'adresse la parole. Mais au fil du temps, cette impression se dissipe. Même si désormais les choses sont claires, ça n'empêche pas le reste de mon lycée d'être odieux à mon égard. Cela reste cependant assez rare, puisque Logan et Matthew sont avec moi la majeure partie du temps, et Sy également. Il nous suit comme un véritable toutou. C'est dingue, Austin est je ne sais où en Amérique, et on croirait que son ombre pèse sur son ami. Quoiqu'il se passe, il m'a dit qu'il tiendra sa promesse. C'est assez exaspérant, je dois le

reconnaître, mais j'ai beau me servir de mon langage fleuri, rien n'y fait. Je finis par baisser les bras, et disons que je le tolère.

Aujourd'hui, Monsieur Young, mon professeur de littérature, doit nous rendre un devoir qui compte pour la note finale. J'ignore s'il connaît mon histoire, mais en tout cas, le sujet qu'il a choisi est évocateur : la rumeur. Pour une fois, je n'ai pas eu beaucoup d'efforts à fournir pour rédiger cette rédaction. J'entre en classe en jetant un coup d'œil à la place de Austin que personne n'a pris depuis, puis m'assieds à la mienne. Monsieur Young ferme la porte et rejoint son bureau sur l'estrade.

— Bonjour à tous. Aujourd'hui comme promis, je vais vous rendre vos devoirs. Et je dois dire que l'une de vos copies m'a particulièrement touché. J'espère que l'auteure ne m'en voudra pas, mais je trouve que c'est une belle leçon et c'est pourquoi j'ai décidé de vous la lire. Je vous demande donc toute votre attention s'il vous plaît.

« *La rumeur.*

*La rumeur est comme une ombre. Une ombre qui nous colle à la peau, nous l'emportons partout. Toujours présente, elle guette le moment idéal pour faire irruption. Il n'y a plus aucun moyen de l'arrêter. Au contraire, nous la nourrissons et l'encourageons pour qu'elle prenne plus d'ampleur. Les gens adorent, ça fait parler, certains diront que ça fait passer le temps, mais nous oublions souvent la souffrance de l'autre dans cette quête. La rumeur est maligne, on ne vérifie jamais sa source. Dans la vie, au sens large du terme, il y a les meneurs et les menés. Et où est-elle constamment présente ? Dans les cours de récréation. Elle peuple les couloirs, alimente les conversations à la cafétéria et occupe les cours rasoirs.*

*Les colporteurs sont les meneurs, les concernés sont les menés. Ils côtoieront gloire, ou déchéance. Cependant, les personnes amatrices des rumeurs se rendent-elles compte du mal qu'elles font aux victimes, un mal souvent infondé ? Alors pourquoi ? Il paraît que ce serait par jalousie. Personnellement, je n'y crois pas. De la méchanceté à l'état pur, voilà ce que c'est. Garder une rumeur pour soi n'a rien de risible, oh non. Il faut la partager, c'est bien plus divertissant. Pendant que j'écris ces lignes, je suis le centre de l'attention, on m'attache de l'importance. Mais dans quel but ? Le fait-on pour se sentir vivant ? Finalement, lequel est le plus à plaindre, le meneur ou le mené ?*

*Internet a malheureusement amplifié le phénomène. Cela nous transforme en robots qui ne pensent pas aux conséquences. Mais ce que nous semblons oublier, c'est que la rumeur est un boomerang. En être à l'origine, oui, mais en devenir la cible, également. Étant victime d'une rumeur qui ruine ma vie, je connais le ressenti. Il suffit d'imaginer une ville après l'explosion d'une bombe, vous n'en trouverez que les ruines. Comme celles de mon être. J'aurais préféré faire partie des dépouilles plutôt que des débris. Je ne sais pas encore si la reconstruction est envisageable. Malgré tout, je ne souhaite cela à personne. Je reste cependant intimement persuadée qu'à leur tour, mes détracteurs connaîtront cette douleur. »*

Lorsque Monsieur Young finit de réciter ma dissertation, le silence dans la classe est de plomb. On pourrait entendre une mouche voler, mais le professeur ne tarde pas à reprendre la parole.

— Bien. Je constate que vous avez été autant captivés que moi lorsque je l’ai découvert. Nous sommes tous concernés et nous devrions réfléchir à ce que cela implique. C’est une totale remise en question. Merci Mademoiselle Davis. Je vous ai mis un A+. Je pense que je vais soumettre votre devoir au proviseur. C’est un beau texte et ce serait bien de le lire à la remise des diplômes de fin d’année. Vos mots donnent matière à réfléchir. Bravo !

Il s’adresse à moi en me regardant dans le blanc des yeux, et je me sens rougir. Je suis incapable de dire quoi que ce soit. Il déambule alors dans les couloirs pour rendre nos copies, mais conserve la mienne, bien décidé à aller au bout de son projet. Lorsque la sonnerie retentit, les autres élèves passent près de moi et me lancent leurs félicitations, je les fixe, ébahie. Quel revirement de situation !

Après les cours, je passe par ma chambre pour y déposer mes affaires et trouve une lettre sur la table. Curieuse, je la déchire négligemment et déplie le papier à la hâte.

*« Mec, ça a été une longue journée*

*Continuant d’y penser en conduisant sur l’autoroute*

*Me demandant si j’ai vraiment fait tout ce que je pouvais*

*Ne sachant pas si j’aurais dû essayer un peu plus fort*

*Oh, mais je suis mort de peur*

*Qu’il pourrait ne pas y en avoir une autre comme celle-là*

*Et j’avoue que je m’accroche seulement à un très mince espoir*

*Je m’en veux parce que tu n’as jamais entendu*

*Les mots dont tu avais tellement besoin*

*Et je m’en veux de ne jamais t’avoir donné*

*Les choses dont tu avais besoin*

*Je suis si triste, triste*

*Mec, ça a été une longue nuit*

*Juste assis là, essayant de ne pas regarder en arrière*

*Continuant à regarder la route que nous n’avons jamais prise*

*Et à me demander si celle que j’avais choisie était la bonne. »*

Je lis et relis cette lettre, qui ressemble à des paroles de chanson. Qui est derrière tout ça ? J’ai peur de comprendre. Le papier en poche, j’entre dans la maison pour faire des recherches sur le net, mais une

voix que je connais trop bien m'interpelle. Je m'approche discrètement.

— J'ai cru que c'était une crise d'adolescence, rien de plus. Carl est parti quand elle était toute petite et Hadley, quand il a eu l'âge, est allé parcourir le monde. Je pensais qu'il lui manquait une figure paternelle. Et je n'ai rien vu, rien ! Comment est-ce possible ? Comment ai-je pu être aussi bête ? J'ai laissé ma fille dériver sans rien comprendre. Comment ai-je pu être aussi aveugle ? Sheila, si tu savais comme je...

— Non !

Je fais irruption en trombe dans la cuisine, ne supportant plus les sanglots ni la culpabilité dans sa voix. Mon oncle se tient debout, près du frigo, ma mère et ma tante sont assises face à face. Maman est blanche comme un linge, les joues trempées de larmes et Sheila est livide devant sa sœur désespérée. Ils se tournent tous les trois vers moi, abasourdis. Mais plus rien ne compte à part ma mère.

— Si je n'ai rien dit, c'est justement pour que tu te mettes pas dans des états pareils ! Tu n'y es pour rien, j'ai désobéi ce soir-là. Tu m'as dit de ne pas y aller et j'ai refusé de t'écouter. Je me suis moi-même jetée dans la gueule du loup, si quelqu'un ici doit se sentir coupable, c'est bien moi. Tu as toujours été une bonne mère et je sais que si tu avais pu m'accorder plus de temps, tu l'aurais fait. Il n'y a rien à changer, tout arrive pour une bonne raison et je ne dois m'en prendre qu'à moi. Je refuse que tu pleures à cause de moi, tu m'entends ? Je ne le supporterai pas, ça non !

Après une seconde à digérer mes paroles, elle se lève pour se jeter dans mes bras et me serre si fort que j'ai du mal à respirer. Elle n'a jamais fait ça auparavant, je la sens renifler dans mon cou et je peux à peine lui rendre son étreinte. Je finis alors par fermer les yeux pour pleurer, mais rien ne se passe. Je lui caresse naturellement les cheveux. Les rôles sont inversés.

Ma mère reste les jours suivants, me proposant même de sécher les cours pour faire du shopping avec elle. Je tente de la rassurer constamment, mais, malgré son sourire de façade, je lis la tristesse dans son regard. Au cours de son petit voyage, je lui fais découvrir le Hell et lui présente l'oncle de Austin. Le courant semble bien passer entre eux, même un peu trop à mon goût. Joe profite de ma visite pour m'informer que le groupe *Air Legend* a passé un coup de fil et il est prêt à venir le week-end prochain. En sortant du bar, ma mère, impressionnée, me pose tout un tas de questions au sujet de Austin. Je résume en trois mots : c'est un copain.

— Bon, et ce groupe alors, il est connu ?

— Oui.

— Alors c'est une bonne chose qu'ils viennent jouer ce week-end ?

— Oui... Mais je vais les rappeler pour les remercier, il n'y aura pas de concert.

— Ah bon ? Pourquoi ? me demande ma mère, surprise.

— Parce que ce club, ce n'est pas le mien, mais celui de Austin, et puis m'occuper de la partie logistique toute seule, j'en suis incapable.

Maman pose une main réconfortante sur mon épaule et m'arrête avant que je ne grimpe en voiture.

— La Jessie que je connais n'aurait pas baissé les bras aussi vite, si ?

Je baisse alors les yeux, désappointée, me concentrant sur mes pieds.

— Hey, je suis sûre que Logan sera ravi de te donner un coup de main et sa petite amie aussi d'ailleurs, comment s'appelle-t-elle déjà ? m'interroge-t-elle en relevant mon menton pour que je la regarde.

— Abby.

— Abby, c'est ça. Jessie, tu n'es plus seule et toutes les personnes qui t'entourent, particulièrement ton oncle et ta tante, ont fait plus pour toi que moi ces dernières années, et tu ne t'en rends même pas compte. Tu ne ressembles plus à la Jessie que j'ai déposée à l'aéroport de Denver il y a quelques mois. La métamorphose mérite d'être saluée, je suis fière de toi ma fille, et de tout ce que tu as entrepris ici. Alors montre-moi que j'ai raison. Hum ?

Ces mots me touchent énormément et elle me prend dans ses bras.

Le lendemain, ma mère reprend l'avion pour Bayfield. Les adieux à l'aéroport sont difficiles, mais tout le monde vient lui dire au revoir et elle sait désormais que je suis entre de bonnes mains. Avant qu'elle n'entre dans la salle d'embarquement, je l'appelle par son prénom, mais cette fois, elle sourit comprenant la signification, je le lis dans ses yeux rieurs. Maintenant que les barrières sont tombées, je reprends mes vieilles habitudes : le « maman » est de rigueur, mais je veux lui prouver que, à présent, je peux en plaisanter.

Les jours suivants sont trop courts pour organiser seule le concert au Hell. Logan et Abby sont ravis de me donner un coup de main, et ce n'est pas négligeable. Il a fallu, entre autres, coller des affiches partout, vérifier que le matériel fonctionne correctement. Mais chacun y met du sien jusqu'au jour J.

Je pars chercher les membres du groupe à l'aéroport. Dans la voiture, Steve, le leader, m'informe qu'un copain de passage viendra faire un bœuf avec eux ce soir. Je les installe à l'hôtel et ils me retrouvent au club en début d'après-midi pour répéter. Tandis que j'aide Joe à tout préparer, Steve entre, accompagné. Poliment, je les rejoins. Ma première réaction est de froncer les sourcils, son visage ne m'est pas inconnu. Mais lorsque Steve fait les présentations, je perds mon peu d'assurance, et ma voix par la même occasion.

— Jessie, je ne sais pas si c'est utile de te le présenter, mais quand même, Adam Levine va chanter quelques morceaux avec nous ce soir.

Pour son plus grand amusement, je mets un temps fou pour lui tendre la main, mais il doit pourtant être habitué. Puis la surprise laisse place à l'angoisse.

— Je suis désolée, mais nos installations ne sont peut-être pas adaptées pour quelqu'un comme vous... Et puis je ne savais pas, vous n'apparaissez pas sur les affiches. Le public vient voir les *Air Legend*, pas

vous..., balbutié-je gênée.

— T'en fais pas, ça me dérange pas. L'ambiance conviviale, c'est bien aussi. Ça me rappellera mes débuts.

Je souris timidement puis retourne auprès de Joe. Il ne réalise pas l'importance du chanteur présent ce soir, alors je n'insiste pas, problème intergénérationnel.

Le soir venu, Adam apparaît à la fin du concert. Lorsque Logan le présente, la surprise puis l'euphorie se lisent sur les visages. Il faut qu'il chante les quinze premières secondes du morceau pour qu'arrivent les hurlements tant attendus. À la fin de *Give little more*, la salle est en délire. Quel grand moment ! Je regrette que Austin ne soit pas là pour voir ça. À la chanson suivante, je fredonne machinalement. Où ai-je bien pu entendre ça ? Évidemment ! Les paroles sont là, sous mes yeux, sur la lettre que je ne quitte jamais : *Sad*. Adam Levine devient le porteur d'un message. Pas de doute, ce mot vient de Austin.

Adam semble apprécier le côté intimiste de cette scène, car il chante une dernière chanson, qui n'était pas prévue.

*Tant mieux, j'en veux encore !*

Il explique que c'est une reprise d'un chanteur qu'il aime beaucoup, Bruno Mars. C'est l'histoire d'un homme amoureux qui parle à la lune dans l'espoir que celle qu'il aime soit de l'autre côté, et entend ce qu'il ressent pour elle. Je me laisse bercer par ces paroles satinées et me remémore tous les soirs, depuis trois semaines, ce moment où je retourne m'allonger sur la pelouse du stade pour contempler les étoiles en espérant qu'il sache que je pense à lui. Ça fait bientôt un mois qu'il est parti et tout espoir qu'il revienne me semble bien illusoire. Je me laisse emporter dans mes divagations : Austin a-t-il fait venir Adam Levine jusqu'ici ? Je l'imagine bien faire le pied de grue devant chez lui pour passer la clôture gardée par deux gentils dobermans. Il est très persuasif quand il veut, il aurait su le convaincre.

Mais je retrouve la raison : Los Angeles, la ville natale d'Adam, est à une heure d'ici et Steve est un ami de longue date. Rien à voir avec un quelconque stratagème. Après tout, pourquoi Austin aurait-il fait une chose pareille ? Il m'a fuie comme la peste à la première occasion. Ce souvenir me noue l'estomac. La soirée finit plus tard qu'à l'accoutumée, les gens s'en vont les yeux pleins de magie. En partant, les garçons me promettent d'en parler à d'autres groupes pour venir faire une halte au Hell. Cette soirée restera gravée à jamais dans ma mémoire.

Le lundi, sur le chemin du lycée, je suis encore sous l'effet de ce concert formidable. Un attroupement près du parking attire ma curiosité. Même si depuis quelque temps les insultes se sont arrêtées, je prends quand même soin de ne pas m'approcher. En continuant ma marche, j'entends une voix qui me fait me retourner aussitôt. Je bats des cils à plusieurs reprises pour m'assurer que je ne suis pas en train de rêver, mais non il est bien là. Sy qui passe près de lui et lui fourrage les cheveux pour le charrier le prouve.

Austin est de retour.

Je perçois son prénom, ce doux prénom que je pensais ne plus jamais entendre. C'est Ashley qui l'interpelle pour le saluer, les deux atomes se retrouvent enfin. Encore un petit effort, et la symbiose sera parfaite. Cette idée me fait mal au cœur, mais ainsi va la vie, mes sentiments importent peu. Quand son regard croise le mien avant celui de Ashley, je me perds dans ses yeux rieurs qui m'ont tant manqué. Il se détourne de Ashley sans lui porter la moindre attention, mais lorsqu'il se dirige vers moi, mon instinct de survie est immédiatement en alerte : je tourne les talons. Même si me délecter de la tête de dix pieds de long son ex-copine est très tentant, l'envie de prendre la tangente l'est davantage. À peine ai-je fait quelques pas, qu'il crie mon nom, mettant à mal ma tentative de fuite. Je souffle dans l'espoir de me donner du courage et lui fais face.

— Salut.

— Salut.

Je fuis son regard, mais sa manière de danser d'un pied sur l'autre me donne l'impression qu'il n'est pas non plus très à l'aise avec ces retrouvailles.

— Comme tu peux le voir, je suis revenu.

— Je vois ça. Désolée, c'est vrai que j'avais prévu une fanfare, des majorettes, une banderole... Mais depuis le temps, je devrais aller vérifier que le joueur de tuba n'a pas déperé dans mon garage !

— À ce que je vois, t'es toujours aussi nulle en blagues.

— C'est pas parce que t'es parti que j'ai changé.

Ma répartie quelque peu maladroite et à double sens m'a échappé, mais j'ai besoin de laisser libre cours à ma rancœur et voir ses yeux balayer la pelouse à la recherche d'un trou où s'engouffrer. Avant de lui laisser la chance de rétorquer, la sonnerie retentit, nous rappelant qu'il est l'heure d'aller en cours. Je les abandonne ici, ses remords et lui, pour regagner mon cours de littérature. Je passe l'heure suivante, puis celle d'après, et encore celle d'après, à repenser à son retour, à ce que ça signifie ou bien à ce que ça doit signifier. Que va-t-il advenir de nous ou plutôt de notre amitié ? C'est le brouillard dans mon esprit et, lorsque mon dernier cours prend fin et qu'il est temps de rentrer, c'est carrément le bordel dans ma tête. C'est complètement sonnée que j'entre dans ma chambre, toujours sous l'effet du *come-back*<sup>[19]</sup> de Austin. Quand j'entends quelqu'un frapper à ma porte, mon cœur s'accélère, mais c'est d'un ton détaché que j'invite la personne à entrer.

Je ne peux ignorer ce sentiment de déception qui m'inonde en apercevant Logan franchir le seuil. Ma grimace incontrôlée ne le laisse pas de marbre.

— Surtout cache ta joie de me voir !

— Mais non, qu'est-ce que tu vas chercher ?

— T'aurais dû voir ta tronche. Si c'est celle que tu réserves à ma mère, je comprends mieux pourquoi vos relations sont tendues.

À mon expression, il change de ton.

— Ça va, ça va, je te charrie.

— Bien. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Je venais t'annoncer la grande nouvelle.

— Je t'écoute.

— Austin est de retour.

— Ah...

— Bah c'est tout ? Je te dis que Austin est de retour, et tu me réponds juste « ah » ?

— Je sais qu'il est là, je l'ai vu ce matin.

— Ce matin ? Mais je l'ai croisé dans les couloirs cet après-midi, comment ça se fait ?

*Ah les garçons et leur code !*

— Hey, rassure-toi, tu es toujours son meilleur pote. Je suis juste tombée sur lui par hasard en arrivant au lycée, c'est tout.

— Et ?

— Et rien du tout. On s'est dit bonjour, et chacun est allé en cours.

— Mais vous étiez amis avant qu'il s'en aille, non ?

— Ouais, mais il est parti.

— Mais comment allez-vous faire samedi ?

— Samedi ?

— Oui, c'est aussi pour ça que je suis venu te voir. Joe n'est pas au courant que son neveu est de retour en ville donc il a appelé ici. Le groupe de rap *Bass Drop* propose de venir jouer, ils ont appelé directement au Paradise.

— Un groupe de rap ? Ça change. Pourquoi tu lui as pas dit que Austin est revenu ?

— Parce que dernièrement, tu as su gérer le club d'une main de maître, et je sais que tu as pris plaisir à

le faire. Et c'est pas parce qu'il est revenu que ça t'empêchera de t'occuper des groupes.

— C'est gentil, mais c'est son bébé. Il reprend ses droits, tu n'as qu'à dire à Joe de voir directement avec lui.

— Mais...

Je ne le laisse pas finir. Oui, ça termine de m'achever, mais continuer de me faire de faux espoirs ne me rend pas service.

— Logan, s'il te plaît. Fais ce que je te demande.

— Bien, comme tu voudras.

Son incompréhension est légitime, mais heureusement, il se tait. Il quitte ma chambre et lorsque la porte se referme, mon cerveau y voit l'opportunité de se remettre en marche. Austin occupe chacune de mes pensées. Pendant des semaines, je me suis préparée à l'éventualité qu'il ne revienne pas ; et au moment où je m'y attends le moins, le voilà de nouveau dans mon sillage, mais pour combien de temps encore ? Peut-être a-t-il décidé de rester pour de bon cette fois, mais pourquoi ai-je ce sentiment que quelque chose s'est brisé ? Je ne veux pas l'affronter, je ne veux pas l'entendre me dire pourquoi il est parti. J'ai trop souffert ces dernières semaines, c'était la fois de trop. Il m'a écartée volontairement de son chemin et je dois respecter son choix, sans lui demander des comptes. Forte de ça, je préfère me planquer, comme à mon habitude. Je connais son emploi du temps et il est facile pour moi de l'éviter ; de toute façon, lorsque nous avons des cours en commun, tout le monde est encore sous l'euphorie de son retour et souhaite attirer son attention d'une manière ou d'une autre. Il est donc très facile de me faufiler et de déjouer ses tentatives de me happer pour discuter. C'est un vrai sport et ça m'épuise, mais il finira bien par comprendre que tout est différent désormais, et que nos vies d'avant ont repris leur droit.

Vendredi soir, je me joins à Abby et Logan pour regarder la trilogie de *Scream*. Matthew a voulu jouer les durs et le voir avec nous, mais le coussin qu'il tient entre ses doigts crispés indique sa détresse. Je souris en l'imaginant frapper à la porte de la chambre de ses parents pour quémander une petite place entre eux. Les films s'achèvent et chacun retrouve ses quartiers. Comme chaque soir, je redoute mes nuits. J'ai pris le parti de faire un pari avec moi-même. Combien de temps vais-je dormir cette fois-ci ? Je dessine jusqu'à épuisement, et le nombre de feuilles que j'ai noircies ces derniers jours est incalculable. Je dois reconnaître que mes croquis sont moins terribles, et je représente plus souvent des scènes auxquelles j'ai assisté au Hell, ça a le don de me détendre.

Samedi, en fin d'après-midi, après avoir accompagné Sheila faire les courses, je trouve Abby et Logan assis sur mon lit. Je ne cache pas ma surprise : s'ils ont choisi ma chambre comme baisodrome, je vais égorger mon cousin de mes propres mains. Mais leur manière de se lever à mon arrivée indique plutôt qu'ils m'attendent.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Ils se regardent pour savoir lequel des deux doit prendre la parole le premier. Ce petit jeu m'exaspère, et mon soupir décide Abby à se lancer.

— On voudrait que tu nous accompagnes ce soir.

— Ah bon ? Et où ça ?

Logan renchérit alors :

— Voir les *Bass Drop*.

Mon regard jongle des yeux de Abby à ceux de Logan, à la recherche d'une quelconque once d'humour, en vain.

— Pas ce soir, je suis fatiguée.

Abby s'avance vers moi, jouant la carte de la fille abattue.

— On rentre pas tard, promis. Je conduis et je ne bois pas. Dès que tu donnes le signal, on s'en ira sans sourciller.

— C'est gentil, mais ça ne me dit rien. Mais allez-y vous, et passez une bonne soirée. Logan, tu me raconteras demain comment c'était, d'accord ?

Abby lance un dernier regard en direction de son petit ami dans un ultime espoir, mais il se contente de hausser les épaules que je traduis par « on aura essayé ». Abby fait une grimace de déception puis m'embrasse sur la joue avant de partir, main dans la main avec son copain. Je m'affale sur mon lit de tout mon poids et fixe le plafond. Je joue avec mes doigts, nerveuse. Mon esprit est parti au Hell avec mon cousin et sa copine. Je dessine encore et encore, mais cela ne suffit pas à calmer mes ardeurs. Je meurs d'envie d'y aller. Rien que par le fait de l'admettre, ma conscience a déjà chaussé ses baskets. Je peux juste y jeter furtivement un coup d'œil, étancher ma soif de curiosité et revenir ici sans que personne ne s'en aperçoive ? Je connais les recoins de club par cœur pour passer inaperçue et, sans que je m'en rende compte, je claque la porte de ma chambre. Quelques secondes plus tard, me voilà en selle, en direction de la sortie de la ville.

À mon arrivée, je ne suis pas surprise par la file d'attente qui s'amoncelle dans les escaliers. À chaque nouveau concert, la foule est toujours un peu plus nombreuse. Ça me réjouit de savoir que la ville se bouscule. Une fois dans le bar, je calcule chacun de mes pas pour éviter au maximum les contacts, mais aussi d'être repérée. Je me place à bonne distance du bar, le groupe est en délire. Abby et Logan sont là, près la scène, leurs yeux rivés vers le show.

*Parfait !*

Quant à Austin, il reste introuvable. Un soir comme celui-là, il a de quoi faire, donc rien d'étonnant. Je prends alors le temps de savourer ce concert et finis même par m'appuyer contre le mur, à proximité des toilettes. C'est la troisième chanson qui débute depuis mon arrivée quand je sens une main me tirer brusquement en arrière, ce qui m'arrache un cri de stupeur. Surprise, je reconnais Walter, collé contre moi, sa paume sur ma bouche pour m'empêcher de parler.

— Salut princesse. Tu te souviens de moi ?

Je suis incapable de prononcer un mot, la maigre distance entre nous a pris le pas sur ma témérité. Je sens le feu de la panique prendre peu à peu possession de mon corps et je garde les yeux soigneusement ouverts pour ne pas vriller. À son comportement, il a compris que je transpire la peur. Il se sent puissant, s'approche de mon oreille et parle suffisamment fort pour que je puisse l'entendre par-dessus la musique.

— J'ai vu tes prouesses !

Il plonge à nouveau ses iris dans les miens, mais mes yeux sont à la limite de la révolusion, ce qui lui arrache un sourire sournois que j'aurais eu plaisir à lui ôter s'il ne me tenait pas aussi fermement plaquée contre le mur.

— Tu vois, j'avais raison quand je disais que tu criais « non », mais que ton corps disait « oui ». On a passé de sacrées soirées avec les copains en matant ton petit film et te trouver là, c'est un signe du destin. Si on allait rejouer certaines scènes dans les toilettes, ça te dit ?

Je secoue énergiquement la tête et l'implore du regard car mes gémissements sont étouffés par sa paume sur ma bouche. Il enlève sa main et me tire par le bras pour me conduire vers les WC. Comme ce couloir est long. Je crie à pleins poumons, mais un freluquet qui sort des toilettes pour hommes est effrayé par mes appels à l'aide et choisit de courir pour s'insinuer au milieu de la foule plutôt que de venir à mon secours. L'air hostile de Walter et son sourire carnassier démontrent clairement ses intentions. Il me jette violemment contre la porte des WC qui s'ouvre sous mon poids, et je me retiens de justesse au mur derrière moi. Mais lorsqu'il s'approche pour me rejoindre, une force le happe en arrière, et un bruit sourd retentit. J'entends quelques gémissements, et trouve le courage de sortir. Walter est allongé sur le sol, Austin juste au-dessus de lui, ses mains tenant fermement le col de sa chemise bleuâtre. L'encadrement de la porte m'aide à supporter mes jambes en coton qui m'empêchent de fuir. Je ferme les yeux un instant pour tenter de me calmer, alors que la voix claire de Austin parvient jusqu'à moi.

— Dès la première fois que je t'ai vu, j'ai eu envie de taper ta petite gueule d'ange, et ce soir je vais enfin pouvoir exaucer mes prières, et sans aucun état d'âme !

Je vois à peine son poing lorsqu'il le brandit dans les airs ; en revanche, le bruit de brisement qui résonne dans la pièce restera gravé dans mon esprit pendant longtemps. Les assauts pleuvent au rythme des insultes que Austin profane. Walter le supplie d'arrêter, mais je crois que plus il l'implore, plus mon sauveur distribue les coups. Je suis là, prostrée, incapable de bouger ou de dire un mot. Joe entre alors et repousse son neveu du corps ensanglanté de Walter, et je profite de son intervention pour courir vers la sortie. Une fois dehors, j'aspire l'air ambiant et m'agrippe à la rambarde en fer pour ne pas flancher. Au bout de quelques minutes, je descends l'escalier, mais le contrecoup me scie les jambes et je tombe de tout mon poids sur la dernière marche. Je m'accroche désespérément au garde-corps et ferme les yeux à la recherche de la fraîcheur du fer.

La porte d'entrée en métal s'ouvre dans un bruit tonitruant, me volant un sursaut. Austin se tient sur le perron, le regard hagard et la manière dont sa poitrine se gonfle montrent qu'il est à bout de souffle. Je ne bouge pas. L'obscurité me permettra peut-être d'être invisible. Alors que je l'entends dévaler les marches, je n'ai toujours pas la force de me relever : c'est trop tard. Je ferme les yeux, mais n'ai pas le temps de prier, il se tient face à moi, son visage baignant dans la lumière rouge du néon. Il me fixe et n'essaie même pas de cacher sa panique.

— Ça va ?

— Tu veux dire avant que tu ne viennes casser mon coup de ce soir ?

— Pour une fois Jessie, sois sérieuse, merde !

— Et tu veux entendre quoi au juste ? Que je suis terrifiée ? Que j'ai cru que j'allais revivre la même chose ? Que j'ai tellement eu peur que je n'arrive pas à me relever parce que mes jambes ne peuvent plus me porter ? C'est tout ça que tu as envie d'entendre, et pourquoi ? Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

Une fois encore, Austin sait très bien sur quel bouton appuyer pour me mettre hors de moi. Je crie sans même m'en apercevoir, mais les mots qui m'échappent ont le mérite d'être francs.

— Je suis désolé, c'est juste que j'ai eu peur ; et tu as cette manière de tout tourner à la dérision comme si rien ne t'atteignait, alors que je sais très bien que c'est faux.

Sa réponse a le don d'apaiser la colère que lui seul a réussi à faire ressurgir, c'est très particulier comme sentiment.

— Écoute Austin, je te remercie. Encore une fois, on dirait bien que tu m'as sauvée, mais maintenant, si tu veux bien, je vais rentrer.

Je me lève en prenant appui sur la rambarde et marche avec difficulté en direction de mon vélo.

— Jessie...

Je me tourne vers lui avec une expression interrogatrice sur le visage. Il s'approche alors.

— Pourquoi tu m'évites ?

— De quoi parles-tu ?

— Depuis que je suis revenu, tu m'évites.

— N'importe quoi, réponds-je en haussant les épaules, tout en retirant mon cadenas.

— Jessie, je te connais et je connais aussi ton petit manège. Tu rases les murs et tu profites de la moindre occasion pour te défiler. Alors si tu me disais pourquoi maintenant ?

Je continue à jouer avec mon cadenas en déjouant sa question.

— C'est assez ironique de la part d'un mec qui s'est barré pendant presque un mois.

— Alors c'est ça, tu m'en veux ?

— Austin, j'ai pas envie d'en parler.

— Y a bien quelque chose.

Je serre les mâchoires, le piège vient de se refermer sur moi.

— Écoute, t'as voulu partir, c'est ton choix et je suis certaine que tu as tes raisons. Mais j'ai aussi fait mon bonhomme de chemin depuis ton départ et si nos routes se sont séparées, c'est le destin !

Je tiens fermement mon guidon, mais Austin le pousse délicatement contre le mur pour me dissuader de partir.

— Oui je suis parti, j'avais besoin de réfléchir, mais je suis là maintenant.

— Je suis contente pour toi.

Je reprends mon vélo, bien décidée à prendre le chemin de la maison.

— Jessie, ne m'oblige pas une fois de plus à te tirer les vers du nez.

— Tu l'auras voulu. T'es parti. T'es pas parti pendant l'été pour faire un peu de surf ou pour chasser le cerf à Thanksgiving, non, t'es parti au moment où j'avais le plus besoin de toi. C'est toi qui n'as pas arrêté de clamer haut et fort que tu étais mon ami. Combien de fois tu m'as suppliée de te dire ce qui me pesait, me promettant que tu serais là quoique je te dévoile ? Et bêtement, connement, j'y ai cru ! Et j'ai gagné quoi ? Je me souviendrai toujours de ton regard, de ta pitié quand je me suis livrée à toi. Et t'es parti, sans un mot. Je peux comprendre que tu aies préféré croire les images plutôt que mes mots, t'as pas été le premier et tu ne seras sans doute pas le dernier ; mais le plus difficile, c'est de se sentir abandonnée. J'ai cru ton baratin. Et tu sais quoi ? Tous tes cadeaux pour soi-disant m'aider à aller mieux, eh bien c'est comme tes promesses, ils ont volé en éclats.

Il reste là, pantois. Son visage se décompose à chacun de mes mots.

— Jessie, je...

— Non Austin ! Je ne te demande pas de te justifier, t'as plus rien à dire, c'est trop tard. La soirée a été assez difficile comme ça pour que tu en rajoutes, laisse-moi rentrer.

Je donne le premier coup de pédale qui m'emporte loin de lui. Je redoutais cette conversation et j'avais raison. De plus, elle est arrivée au pire moment, je suis maintenant une palette d'émotions dans le nuancier de gris. Je n'ai qu'une hâte, retrouver la sécurité de la maison.

Je passe le reste de la nuit sur le divan du salon à regarder les émissions nocturnes jusqu'à ce que je parvienne enfin à fermer un œil.

Les jours suivants, je ne prends plus la peine de me cacher, je dois assumer mes paroles, et mon assurance semble dissuader Austin de m'approcher.

*Qui l'eut cru !*

J'aurais dû méditer le dicton très connu, « il faut se méfier de l'eau qui dort ». Le mardi soir, je vais à

la bibliothèque pour bosser sur le devoir de littérature qui est à rendre pour vendredi. Je reste jusqu'à la fermeture et rentre chez moi satisfaite du travail que j'ai accompli. Une fois à la maison, je m'allonge sur mon lit et prends ma planche à dessin sur les genoux. Je griffonne lorsque mon œil est attiré par un objet posé sur la table basse. Un objet noir entouré d'un énorme ruban rouge vif trône à la place du tourne-disque que j'ai détruit, accompagné d'un petit mot.

« *Puisque tu ne veux plus me parler, tu peux au moins m'écouter.*

*Austin. »*

Je défais le nœud. Prêt pour être mis en marche, j'appuie sur le bouton *start* de mon nouveau tourne-disque, et sur le vinyle qui tourne sous mes yeux, on peut y lire *Gotten*. Je m'allonge sur mon lit tandis que la musique emplie la pièce.

« ***But still the person I adore/Tu es toujours la personne que j'adore***

***Frozen with fear/Glacée par la peur***

***I'm out of love but I'll take it from the past/Je suis hors de l'amour, mais je le prends du passé***

***I'll let out words cause I'm sure it'll never last/Je suis hors des mots car je suis sûr qu'ils ne dureront pas***

***And I've been saving/Et j'ai gardé***

***These last words for one last miracle/Ces derniers mots pour un dernier miracle***

***But now I'm not sure/Mais maintenant je ne suis plus très sûr***

***I can't save you if you don't let me/Je ne peux pas te sauver si tu ne me laisses pas le faire***

***You just get me like I never/Tu me prends juste***

***Been gotten before/Comme je n'avais jamais été pris avant***

***Maybe it's the bitter wind/Peut-être que c'est un vent glacial***

***A chill from the Pacific rim/Refroidi par les côtes du Pacifique***

***That brought you this way/Qui t'a mis dans cet état »***

Le morceau se termine et je me redresse sur mon lit pour la mettre à nouveau, quand je m'aperçois que le col de mon tee-shirt est trempé. Je tapote mes joues, il n'y a plus de doute, je pleure. Cette chanson m'a mise en transe au point de me redonner mes émotions. Ces paroles, cette douce mélodie, la voix de miel d'Adam Levine. Les larmes coulent enfin. Je m'assieds au bord du lit, encore sous le choc, lorsque mon esprit me ramène à Austin. Si je ris à nouveau, c'est grâce à lui, et si je pleure aujourd'hui, c'est également grâce à lui. Il veut me sauver, mais c'est déjà fait. Il en a tant fait depuis notre rencontre. Il a fait renaître des choses en moi que je pensais mortes à jamais. Je me lève et sors précipitamment de ma

chambre à sa recherche. Mais avant que je n'atteigne l'allée de la maison, j'entends une voix dans mon dos.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Je me retourne, surprise de le trouver ici à une heure aussi tardive.

— C'est plutôt à toi qu'il faudrait le demander.

— Je m'assure que tout va bien, répond-il simplement.

*Hein ?*

— Je reste là chaque soir à attendre que tu éteignes ta lampe de chevet, c'est une manière de m'assurer que tout va bien.

Cette révélation me noue la gorge et me fait perdre mes mots, je garde les yeux rivés au sol, mais les quelques bruits de pas dans l'obscurité m'indiquent qu'il s'approche de moi.

— Mais tu pleures ?

Contre toute attente, cette remarque me fait sourire.

— Oui, les larmes ont jailli et impossible de les arrêter, rétorqué-je, un sourire maladroit sur les lèvres.

Ma réponse le désespère, c'est incontestable. Pleurer me rappelle que je suis vivante, que je peux de nouveau espérer ; c'est un cadeau inestimable que vient de m'offrir Austin.

— Je te remercie, vraiment. Cette chanson est magnifique, et bien au-delà.

— T'as compris mon message cette fois ?

— Austin, tu m'as déjà sauvée. Si je ris, si je pleure, c'est grâce à toi. Tu ne peux pas imaginer ce que ça représente pour moi.

— Tu es prête à m'écouter maintenant ?

J'ai le sentiment d'avoir des ailes et d'être sur un nuage. Je peux affronter ses paroles, je lui dois bien ça après tout. Sans un mot, nous marchons jusqu'à la balançoire, celle où il a déjà fait preuve de son entêtement. Pendant plusieurs minutes, je l'observe faire les cent pas et jouer avec ses doigts, ses lèvres bougent, mais aucun son n'en sort. J'attends patiemment qu'il se lance, mais sa nervosité communicative est à son paroxysme et je perds peu à peu mon assurance. Je ne l'ai jamais vu ainsi, et ça me fout la trouille. Je me balance lentement, posant mon regard sur l'herbe mouillée lorsqu'il se met enfin à parler.

— Bien. Il faut que je te dise quelque chose et ne m'interromps pas. Je ne suis jamais parti parce que je n'ai pas foi en toi, c'est tout le contraire en réalité...

À ma mine interrogative, il comprend rapidement que ses mots me laissent dubitative, mais maintenant qu'il est lancé, plus rien ne peut l'arrêter.

— Dès la première fois où je t'ai vue, j'ai su que quelque chose clochait chez toi. Je ne sais pas vraiment comment l'expliquer, mais tu semblais si fragile malgré les apparences. Tes allures de « dure » me criaient ta détresse et je voulais savoir ce qui t'avait rendu comme ça. J'y ai pensé chaque jour et cette envie ne m'a jamais lâché. Je me suis préparé à tout un tas d'éventualités : un père violent, une mère alcoolique, adoptée peut-être, mais j'étais loin d'imaginer ce qui t'était vraiment arrivé. Oui, c'est vrai, ça a été un coup dur, mais pour moi c'était plutôt un véritable électrochoc. À chaque mot que tu as prononcé, c'est comme si tu me transmettais ton mal, et ma propre réaction m'a effrayé. Je me suis senti très, voire trop, exposé, et j'ai surtout eu peur de mes sentiments. Dans ma frénésie, j'ai pas pensé une seule seconde que tu puisses croire que ma fuite signifiait que je mettais ta parole en doute. C'est bien loin de la vérité et je m'en excuse.

— Je comprends, réponds-je timidement.

— Non, je crois que tu ne comprends pas ! Si je suis parti, c'est parce que je suis tombé amoureux de toi Jessie.

Mon cœur a un raté. Ma salive et mon sang, en bons compagnons de route, se sont fait la malle, laissant mon corps desséché et vide. Je respire avec difficulté et mes pupilles sont dilatées au maximum, je suis sur le point de défaillir ; mes mains agrippées aux cordes de la balançoire la serrent tellement fort que ça me brûle les paumes, mais impossible de les relâcher pour autant, par crainte de tomber à la renverse. Ses yeux cherchent une réponse dans les miens, mais à part la stupéfaction et la peur, je ne vois pas ce qu'il peut y trouver de plus.

— Dis quelque chose, insiste-t-il, dans l'espoir de me sortir de ma torpeur.

Mais c'est impossible. Quand ? Où ? Comment ? Pourquoi ? Tant de questions se bousculent, mais je suis incapable de les prononcer.

— Je ne veux pas t'effrayer, mais il fallait que je sois honnête pour que tu puisses comprendre, me comprendre.

— Mais, tu veux dire que...

— Oui. Je t'aime, me coupe-t-il.

Mon cœur rejoint alors le reste de la clique avec ses mots qui m'achèvent pour de bon. Pour le coup, un sac de papier me serait bien utile. Pas sûre qu'il ait ça sur lui. Peut-être qu'il en porte toujours un lorsqu'il annonce à une fille qu'il est amoureux.

— Jessie, je t'en prie, dis-moi quelque chose.

— Mais... Mais tu m'as promis de ne pas tomber amoureux de moi.

— Quoi ?

— Quand on a décidé d'être amis, c'était la seule condition...

— Écoute...

— Non, tu ne peux pas. J'ai rien fait pour que ça arrive... J'veux dire, regarde-moi ! Mes vêtements, mon maquillage, mes piercings. Sans parler de mon passé auquel je suis enchaînée pieds et poings liés. Comment est-ce possible ? Je refuse que tu deviennes un dommage collatéral.

— Jessie, je ne suis pas tombé amoureux de ce que tu représentes, mais de ce que tu es là, à l'intérieur, m'explique-t-il en pointant mon cœur de son index. Ton âme se cache derrière les affres de ton passé, mais ton cœur m'a déjà ouvert les bras.

— Mais non.

— Je t'assure que si.

— Mais non.

— Tu peux arrêter de répéter ça, s'il te plaît ? Je vais finir par me vexer. On se moque de comment et pourquoi nous en sommes arrivés là aujourd'hui. Tu es la meilleure chose qui me soit arrivé et ça me suffit. J'ai mis du temps à le reconnaître, mais maintenant je suis sûr de ce que je veux : toi. Uniquement toi. Et tant pis pour les casseroles que tu traînes, à deux, ce sera moins lourd à porter. Tu m'as appris ce qu'est l'amour, je t'apprendrai à mon tour à aimer.

— L'amour ? Mais je peux pas te le donner.

— Mais c'est là où tu ne comprends pas, tu m'apportes déjà tout ce dont j'ai besoin.

— Austin, soyons sérieux. Notre couple, quelle image va-t-il donner ?

— Jessie, là n'est pas la question. Ce qui importe, c'est si tu ressens la même chose que moi ou non.

— Je ne peux pas répondre à ça.

— Mais pourquoi ?

— Parce que tomber amoureuse de toi, c'est encore pire que tout le reste !

— Et si tu décidais pour une fois de baisser ta garde ?

Je plonge mon regard dans le sien. Les souvenirs des jours passés me submergent, je repense à nos moments à deux ; toutes ces fois où je me sentais bien, il était là, quand j'ai cessé d'avoir peur, c'est parce qu'il se trouvait près de moi, lorsque mon corps a frémi et mon cœur s'est emballé, il me serrait « à notre façon » contre lui. Ce fameux jour à la plage, j'ai remarqué pour la première fois la lueur qui brille dans ses yeux et m'y suis perdue pour toujours. Pendant son absence, il m'a manqué cruellement. Mis tout bout à bout, je dois me rendre à l'évidence : Austin n'a jamais été mon ami.

*Facile à penser, difficile à assumer !*

Ses yeux m'implorant, me désirent, m'aiment, et je reste là, dans l'expectative, au moment où une citation de William Arthur Ward me revient en mémoire.

« *C'est impossible, dit la Fierté, C'est risqué, dit l'Expérience, C'est sans issue, dit la Raison, mais essayons murmure le Cœur.* »

Austin n'a plus rien à me prouver, il m'a redonné foi en la vie, pourquoi ne pourrait-il pas me redonner foi en l'amour ? Si je dois réussir à aimer une seule fois dans mon existence, je veux qu'il soit l'élu. L'espoir naît au fil de mes pensées et fait aussitôt fondre mon armure de compétition.

— Je dirais que je suis tombée amoureuse de toi le jour où je suis tombée dans tes bras.

Il ferme les paupières de soulagement dès que les mots franchissent la barrière de mes lèvres. Si lui se sent réconforté, ce n'est pas mon cas. Où tout cela va nous mener ? Nulle part.

— Austin, il ne faut pas.

— Mais si, au contraire. Tu vas voir, je ferai tout mon possible pour que tu te sentes bien, je te le promets.

— On ne sera jamais un couple. Se donner la main, s'embrasser, tout ça ne rime à rien. Une relation amoureuse est ponctuée de câlins, de baisers, de sexe et tout ça, je suis incapable de te le donner. Tu sais très bien qu'au moindre contact, j'angoisse, alors toi et moi nus dans un lit, c'est même pas la peine.

— Jessie, tout ça je le sais déjà. L'amour n'enferme pas les gens dans des cases. Il n'y a pas de règles préétablies, c'est toi et moi qui devons fixer les nôtres, et personne d'autre. Regarde autour de toi, parfois des grands sont avec des petits, des minces avec des gros, des beaux avec des moches, des noirs avec des blancs, des hommes avec des hommes et des femmes avec des femmes. Parfois des hommes avec des animaux, mais ça je ne suis pas sûr que ce soit de l'amour, précise-t-il en riant, et ça ne manque pas de me faire sourire à mon tour.

Puis il poursuit :

— Laisse-moi une minute.

Il sort son téléphone de sa poche et son visage est illuminé par la lumière de son écran.

— Ça y est, j'ai trouvé. Définition du mot *amour* : « sentiment d'affection, d'attraction sentimentale entre deux êtres ». Tu vois, il n'est marqué nulle part comment tu dois aimer, chacun fait ce qu'il veut, du moment qu'il est heureux. T'es comme personne et je ne t'aimerai pas comme tout le monde. L'amour que je te porte est aussi spécial que tu l'aies, sois-en sûre ! Être près de toi me suffit amplement, alors laisse-moi rester s'il te plaît. Je te montrerai qu'on peut aimer sans se toucher.

Sa déclaration paraît complètement folle, mais jusqu'ici, il a toujours réussi à me faire croire à des choses que je pensais impossibles. Alors, pourquoi faire exception ? J'ai envie de lui faire confiance, et surtout de l'aimer. Je secoue énergiquement la tête pour prouver mon approbation. Austin sourit et tombe à mes genoux. Ses yeux dans les miens, nous allons être un couple de la nouvelle ère. J'ignore ce que ça

signifie, mais je suis prête à le vivre pleinement. C'est là ma seule certitude.

C'est un Austin confiant qui me raccompagne jusqu'à ma chambre. Nous prenons place sur mon lit tandis qu'il pose un traversin entre nous. Peut-être un futur rituel pour notre couple « moderne ». Les mains croisées derrière la tête, il semble à l'aise, malgré sa révélation, clé de sa liberté.

*Quel étrange spectacle.*

Pour moi, c'est l'inverse. Je viens d'accepter de marcher aveuglément dans le brouillard le plus total, certes Austin me tient la main, mais où allons-nous ? Cette question me taraude et m'angoisse. Être un couple, c'est sceller un choix et après ça, tout devient différent. Mais pour nous, rien n'a changé. Le temps me donnera des réponses et je n'ai d'autres choix que de m'y résoudre. Nous passons la nuit à discuter.

Principalement de ce fameux mois passé l'un sans l'autre. Il a tant de choses intéressantes à me dire. Sa manière de me montrer ses émotions ravive des sentiments qui me rapprochent toujours un peu plus de lui. J'en ai le souffle court lorsqu'il évoque cette fois où il a bondi de sa chaise en pensant que j'étais venue le retrouver. Sa mine triste dévoilant sa déception me pince le cœur. Pourquoi n'ai-je pas eu cette idée ? Si seulement j'avais imaginé un seul instant qu'il souffrait autant que moi de cette situation, j'aurais sans doute agi différemment... Je serre les dents lorsqu'il me raconte cette discussion avec mon frère, au sujet de la « révélation ». Maintenant, Hadley sait.

J'étais persuadée qu'en l'apprenant, il aurait rappliqué l'heure suivante, me traînant par la peau des fesses pour me ramener à Bayfield et l'aider à trouver Sonny, et l'attacher sur un pilori et le laisser sécher au soleil. Mais il n'en est rien. Ça ne fait que confirmer ce que je sais déjà : il ne voit en moi qu'un poids lourd. L'aube pointe son nez à travers les rideaux et Austin s'endort paisiblement alors que je regagne la cuisine pour me servir une tasse de café. Alors que tout le monde dort encore, Andrew fait son apparition, déjà impeccable.

— Je vous ai réveillé ?

— Non, Mademoiselle Jessie. Je me lève tous les matins à 05 heures.

*05 heures ? Wouah !*

— Je vois.

— Voulez-vous des pancakes, des gaufres ou autre chose pour accompagner votre café ?

— Et si vous preniez tranquillement votre petit-déjeuner en ma compagnie ?

Il sourit, quelque peu gêné, mais finit par s'asseoir près de moi, en silence.

*Ce que j'adore chez lui, c'est sa discrétion légendaire !*

J'ignore si c'est cette nuit passée auprès de Austin qui m'a rendue si bavarde, mais j'ai envie de l'abreuver de questions.

— Vous avez des enfants Andrew ?

— Oui Jessie.

OK. Il semblerait que mon humeur causante ne soit pas communicative. Peut-être n'est-il pas du matin ?

— Fille ou garçon ?

— Une fille.

C'est bon, le message est clair. Je l'ennuie avec mon interrogatoire. Je n'insiste pas et nous restons là, assis côte à côte à boire notre café en silence. Lorsque je reviens, Austin n'est déjà plus là. Le lit porte encore les traces de sa présence et je n'ai qu'une envie, me plonger dans ses draps et humer son odeur avant de sombrer. Cette envie me fait peur et je préfère retourner dans la maison et attendre patiemment que le reste de la famille se lève à son tour.

En fin d'après-midi, je n'ai toujours pas de nouvelles de Austin. Je suis dans l'allée, prête à me rendre chez lui, mais suis prise d'un doute. Tout à coup, cette simple action me paraît signifier autre chose. Que va-t-il penser de ma visite ? Je ne veux pas être envahissante, il a le droit d'avoir du temps pour lui. Et si je rapplique maintenant, il pensera qu'il m'est devenu indispensable. Ce qui n'est pas tout à fait faux, mais je n'ai pas envie de le lui montrer. Ça fait à peine quelques heures que mon statut a changé, mais j'en ai déjà mal à la tête. Tout est embrouillé dans mon esprit, je suis incapable de dissocier ce qui est naturel de ce qui ne l'est pas. Je me bats avec ma conscience en faisant des allers-retours dans cette fichue allée. Après un profond soupir, je décide de ne rien faire.

Je rentre donc dans ma chambre, persuadée que c'est la meilleure solution. Allongée sur mon lit, je trouve le moyen d'être avec lui malgré tout, en dessinant. J'esquisse cette nuit passée ensemble, le regard qu'il a posé sur moi, sa façon de s'agenouiller devant moi. Et à chaque trait, mon cœur bat la chamade, comme pour rattraper le temps perdu. *Gotten*, cette chanson, notre chanson désormais, tourne en boucle. Celle sur laquelle nous allons construire notre univers. Chaque seconde auprès de lui me revient en mémoire et j'ai encore du mal à réaliser qu'il m'ait choisie, moi. Cette nana aux cheveux rouges, le cœur en bandoulière et l'âme noyée dans le désespoir. J'en ai toujours voulu à Dieu de m'avoir laissée sur cette terre, mais peut-être voulait-il me montrer que le bonheur est à portée de main et que j'y ai ma place. Austin est devenu le chêne au milieu de mon torrent de démons, et j'espère que grâce à lui, j'arriverai à me sortir de là.

Je me baigne longuement dans cette douce atmosphère que je viens de me créer. Je lutte contre ce sommeil qui ne va plus tarder à gagner la bataille, lorsque j'entends frapper à la porte. Austin se tient sur le perron, souriant. Un sourire qui est contagieux. Je l'invite à entrer et c'est avec aisance qu'il reprend place sur mon lit. Je reste immobile au pied du lit, savourant de l'avoir à nouveau devant moi. Instinctivement, il pose le traversin entre nous et me fait signe de venir m'asseoir près de lui. Nous

repreons alors nos confessions nocturnes. S'il est parti si tôt ce matin et qu'il a manqué à l'appel toute la journée, c'est parce qu'il est puni pour ses frasques. Il vient donc dès que ses parents sont endormis. Ce soir, nos discussions sont nettement plus légères et rire est de rigueur. Comme c'est bon. Très vite, la conversation dérive sur nos films préférés.

— Quelle réplique de film rêverais-tu de dire une fois dans ta vie ?

La réponse me vient immédiatement, mais impossible de la prononcer à haute voix, il va se moquer à coup sûr. Mes joues rosies l'interpellent.

— OK, je commence. Une fois dans ma vie, j'aimerais pouvoir dire « *I'll be back* <sup>[20]</sup> ».

Son air sérieux et son semblant de voix grave me font rire de plus belle.

— Quoi ? Il faut juste que je trouve le bon moment, mais c'est carrément sexy, ajoute-t-il sur le ton de la rigolade.

Des larmes se forment au coin de mes yeux, j'ai des crampes à l'estomac à force de me marrer.

— Bon, à toi.

— Pas question.

— Je viens de te faire une confidence de folie, tu dois en faire autant.

— D'accord, mais laisse-moi d'abord mettre ce coussin sur mon visage.

À peine l'ai-je posé sur moi qu'il le retire brusquement.

— Hors de question, tu ne te caches pas. Je veux lire l'expression dans ton regard.

Ses yeux dans les miens, je n'arrive pas à prononcer un mot.

— Allez, t'attends quoi ?

Je ferme les yeux une seconde pour rassembler mon courage.

— Ce serait plutôt qu'on me le dise : « *Nobody puts baby in a corner* » <sup>[21]</sup>.

Aussitôt, je me recouvre le visage de mon coude, prête à recevoir ses brimades. Mais il n'en fait rien. Surprise par le silence qui règne, je retire mon bras. Il semble songeur.

— Eh ben, tu ne ris pas ?

— Non, je trouve que ça te va plutôt bien... *bébé*.

Bébé ? Heureusement que je suis déjà allongée parce que j'aurais pu en perdre l'équilibre. Et, puis sa manière de le prononcer...

Bébé...

C'est un concentré d'amour dans un si petit mot. J'ai déjà succombé ? Non, je viens de succomber. Il arrive à faire en sorte que je tombe amoureuse de lui chaque jour, comme si c'était la première fois. Ou peut-être qu'il ne fournit aucun effort et c'est mon cœur qui est en adoration devant lui, buvant chacune de ses paroles, comme si c'était le meilleur des philtres d'amour.

Pendant que Austin me parle avec fougue de son idole, Arnold Schwarzenegger, tout ce tumulte d'émotions et mon manque de sommeil ont raison de moi. Cette fois, c'est moi qui finis par m'assoupir. Lorsque je me réveille en sursaut après un énième cauchemar, Austin vient près de mon oreille et me murmure les paroles de *Lost Stars*. Aussitôt sa voix, ses mots, sa chaleur m'apaisent. Toutes les images que j'ai peur de retrouver dans mes cauchemars sont remplacées par d'agréables rêves dont mon petit ami est le héros, les peuplant de son sourire fascinant, de ses mains douces et de ses yeux qui m'inspirent confiance. Il passe la nuit près de moi pour dissiper mes terreurs nocturnes. Miracle, ses murmures battent mes démons à plate couture.

Au petit matin, je le sens se lever pour regagner sa chambre avant d'éveiller les soupçons. Je préfère sortir de mon lit, redoutant de me rendormir et de gâcher cette nuit formidable. Sur le pas de la porte, je dois lui faire face malgré ma gêne.

— Austin, peux-tu te procurer une nouvelle ordonnance pour moi ?

Il sourit timidement et me répond simplement :

— Je vais voir ce que je peux faire.

Il sait pourquoi ces somnifères sont si importants pour moi. Oui, cette nuit a été délicieuse, mais il ne peut pas rester éternellement à mon chevet et passer ses nuits à s'assurer de mon bien-être au détriment du sien.

Tout en déjeunant, je ne quitte pas des yeux l'horloge du four. Ses aiguilles tournent lentement, trop lentement. Je me lève pour tapoter la vitre afin d'être sûre qu'elle fonctionne encore. Mais elle en a l'air, le tic-tac incessant le prouve. Plus les minutes me rapprochent de la reprise des cours, plus l'angoisse monte. Il s'est passé suffisamment de choses ces derniers temps pour que mon calme soit mis à rude épreuve. Faut-il aussi être un couple moderne au lycée ? Tout le monde doit-il savoir ce que nous sommes l'un pour l'autre ? Ce stress de midinette ne me plaît pas du tout, mais le fait que ça me dérange n'y changera rien. Lorsque Logan fait son apparition, suivi de près par son petit frère, je comprends que l'heure de retrouver les bancs du lycée est proche. Mon angoisse monte d'un cran supplémentaire. Pendant que chacun prend tranquillement le temps de déjeuner, je patiente nerveusement en tournant ma cuillère dans ma tasse désormais vide.

— Hey, Jessie, tu pars avec moi ce matin ? demande Logan.

— Si ça te fait plaisir...

— Ce sera toujours mieux que ton vieux vélo, répond-il amusé.

Je préfère ne pas relever et retourne dans ma chambre pour me préparer. Mon cousin n'est pas encore sorti de la maison que je suis déjà sur le perron à attendre impatiemment qu'il veuille bien me rejoindre. Je suis en train d'user mes chaussures à faire les cent pas quand une voix me fait me redresser.

— T'es déjà prête ?

Je le fixe en avalant difficilement ma salive. Austin s'approche de moi avec son aisance naturelle que je commence sérieusement à lui envier. Il ne porte qu'un simple jeans et un tee-shirt bleu marine, mais cette tenue et son sourire sont un danger pour toutes les filles des environs.

*Même moi.*

Il n'est à présent plus qu'à quelques centimètres de moi et laisse son parfum m'envelopper. Ses yeux dans les miens sont le meilleur moyen d'avoir chaud ! Alors qu'il fait un pas, par réflexe, j'en fais un en arrière. Son sourire s'efface : ma réaction n'est pas celle qu'il espérait. Qui le voudrait ? C'est alors qu'il se met à balbutier :

— Je voudrais simplement te... donner quelque chose.

Encore choquée par ma maladresse, je garde le silence tandis qu'il sort une pochette de son sac.

— Tiens, c'est pour toi.

Une fois le papier cadeau déchiré, je les reconnais, les gants. Les mêmes qu'il a portés le soir du gala de charité. Pendant que je me remémore ce souvenir, il en profite pour enfiler les siens qu'il arbore fièrement sous mes yeux.

— J'ai envie de prendre la main de ma copine, ajoute-t-il en souriant.

Je reste là, stoïque, sans voix, et Austin semble impatient.

— Bah t'attends quoi ? Mets-les.

Je m'exécute et, une fois mes mains emmitouflées, il ne me demande pas la permission pour glisser sa main dans la mienne.

— Bien, on y va ?

Abasourdie, je le suis machinalement, mais lorsque nous arrivons à la hauteur de sa voiture, son excitation devient mon inquiétude.

— J'ai hâte de montrer au monde entier que tu es ma copine.

L'expression sur mon visage lui fait perdre son sourire enchanteur et je reste là, la main sur la poignée, incapable de bouger.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

— Austin... Je... Je ne suis pas sûre que tout le monde doit savoir qu'on est ensemble...

Je lui crache mes craintes au visage en un bloc, sans ménagement. Il me fixe, perplexe.

— Pour quelles raisons ?

— J'apprécie tout ce que tu fais, je te le jure ! Mais on va passer pour quoi ? Ça rime à quoi de se tenir la main avec des gants alors que les températures avoisinent les 83 °F ? Et puis même si on me laisse tranquille depuis quelque temps, on va devoir essayer de nouvelles moqueries. C'est vrai, tu crois que les autres vont réagir comment quand ils vont nous voir tous les deux ?

— Pourquoi tu t'en soucies tellement ?

— C'est pas pour moi que je m'inquiète, mais pour toi. J'ai pas envie de te faire subir ça, et ça m'est égal de garder ce qu'on vit pour nous, c'est magique et je ne veux pas rompre le charme.

— C'est gentil, mais je suis un grand garçon. On ne fait rien de mal et ce qu'on vit ne regarde que nous. Ce que je veux, c'est tenir la main de ma copine et les regards des autres, je m'en fous. Ils peuvent bien penser ce qu'ils veulent, tout ce qui compte, c'est toi et je ne veux pas te cacher, d'accord ?

— T'es sûr ?

— Absolument sûr. Tu grimpes maintenant ?

Je ne suis qu'à demi convaincue, mais son ivresse me pousse à le croire. Une fois installée, je m'aperçois que dans le tumulte, j'ai complètement oublié Logan.

— J'avais promis à mon cousin de partir avec lui ce matin.

— Bien, il vient avec nous dans ce cas.

Après quelques coups de klaxon, Logan sort enfin et semble peu surpris de voir la voiture de Austin. Il nous jette un bref regard en grim pant à l'arrière. Pendant qu'ils parlent foot, mon attention se porte sur l'horizon. Plus nous approchons du lycée, plus mon appréhension est palpable. Je tapote involontairement mon genou avec mes doigts et lorsqu'il gare la bagnole sur le parking, je ne suis plus qu'une boule de nerfs. En sortant, Austin enfile soigneusement ses gants puis attrape ma main, Logan prend de l'avance.

— Tout va bien se passer, d'accord ?

— Hum.

— Je te le promets, insiste-t-il.

Sa sincérité me convainc. Comme il l'a promis plus tôt, c'est main dans la main que nous nous dirigeons en cours. Il est fier et semble impénétrable alors que j'observe les réactions des gens et tente de comprendre leurs messes basses. Comme je l'ai prédit, nous sommes devenus la nouvelle attraction du

lycée. Avant la leçon de maths, je reconnais quelques copains à lui. Aussitôt, je freine mon élan, mais Austin ne me lâche pas et se contente de me presser légèrement la main pour me rassurer. Il s'arrête à leur hauteur, tous ont les yeux rivés sur nos mains liées.

— Les gars, pour ceux qui ne la connaissent pas encore, voici ma copine, Jessie.

L'annonce de la nouvelle ne semble pas les surprendre, même pas Sy. Ils se limitent à un hochement de tête pour me saluer et une fois les présentations terminées, je les laisse à leur conversation pour me rendre en salle de cours. Je m'affale sur mon siège de tout mon poids.

*On a survécu !*

Cette journée est chargée en émotions : manger avec lui adossés à l'arbre où j'avais l'habitude de me rendre seule, sortir de cours ensemble, nous rejoindre à nos casiers pour profiter de quelques instants en tête à tête, ce sont des choses simples, mais si agréables.

Alors qu'il me rejoint sur le parking pour rentrer, je suis intriguée.

— Mais où est Logan ?

— Il rentre avec Sy.

— Ben... Pourquoi ?

— On a quelque chose à faire tous les deux, toi et moi.

Je hausse les sourcils, surprise par tant de mystère.

— Suis-moi.

— On prend pas la voiture ?

— Non, c'est à quelques pas.

Nous marchons en silence pendant plusieurs mètres, jusqu'à ce qu'il s'arrête devant un gymnase, proche du lycée. Je n'y ai encore jamais mis les pieds.

*Je ne suis pas du genre à faire beaucoup de sport.*

— Qu'est-ce qu'on fait là ? demandé-je, étonnée.

— Tu dois arrêter de prendre ces conneries de somnifères et j'ai peut-être la solution.

Sans même me laisser le temps de réaliser ce qu'il vient de dire, il m'attire à l'intérieur du centre. Le lieu ressemble à un vieux hangar. La lumière s'infiltré par les vitres situées sur les parties hautes du bâtiment, et les murs gris ont l'air de tomber en lambeaux. Il y a quelques poutres métalliques rouillées par le temps çà et là. Ça grouille de monde, essentiellement des garçons, l'endroit sent la transpiration. C'est surprenant de les trouver vêtus de justaucorps, mais à les voir virevolter avec les anneaux ou sur

les barres asymétriques, leurs muscles sont mis en exergue et ça force l'admiration. Quant à nous, nous déambulons entre les différents ateliers. Lorsque nous arrivons au fond de la salle, Austin se tourne vers moi, un sourire satisfait sur les lèvres.

— Nous y sommes.

*Euh... ?*

— Et si tu m'expliquais ?

— Tu vas monter là-dessus.

Il se détourne quelque peu pour laisser apparaître un ring. Un ring ? Un ring ! Un riiiiing !!!

— Non Austin, pas question.

— Mais si tu vas voir, je suis sûr que ça peut être amusant.

— On ne doit pas avoir la même définition du mot *amusant*... Et si je refuse, tu vas faire quoi ?

— Rien. Mais tu continueras à ne plus dormir parce que je ne te fournirai plus cette merde.

— Et tu crois que ça peut m'aider ?

— En tout cas, on peut essayer.

Je soupire ma frustration en le suivant sur le podium.

*Ça ne coûte rien d'essayer !*

Une fois là-haut, il me met les gants, m'enfile le casque de protection, l'attache et en fait autant pour lui. Nous voilà équipés.

— Prête ?

Je hoche la tête pour lui signifier mon accord.

— Bien, alors vas-y, tape !

Je me lance, mais après à peine quelques échanges, Austin m'interrompt.

— Stop ! Stop ! Stop ! Tu fais quoi là ?

— Eh ben, je frappe.

— Non ça, c'est pas frapper, c'est plutôt caresser, et c'est pas ce que je te demande. Est-ce que tu peux te concentrer sur ce qui t'empêche de dormir et laisser exploser ta colère ? Tu peux faire ça pour moi ?

Je souffle, désespérée. Ça va faire mal, c'est sûr.

*Dans tous les sens du terme !*

— Allez, respire un grand coup et on y retourne.

Je me focalise alors sur cette nuit-là et au fil des coups, tout resurgit. Austin disparaît, je me bats contre Sonny. Son sourire diabolique aux lèvres et ses sales pattes ! Je ne sens plus rien, happée par le souvenir, et ne pense plus qu'à une seule chose, lui casser sa gueule méprisante. J'ai l'impression que plus je tape, plus mon violeur rit, comme si je ne réussissais pas à l'atteindre. Ça me met hors de moi et je cogne toujours plus fort, je veux le tuer de mes propres mains. Mais les cris de Austin me ramènent à la raison. Je suis complètement à bout de souffle, les joues trempées, à califourchon sur lui, les mains autour de son cou.

— Jessie, c'est moi, arrête !

Je stoppe net, me roule sur le côté pour m'agenouiller, épuisée. Mon petit ami s'assied, interloqué, et se masse la gorge pour atténuer la douleur. Je pose mes mains sur mes genoux et me mets à sangloter. Il vient près de moi et chuchote :

— Jessie, tu dois te faire aider.

— Ça servirait à quoi ?

— Tu dois exorciser ta haine. Elle te tue à petit feu, tu te fais du mal. Tout ça doit cesser.

Je suis incapable de répondre, emportée par mes sanglots. Cela semblait tellement réel.

— Allez viens, on rentre.

Je me lève et nous quittons le gymnase. Le chemin du retour se fait en silence, seuls mes reniflements emplissent l'habitable. Ce qui vient de se produire m'a perturbée et mérite réflexion, mais je suis encore tellement chamboulée que seule une douche pourra m'apaiser.

Les jours défilent, et cet incident se transforme en lointain souvenir. Austin me propose de rencontrer sa mère – la psychologue plus précisément –, mais je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée, pourtant j'accepte.

*Pour Austin.*

Ça fait plus d'un mois que nous sommes un couple et rien ne change. Cette situation me pèse. Ne pas le toucher ni même l'embrasser, enfiler des gants pour se tenir la main, mettre un traversin entre nous pour rester près l'un de l'autre, cela est invivable. Je n'ai plus envie de tout ça, mais je suis tétanisée. Qui peut supporter ça ? Je veux lui donner plus, il mérite de l'affection et j'en deviens complètement dingue.

Aujourd'hui, je vais à l'hôpital de Newport : j'ai pris rendez-vous avec le Docteur Philips sans rien dire à Austin. Avant de lui parler de quoi que ce soit, je veux savoir si je suis vraiment un cas désespéré. C'est sans conviction que je me retrouve dans la salle d'attente, un magazine sur les genoux. Une demi-heure plus tard, la secrétaire me fait appeler. Sur la porte en bois foncé brille une plaque où est gravé

*Diana Philips.* Je frappe timidement puis entre : une femme blonde en tailleur bleu marine se tient derrière son spacieux bureau en acajou. Elle vient à ma rencontre puis me tend la main.

— Diana Philips.

— Jessie Davis.

— J'ai beaucoup entendu parler de toi, tu sais. Mais installe-toi, je t'en prie.

Je m'assieds sur le siège devant le bureau et elle retourne au sien. Ses enfants lui ressemblent énormément : même regard chaleureux et même sourire unique, propres aux Philips.

— Bien que puis-je faire pour toi ?

— J'aimerais que vous me conseilliez un de vos confrères.

— Je suis étonnée, je pensais que c'est moi que tu venais consulter.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. Il y aurait conflit d'intérêts ou un truc comme ça.

— Ne t'en fais pas pour ça, tu sais ce qu'est le secret professionnel ?

— Oui, mais étant donné les circonstances, j'insiste.

— Bien, comme tu voudras...

Elle frappe à une porte communicante derrière elle et quelques secondes plus tard, un homme bedonnant et crâne dégarni fait irruption.

— Mademoiselle Davis, je vous présente mon confrère, Monsieur Jackson.

Je détaille cet homme de la tête aux pieds. Il porte un gilet sous son blazer tendu à l'extrême à cause de sa bedaine, l'un des boutons est prêt à se faire la malle à tout instant, ses lunettes sont perchées sur le bout de son nez et le peu de cheveux qu'il lui reste sont hirsutes.

*Mais d'où il sort celui-là ?*

Il me dévisage comme si j'étais la pire chose qu'il ait vue jusqu'à présent, ce mec me fait froid dans le dos.

— Monsieur Jackson, cette demoiselle aimerait...

— Non, l'interromps-je, ça ira.

*Cette femme est très maline.*

Elle fait signe à ce type de repartir et clôt l'incident.

— Bon choix. Et si nous commençons ?

Après les présentations d'usage et le récit en détails de mes terreurs, nous voilà arrivées au sujet de ma démarche.

— Austin m'aime, j'en doute pas une seconde. Mais avec tout ça, je ne supporte pas que quelqu'un me touche. Je tolère difficilement ma famille et il en devient un membre en quelque sorte. Je pensais que son contact me permettrait de me détendre peu à peu, de me laisser aller, mais rien à faire, je suis toujours sur le qui-vive. Ça va finir par le rendre malheureux.

— Je crois que je suis bien placée pour te dire que mon fils se porte comme un charme. Je crois même que je ne l'ai jamais vu aussi heureux. Il sait ce qu'il fait et si quelque chose lui pose problème, il est assez grand pour t'en parler.

— Mais s'il voulait juste ne pas me faire de la peine ?

— Quelque chose te fait penser ça ?

— Non. Mais ça va finir par arriver, réponds-je emplie de mélancolie.

— Je crois que tu as assez de choses à régler pour t'en rajouter davantage. Je suis certaine que tout va rentrer dans l'ordre.

— Et si je n'y arrivais pas ? Si plus jamais personne ne pouvait me toucher ?

— Ça aussi, ça va venir.

— Mais quand ?

— Quand tu te sentiras prête. Quand tu auras le déclic. Il se passera quelque chose, à un moment inattendu, et sans réfléchir tu te lanceras. Laisse-toi du temps, Austin le comprend j'en suis certaine.

— Vous avez peut-être raison.

— Bien, je crois que nous avons terminé.

Elle se lève et j'en fais autant puis elle me raccompagne jusqu'à la porte.

— À la semaine prochaine ?

— Oui, à la semaine prochaine.

Le soir venu, comme toujours, Austin me rejoint dans ma chambre. Une journée sans le voir, et il me manque déjà.

— Salut bébé. Où étais-tu aujourd'hui ?

*Aaaahh, « bébé ».*

— Je suis allée voir ta mère ce matin. Enfin, j'veux dire, la psy.

— Et comment ça s'est passé ?

— Plutôt bien.

— Tu veux en parler ?

— Tu crois que tu vas tenir encore longtemps sans pouvoir me toucher ? le sondé-je, un peu soucieuse.

— C'est donc ça qui t'inquiète ? J'ai bien vu que quelque chose te minait ces derniers jours, mais je n'arrivais pas à savoir ce que c'était.

Il s'assied alors près de moi sur le lit, laissant l'espace habituel entre nous.

— Je te l'ai dit et je te le répéterai jusqu'à ce que ça rentre. Je t'aime comme tu es et notre façon à nous d'être un couple m'excite, j'te jure !

— Mais tu as des besoins, rétorqué-je, hésitante.

— T'en fais pas pour ça, j'me débrouille.

Ses mots sont sortis sans aucune retenue et mon visage est tellement rouge qu'un coquelicot serait fade à côté. J'essaie de ne pas montrer mon malaise, mais c'est trop tard, Austin a compris.

— Non, c'est pas du tout ce à quoi tu penses. Écoute, tu veux bien qu'on essaie un truc ?

Je suis à présent horrifiée, mais à quoi il pense ?

— Fais-moi confiance, je ne te toucherai pas ou en tout cas pas comme tu l'imagines, mais tu sauras à quoi je pense en attendant que ce jour précieux arrive.

Comment dire non ? Je rêve de trouver un moyen de lui faire plaisir et il vient de m'en servir un sur un plateau d'argent.

— D'accord, dis-je d'une voix fluette.

— Bien. Alors, enfile ton maillot de bain.

— Quoi ?

— Pose pas de questions. Je t'ai déjà vue je te rappelle, donc rien de nouveau sous le soleil. Cesse d'avoir peur, rappelle-toi que je te veux aucun mal, OK ?

Je secoue frénétiquement la tête et m'éclipse dans la salle de bain. À mon retour, il n'a pas bougé d'un iota. Ses yeux balayaient alors mon corps et me font littéralement l'amour. J'avance maladroitement

jusqu'au lit.

— Bien, allonge-toi.

Une fois sur le ventre, j'entends Austin remuer. Puis *Gotten* envahit la pièce, et je sens le lit s'affaisser sous son poids. Il vient jusqu'à mon oreille et chuchote :

— Tu n'as qu'à imaginer que c'est ma main.

Je déglutis ses mots avec difficulté et tente de faire abstraction de mon cœur qui bat à tout rompre.

*Tout va bien se passer. Tout va bien se passer.*

Je me concentre sur la musique, jusqu'à ce que je sente cette douceur sur ma peau. En me retournant légèrement, j'aperçois une plume blanche au bout de ses doigts, il me sourit comme un enfant, les yeux brillants. Je me rallonge confortablement et le laisse caresser mon corps de haut en bas.

*Dieu que c'est bon !*

Lorsqu'il finit de me toucher à sa façon, il s'approche de mon oreille et me dit tendrement :

— Je t'aime.

Saoule par son massage, je souris de plaisir. Il est fier de l'état dans lequel il me met, j'aimerais tant l'embrasser pour lui montrer ma gratitude, mais en être incapable me frustre. Je repense alors aux mots de sa mère, ça viendra, ne brûlons pas les étapes.

Cette nuit est la meilleure des deux dernières années. Cette petite séance avant de s'endormir a des répercussions sur mon sommeil. Pour la première fois depuis longtemps, je fais un rêve. Bon, certains diraient que c'est porno, mais je le qualifierais d'érotique, carrément chaud, mais carrément bon. Instantanément, j'ai envie de le partager. Même si Austin est encore dans un profond sommeil, il doit savoir.

— Austin ! Austin !

— Huuum...

— Austin, réveille-toi.

— Hummm ?

— Allez, grouille !

— Mais c'est pas l'heure.

— Non, il est 04 heures du matin.

— Alors laisse-moi dormir.

— Mais j'ai rêvé, tu te rends compte ? Rêvé !

Il finit par se gratter les yeux et s'assied dans le lit.

— Bien, je t'écoute.

— Je crois que ta plume a fait des merveilles. J'ai rêvé de nous. Ça faisait des mois, des années que je n'avais pas rêvé d'autre chose que de cette nuit-là, c'est incroyable.

— Et on faisait quoi ?

— L'amour.

Lorsque je me suis réveillée, en parler me semblait être une bonne idée, mais maintenant...

— Hum, intéressant... Tu te souviens des détails ?

— Oh oui, tu peux me croire.

— Alors raconte.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée en réalité.

— Tu m'as réveillé et tu as réveillé ma curiosité par la même occasion, alors dis-moi.

— Bien... Euh, en fait, tu me caressais avec ta plume avant de la déposer sur la table de chevet pour continuer avec tes mains, tu les passais partout sur moi et mon corps réagissait à tes caresses, ensuite tu as...

— OK, arrête. Je crois que je vais aller prendre une douche.

— Mais pourquoi ?

— Tu ne voudrais pas savoir.

Il se lève ni une ni deux et se précipite dans la salle de bain. Quelques minutes plus tard, le voilà de retour, les cheveux encore mouillés. Il se rallonge sur l'oreiller qu'il presse contre lui.

— Je suis content que tu aies rêvé, c'est un début.

— Je l'espère.

Les jours défilent et se ressemblent. Malgré mes séances avec Diana, il n'y a aucune progression. Plus les jours passent, plus je me dis que ça n'ira jamais plus loin que ce rêve érotique et cette séance de caresses. Pourtant, je l'aime tous les jours un peu plus, et ma frustration grandit au même rythme que mes sentiments. Je tente d'en parler à Austin, mais sa manière de me rassurer n'est plus suffisante. Ce soir,

c'est une nouvelle étape. Nous allons au cinéma avec Abby et Logan, et j'ai la ferme intention de m'asseoir près de mon petit ami. Nous attendons mon cousin sur le perron lorsqu'une moto s'arrête devant nous : Logan. Nous sommes tous les trois surpris, lui semble excité.

— Elle est belle, hein ?

— Mais qu'est-ce que... Mais... ?

— Ouais, je me suis acheté une moto, balance-t-il fièrement.

— Ça t'est venu comme ça ? renchérit Abby.

— J'ai toujours trouvé que les motards avaient l'air cool et branchés !

Nous rions de bon cœur, c'est du grand Logan.

— Tu montes Princesse ? J'ai un casque pour toi.

— Eh, t'as intérêt à faire gaffe. N'oublie pas que c'est ma sœur que tu as derrière toi, ajoute Austin légèrement inquiet.

— Comme à la prune de mes yeux.

Ils se mettent en route et nous prenons la voiture de Austin pour les rejoindre. Nous allons voir *The Martian*<sup>[22]</sup>, un film ennuyeux comparé à ce qui nous attend à l'extérieur. À peine avons-nous frôlé le trottoir qu'une voix nasillarde que je reconnaîtrai entre mille nous oblige à nous retourner à l'unisson.

— Tiens, tiens, qui vois-je ?

Ashley se tient là avec ses deux comparses, un air supérieur plaqué sur le visage.

— Ça a l'air sérieux entre vous deux, commente-t-elle en nous dévisageant.

— Ça l'est, affirme Austin.

— Tu ne te rends pas compte à quel point vous êtes ridicules à vous pavaner avec des gants. On ne vous a jamais vus vous embrasser, jamais vus dans les bras l'un de l'autre. Pfff, vous n'êtes pas crédibles une seule minute.

Avant même que Austin ait le temps de réagir, Logan réagit :

— Et si t'allais cracher ton venin plus loin, hum ?

— Tiens donc ! Il n'y a pas si longtemps, tu me suppliais pour qu'on couche ensemble et aujourd'hui, tu voudrais me faire croire que tu es devenu raisonnable, tout ça pour elle ? rétorque-t-elle en désignant Abby du doigt.

— Tu parles du temps où j'étais puceau et où j'avais les couilles constamment pleines ? À cette

époque, tout et n'importe quoi pouvait faire l'affaire, mais maintenant je préférerais mourir plutôt que de coucher avec toi !

Alors qu'elle s'apprête à sortir l'une de ses phrases assassines dont elle seule a le secret, Austin s'interpose :

— Tu vois bien que personne ne veut de toi ici, alors tu ferais mieux de te barrer.

Je crois que de tout ce qu'elle a entendu ce soir, seule la phrase de Austin la blesse, on peut le voir dans son regard. Elle voulait sans doute attirer son attention, mais elle s'y est mal prise. Elles finissent par tourner les talons et Logan et Abby nous raccompagnent jusqu'à la voiture. Mon cousin ne peut s'empêcher d'en rajouter.

— Je me demande comment t'as pu rester avec elle pendant si longtemps.

— Moi aussi, avoue Austin à demi-mot.

L'incident semble clos pour eux, mais les mots de Ashley me rongent de l'intérieur. Cette nana est ce qu'elle est, mais elle a raison. Notre couple de la nouvelle ère est ridicule. Nous nous obstinons sur une voie sans issue. Trois mois se sont passés et qu'ai-je réussi à lui offrir ? Un rêve et une plume ? Il mérite bien mieux que ça et de toute évidence, je ne suis pas celle qui peut le lui donner.

Cette nuit, j'ai beau tourner le problème dans tous les sens, je ne vois qu'une chose à faire. Je le fixe un long moment comme pour graver son visage à jamais dans ma mémoire. Je prends quelques affaires qui tiennent dans un sac et lui laisse sur la table une chanson, mais pas n'importe laquelle, *Tangled* des Maroon 5, notre façon bien à nous de communiquer.

« **I'm full of regrets**/Je suis plein de regrets

**For all things that I've done and said**/Pour toutes les choses que j'ai faites et dites

**And I don't know if it'll ever be ok to show**/Et je ne sais pas s'il sera jamais correct de montrer

**My face 'round here**/Mon visage par ici

**Sometimes I wonder if I disappear**/Parfois je me demande si je disparaissais

**Would you ever turn your head and look**/Ne tourneras-tu jamais la tête et regarderas-tu

**See if I'm gone**/Pour voir si je suis parti

**Cause I fear**/Car j'ai peur

**There is nothing left to say to you**/Je n'ai plus rien à te dire

**That you wanna hear**/Que tu veux entendre

**That you wanna know**/Que tu veux savoir

**I think I should go/Je pense que je devrais partir**

**The things I've done are way too shameful/Les choses que j'ai faites sont trop honteuses**

**You're just an innocent/Tu es juste une innocente**

**A helpless victim of a spider web/Une victime sans défense prise dans une toile d'araignée**

**And I'm an insect/Et je suis un insecte**

**Goin after anything that I can get/Courant après tout ce que je peux avoir »**

Puis j'en profite pour lui dire tout ce que j'ai sur le cœur, une dernière fois.

« *Austin,*

*Je suis désolée, tellement désolée de t'avoir fait croire que nous avons un avenir. J'y ai cru et j'ai tout fait pour qu'il existe, mais le temps passe et rien ne change. Je ne peux pas t'infliger ça, je sais que tu es sincère et que tout ce que tu fais, tu le fais par amour, mais j'ai l'impression de te laisser pris au piège. Je t'aime, un sentiment que je ne pensais plus jamais ressentir, et cette émotion t'appartient, mais c'est difficile d'aimer quelqu'un sans pouvoir le toucher, le sentir ou l'embrasser. Je vis un enfer et même si tu ne dis rien, c'en est un pour toi aussi. Si moi je l'ai mérité, toi tu n'as rien fait pour ça, et c'est pour cette raison que j'ai décidé de partir. Tu mérites d'être heureux. Je te libère. Trouve quelqu'un à ta hauteur. Je m'en vais des étoiles plein les yeux et j'écouterai toujours mon cœur qui bat pour toi. Sois heureux et saisis l'opportunité que je t'offre. Tu as fait de ces quelques mois un cadeau merveilleux, alors prends celui que je t'offre à mon tour.*

*Je t'aime.*

*Bébé. »*

Je jette un dernier regard sur lui, sur cette chambre puis ferme la porte sur ce que nous avons vécu. Je griffonne également un mot à l'attention de ma famille que je dépose sur la table de la cuisine. Mon départ ne devrait pas les attrister plus que ça, et puis Austin s'en remettra, c'est pour son bien. Je jette un ultime coup d'œil à cette maison qui m'a si gentiment accueillie et qui m'a offert bien plus que le gîte et le couvert. Mon sac sur l'épaule, je marche meurtrie jusqu'à la gare routière. Qui aurait cru que je m'attacherais à la vie que j'ai bâtie ici ?

Dans le bus qui me ramène à Los Angeles, j'ai l'estomac noué. Je crois que si mon cœur le pouvait, il quitterait le navire pour rester auprès de Austin ; il m'en veut tellement qu'il tambourine dans ma poitrine de plus en plus fort, c'est sa façon de me rappeler que j'ai fait le mauvais choix. Mais le bonheur de Austin passe avant le mien. Malgré mes certitudes, je pleure de tout mon soûl, la tête contre la vitre de ce bus désespérément vide, comme si un convoi était spécialement affrété pour les gens qui abandonnent lâchement l'amour. J'imagine Austin se réveiller seul dans ma chambre, trouver mon mot et le pire de tout, je devine son regard triste, désespéré. J'espère simplement qu'il comprendra pourquoi je l'ai fait.

*Non, ce n'est pas un abandon, non, ce n'est pas un abandon.*

Austin est plein de ressources, il s'en remettra.

Malgré cela, cette douleur incompressible dans ma poitrine ne s'atténue pas, je n'en ai jamais connu de semblable. Mon cœur est brisé comme un vulgaire vase et les éclats de verre entaillent mon âme. Austin est le feu dont je me suis approchée de trop près et cette brûlure me dévore, me consume jusqu'à me réduire en un tas de cendres. En relevant la tête, je croise le regard du chauffeur dans le rétroviseur, et un hochement de tête de sa part me pousse à écouter les paroles de cette chanson douce et vraie, qui sort des haut-parleurs. Ed Sheeran chuchote à quel point l'amour peut être douloureux, mais c'est aussi ce qui nous permet d'être vivants. En effet, l'amour m'a rendu la vie, mais ouvrir mon cœur, c'était aussi accepter d'être exposée, être nue face à une multitude de sentiments. J'ai souri, j'ai rêvé, j'ai aimé et maintenant je succombe. Cette chanson vient de résumer ma vie.

« **We keep this love in a photograph**/On garde cet amour dans une photographie

**We made these memories for ourselves**/On crée ces souvenirs pour nous

**Where our eyes are never closing**/Là où nos yeux ne se ferment jamais

**Our hearts were never broken**/Nos cœurs n'ont jamais été brisés

**And time's forever frozen, still**/Et le temps est pour toujours gelé, immobile »

Je sors alors une photo de Austin et moi que j'ai toujours dans la poche, la seule que nous avons. C'est juste après notre saut à l'élastique, après qu'il m'ait fait rire pour la première fois. Je compte bien m'accrocher à ce moment immortalisé. C'est tout ce qu'il me reste.

Alors que je sors du bus pour ensuite m'envoler vers Bayfield, le chauffeur m'interpelle.

— L'amour n'est jamais simple, mais lorsqu'il est authentique, il triomphe toujours.

— Hum. C'est gentil, mais c'est plus compliqué que ça.

— C'est aussi un de ses attraits, mais ça finira par s'arranger. Ça s'arrange toujours.

— Je ne crois pas.

— Il n’y a pas d’amour sans larmes. Pleurer ne signifie pas toujours que tout est fini.

Je me contente de hocher la tête. Ces mots valent sans doute pour les autres, mais en mettant autant de milles entre nous, tout ce que je vais récolter, ce sont des souvenirs. Austin se rappellera de cette fille aux cheveux rouges de passage dans sa vie, et moi de celui qui m’a fait renaître.

Lorsque j’arrive chez moi, la maison est vide. Ma mère va rentrer du travail dans quelques heures, je me dirige donc naturellement vers ma chambre en attendant. À l’instant où j’ouvre la porte, c’est le choc. Tous les posters et le noir agressif des murs me sautent au visage. Il y a quelques mois, ce fut un déchirement de quitter cet endroit, mais là je me sens comme une étrangère. Je ne me reconnais plus dans cet univers que je chérissais tant. Avant même de défaire mes bagages, je décroche un poster, puis deux... Jusqu’à tous les retirer. Mon dessus de lit noir se retrouve au sol. Je profite de l’absence de ma mère pour tout jeter et acheter de quoi arranger tout ça.

De retour, je m’attelle à dessiner, peindre sur les murs et chaque coup de pinceau m’empêche de penser. Les minutes deviennent des heures, mais peu importe, plus rien ne peut m’arrêter, mis à part peut-être le grincement de la porte de ma chambre qui annonce la présence de quelqu’un.

— Jessie ? Mais qu’est-ce que tu fais là ? Mais comment... ?

Dès que je vois ma mère, je lâche mon pinceau et me jette dans ses bras, niche mon nez dans son cou et laisse libre cours à mes sanglots. À sentir son corps se raidir sous mon assaut intempestif, je devine sa surprise. Quelques secondes à peine suffisent à ses mains chaudes pour me serrer contre elle et me caresser le dos pour m’inviter à me laisser aller doucement. Elle nous rapproche de mon lit afin que nous nous y asseyions. Je reste un instant au creux de son épaule et lorsque je réussis enfin à faire taire mes larmes, je plonge mon regard triste dans le sien. Pour la première fois depuis longtemps, tout ce que j’y vois, c’est son amour. Un amour maternel assurément, mais il y a aussi cet éclat, qui lui permet enfin d’entrer dans ma vie.

— Tu veux me dire ce qui se passe ? me demande-t-elle d’une petite voix.

— Ça me bouffe la vie, maman.

— Et si tu m’expliquais pourquoi ?

— J’ai fait tout ce que j’ai pu pour que plus jamais on ne m’approche. C’était le meilleur moyen... Mais il n’a pas écouté, je l’avais pourtant prévenu. Il ne demande qu’à m’aimer, mais j’en suis incapable.

— Je suppose que tu parles de Austin. Ma chérie, de quoi as-tu si peur ?

— Maman...

— Non, dis-le-moi. C’est mon rôle de t’aider.

Je souffle ma crainte, mais son regard implorant m’invite à répondre.

— Je ne supporte pas qu'on me touche, qu'il me touche. Ça me ramène à mes cauchemars, à mon cauchemar. Je ne vois que son visage, son sourire vainqueur et ses sales pattes qui se baladent un peu partout alors que je le supplie de me laisser tranquille. Je ne peux rien y faire... J'ai essayé maman, j'te jure. Mais j'y arrive pas, c'est au-dessus de mes forces !

— Ce garçon, il t'aime pour ce que tu es, et pas pour ce que tu représentes. Il a réussi à lire entre tes lignes, là où d'autres se seraient arrêtés à la couverture effrayante. Ton look extravagant que tu as choisi pour te protéger n'a pas suffi, et c'est tant mieux. Tout ce qu'il souhaite, c'est te donner de l'amour, c'est sur ça que tu devrais te concentrer. Lorsque tu auras envie qu'il te touche, ce ne seront que des caresses ou des baisers pour te transmettre ce qu'il ressent pour toi, tu ne peux pas le comparer à ce connard qui t'a volé la douceur, la tendresse de ces moments. Ne le laisse pas gagner, reprends ce qui te revient de droit, et il s'appelle Austin.

— J'y ai cru maman. J'ai même vu une psy. Mais ça n'a rien changé, je suis pétrifiée à l'idée qu'il me touche. Et c'est d'autant plus difficile que j'en meurs d'envie.

— Laisse-toi du temps ma chérie. Tu t'es protégée pendant si longtemps. Tu rumines sans cesse ce qu'il s'est passé cette atroce nuit et tu voudrais tout oublier comme ça ? C'est terrible, horrible ce qu'il t'est arrivé, mais ça ne restera pas impuni, tu peux me croire. Malheureusement, ça fera toujours partie de toi, il faut que tu arrives à surmonter cette épreuve pour être enfin heureuse. Arrête de croire que c'est ta faute, le seul crime que tu aies commis, c'est d'avoir eu quinze ans.

— Maman, ne m'oblige pas à retourner là-bas ! Je prendrai des cours par correspondance et j'aurai mon diplôme, je te le jure. Mais laisse-moi rester avec toi, je t'en supplie.

— Pourquoi te forcerais-je ? Si je t'ai envoyée chez ton oncle et ta tante, c'était pour t'aider à retrouver la raison. C'était sans savoir ce que tu avais subi. Mais ces quelques mois passés là-bas m'ont rendu ma Jessie et toi aussi tu vas la retrouver, aie confiance en toi.

— Merci, maman, reniflé-je.

Je la serre une nouvelle fois dans mes bras. Elle fait un rapide tour d'horizon et ne peut s'empêcher de constater le chantier qu'est devenue ma chambre.

— On dirait bien que le retour de la vraie Jessie est plus rapide que je l'espérais.

Un fin sourire sur les lèvres, elle m'embrasse sur les cheveux et me laisse reprendre les travaux de réhabilitation de ma chambre. Au fil des jours, mon petit univers se met en place. Lorsque je pénètre dans mon antre, c'est comme entrer dans un Hell miniature. J'ai reproduit les dessins que j'ai créés au club quelques mois plus tôt et ça me procure le sentiment de bien-être que je cherchais en revenant ici. Seulement, maintenant que j'ai assouvi mon besoin de transformation, ma mélancolie me frappe une nouvelle fois, me ramenant à chaque fois à celui qui me manque tant : Austin.

*Un être vous manque et tout est dépeuplé, hein ?*

Plutôt que de me remettre à travailler comme je l'ai promis à ma mère, je prends une feuille de papier et écris tout ce que j'aurais aimé lui dire. Des pages et des pages qui se retrouvent en boule au pied de

mon lit. Finalement, ce sont les paroles d'une chanson qui noircissent mon cahier.

« **Hidden behind my red hair, I protected myself**/Cachée derrière mes cheveux rouges, je me protégeais.

**Persuaded that no one would understand me**/Persuadée que personne ne me comprendrait.

**You entered my life like a summer breeze**/Tu es entré dans ma vie comme une légère brise d'été

**And yet at the first glance, I hated you**/Et pourtant au premier regard, je t'ai détesté

**I believe that in reality it was to love you more**/Je crois qu'en réalité c'était pour mieux t'aimer

**I died over there and I was born in your arms**/Je suis morte là-bas et je suis née dans tes bras

**As if my life was now only yours**/Comme si ma vie désormais n'appartenait qu'à toi

**That's all I would have liked to say but my head seems to forbid it**/Voilà tout ce que j'aurais aimé te dire, mais ma tête semble me l'interdire

**I would like to kiss you, to embrace you, to touch you but the face of the past erases yours**/Je voudrais t'embrasser, t'enlacer, te toucher mais le visage du passé efface le tien

**Fear is my only bond that tears me from the paradise of your lips**/La peur est mon seul lien qui m'arrache au paradis de tes lèvres.

**I will remember your perfume**/Je garderai en mémoire ton parfum qui m'enivre

**And the memory of that boy who stole my heart**/Et le souvenir de ce garçon qui a volé mon cœur

**Never forget that all I want is your happiness**/N'oublie jamais que ce que je veux, c'est ton bonheur. »

Je passe des jours sur cette chanson. En l'écoutant, j'ai le sentiment de garder ce lien qui nous unit. La fredonner me permet d'oublier. Je me souviens alors de la guitare que Hadley a laissée dans le placard qui sert de débarras. Je m'installe avec sur mon lit et gratte les seuls accords que Steve m'a appris enfant. Je m'y accroche parce qu'après tout, c'est tout ce qu'il me reste.

*Apparemment, soit la guitare est nulle soit c'est moi.*

Tandis que je persiste dans mes tentatives pourtant vaines, j'entends frapper à ma porte.

— Maman, c'est toi ? T'es déjà là ? Tu rentres tôt auj...

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase que je découvre mon frère dans l'encadrement. Je le regarde, ahurie de le trouver là, devant moi.

— Salut Cookie.

— Sa... lut, réussis-je à balbutier.

Après la surprise vient le moment des questions.

— Pourquoi t'es là ?

— Steve disait que tu chantais bien. Force est de constater qu'il n'a pas toujours tort ce con, lance-t-il en ignorant ma question.

Il vient s'asseoir sur mon lit, prend la feuille près de moi et se met à lire sans attendre ma permission. Je suis encore sous le choc du retour de mon frère.

— C'est toi qui l'as écrit ?

— Hadley, pourquoi t'es là ?

— Maman m'a appelé.

— Et ?

Il va falloir en plus que je lui tire les vers du nez.

— Elle m'a dit que t'étais rentrée alors j'ai décidé de passer pour voir si tout allait bien, rajoute-t-il, toujours absorbé par sa lecture.

Il saisit la guitare d'entre mes mains, la serre contre lui et commence à jouer.

— Aïe, faut l'accorder.

Il manipule pendant quelques instants les clés puis se tourne enfin vers moi.

— Chante pour voir.

Voilà comment me ramener sur la terre ferme : me demander de chanter.

— Pas question.

— Fais pas ta timide, je t'ai entendue derrière la porte, allez recommence.

— Hadley, mais à quoi tu joues ? Tu débarques comme ça après plusieurs années et tu veux faire un bœuf ? Permits-moi d'être dubitative.

— Tu veux vraiment avoir cette conversation ?

— J'ai besoin de comprendre pourquoi tu débarques un matin comme si de rien n'était !

Mon aîné soupire, apparemment vaincu. Il se gratte la tête. Serait-il nerveux ?

— Jessie, je sais pas par où commencer...

— Par le début, ça fera l'affaire, le coupé-je.

— Quand t'es entrée dans ma vie du haut de mes cinq ans, j'ai ressenti une immense fierté. J'avais une sœur. Tout de suite, j'ai eu cet instinct de protection. Aussi naturellement que de respirer. Tu as grandi et j'ai toujours été là, à chaque étape de ta vie. Faire attention à ce que tu manges, où tu marches, ce que tu touches. J'avais le sentiment que j'étais responsable de ton bien-être, tu vois ? Puis tu es devenue une jeune fille douée, intelligente, studieuse, mais surtout avec des besoins, des envies d'indépendance et doucement, la distance entre nous s'est installée. J'ai compris que je devais rester dans ton ombre pour te laisser vivre ta vie. Et puis, l'opportunité de partir en tournée s'est présentée, et tu sais que la musique a toujours été toute ma vie, je ne sais faire que ça, alors j'ai sauté sur l'occasion.

Je retiens mon souffle en écoutant ses paroles.

— J'ai souvent pensé à toi et je t'imaginais avec une bande d'amis, rire, profiter, être heureuse quoi ! Avec peut-être un ou deux problèmes existentiels typiques d'une ado, mais lorsque je t'ai vue dans l'aéroport, mon instinct a tout de suite été en alerte. J'ai compris que quelque chose ne tournait pas rond et quand Austin m'a appris la vérité, la terre s'est dérobée sous mes pieds. Les questions se sont bousculées dans ma tête. Pourquoi n'ai-je pas pensé que la vie pouvait être cruelle ? Pourquoi suis-je passé à côté ? Pourquoi suis-je parti au moment où tu avais le plus besoin de moi ? Je m'en veux, si tu savais... Mais j'ai transformé cette culpabilité en une force considérable. Tu peux t'appuyer sur moi, me faire confiance. On va te sortir de là ! Je suis là maintenant, et je n'ai plus de raison de m'en aller.

Je le regarde, au bord des larmes, un nœud à l'estomac. J'ai envie de lui dire tout un tas de choses, mais les mots restent coincés dans ma gorge. Je n'y arrive pas. Spontanément, je ferme les yeux, les larmes coulent sur mes joues et je chante d'une voix tremblante. Quelques secondes défilent avant d'entendre les premiers accords de guitare. Je continue et ma voix se pose sur les notes. Lorsque la musique cesse, j'ouvre enfin les yeux, un peu inquiète, mais Hadley me sourit d'un air complice. Je lui rends son sourire.

Nous passons les dix jours suivants à travailler cette chanson, *ma* chanson. Mon frère est de retour, l'amour fraternel dans ses valises. Nous sommes tout le temps ensemble, à réapprendre à vivre l'un avec l'autre.

Un matin, il vient me réveiller, excité comme jamais.

— Cookie, Cookie, réveille-toi !

— Hum... Quelle heure est-il ?

— 08 heures !

— Oh, j'ai dormi que deux heures. Reviens plus tard.

— Hors de question, j'ai une surprise pour toi, s'empresse-t-il.

J'ouvre les yeux, curieuse, mais inquiète.

— Une surprise ?

— Oui, oui, lève-toi.

D'un pas lourd, j'obtempère. Je m'habille et quand j'arrive dans le salon, mon café est déjà prêt, mais il ne me laisse même pas le temps de m'asseoir pour la savourer. Lorsque je pose mon mug, il est déjà dans le hall, ma veste à la main. Dans les rues de Bayfield, l'excitation de Hadley est palpable, il a un sourire indéchirable, mais ne veut toujours rien me dire. Après plusieurs minutes de marche, nous nous trouvons devant un immeuble en briques. Mon frère s'arrête et me fait face.

— Voilà, nous y sommes.

— Et nous sommes où exactement ?

— Là où nous avons enregistré notre premier album avec les *Platoon*.

— D'accord. Et..., je m'interromps, tout s'éclaire. Oh mon Dieu, non, Hadley ! Pas question !

— Oh que si, tu vas le faire. Tu vas enregistrer cette chanson.

— Hadley...

— Allez viens. Je l'ai loué pour la journée, faut pas traîner.

Il me tire par la main sans me laisser le temps de protester. Nous pénétrons à l'intérieur, il récupère la clé du studio à l'accueil puis nous montons à l'étage pour nous arrêter devant le studio n° 10. Hadley donne un tour de clé et nous y sommes. À peine avons-nous posé nos vestes que mon frère s'empresse de vérifier la console et les instruments. Je reste là, prostrée telle une poupée qu'il manipule à sa guise. Lorsqu'il m'installe devant le micro, ça confirme mon ressenti. C'est ça, une marionnette. Hadley disparaît derrière la vitre, met son casque et me parle dans le micro.

— T'es prête ?

— Euh, je dois faire quoi ?

— Juste chanter avec tes tripes et moi je m'occupe du reste.

Il est surexcité tandis que je reste perplexe. Il me fait signe derrière la vitre et je me racle la gorge pour m'éclaircir la voix. Je ferme les yeux et tout de suite, mon esprit me ramène auprès de Austin. Il est assis là, sur cette balançoire, et me sourit. Je lui chante ce que je ressens et dans chaque note, il peut déceler mon désespoir, ma peine et ma détresse. Je suis déchirée entre deux mondes, l'enfer du passé et le paradis du présent, bloquée entre deux feux. Ma seule certitude, c'est que je l'aime, mais c'est à croire que l'amour ne résout pas tout. Voilà le message que je veux lui faire passer. Le morceau terminé, le studio me semble bien plus austère, ma poitrine se gonfle encore au rythme de ma respiration effrénée et les larmes sur mes joues glissent dans mon cou. Je m'accroche au regard de Hadley qui ne bouge pas. Je l'implore pour qu'il dise quelque chose. C'est à son tour de se racler la gorge pour se donner un peu plus de contenance.

— Nom de Dieu Cookie, c'était parfait ! En fait, je crois qu'on va avoir besoin que d'une seule prise.

Je me mords la lèvre pour dissimuler mon sourire. Je le rejoins en cabine, nous passons la journée à faire des arrangements. Regarder Hadley jouer de la guitare, le voir se concentrer sur la console, tout cela m'émerveille. Puis nous rentrons, mangeons tous les trois et rions comme jamais. Pour une fois depuis longtemps, nous sommes une vraie famille. Je me sens à ma place. Retrouver l'amour, la joie et la complicité autour de cette table, j'en ai besoin, ce sont les fondations de ma reconstruction. C'est sereine et pleine d'espoir que je regagne ma chambre. Je me surprends même à fredonner et à sourire bêtement avant de me coucher. Si seulement mes nuits pouvaient être le reflet de mes journées. C'est en sueur et mon frère à califourchon sur moi tenant mes poignets fermement que je me réveille en sursaut. Il s'assure que je suis réveillée et s'en va d'un bond, je l'entends ensuite s'agiter dans la cuisine. Je me lève pour le rejoindre. Il fait encore nuit noire.

— Tu fais quoi ?

— Des cookies.

L'idée me fait sourire. Je m'assieds près de lui et l'aide à préparer la pâte.

— Cookie, ça ne peut plus durer. Demain, on va aller voir la police.

— La police ?

— Oui parfaitement, la police. Ce que tu as subi, c'est puni par la loi. Cet enfoiré doit finir en taule.

— Hadley, c'était il y a deux ans. Ils ne te prendront jamais au sérieux.

— C'est ce qu'on va voir.

Il comprend que cette idée m'inquiète, il pose le plat qu'il tient dans les mains et vient s'asseoir près de moi.

— Écoute, tu tournes en rond dans ton cauchemar, il faut boucler la boucle. Une fois derrière les barreaux, tu comprendras enfin que tu n'as rien fait de mal, que tu es une victime. Tu porteras à jamais une cicatrice, c'est certain, mais c'est bien mieux que de garder cette plaie béante qui suinte sans arrêt. Il est temps d'en finir avec cette histoire sordide pour que tu puisses écrire la tienne, sans cauchemar, sans peur et sans larmes. Je me trouve très sentimental à 04 heures du matin, tu ne trouves pas ?

Un léger sourire sur les lèvres, voilà ma seule manière de réagir face à tout ça. Pour nous divertir, nous nous installons sur le canapé devant la télé, l'assiette débordante de cookies. Mais aux premières lueurs du soleil, Hadley se tourne vers moi.

— On va se préparer ?

Je n'essaie même pas de l'en dissuader, j'en ai ma claque de tout ça. Et s'il avait raison ? Si après ça, je reprenais une vie presque normale ? Il faut y aller ! Il y a toujours la théorie et la pratique, et même si c'est sans doute la solution, j'appréhende la suite. Je me lève d'un pas lourd et file m'habiller. À mon

retour, ma mère m'attend dans le hall. Je ne cache pas ma surprise.

— Je viens avec vous, dit-elle sans me laisser le temps d'ouvrir la bouche. On va affronter ça tous ensemble. On est une famille.

Je la serre contre moi et c'est tous les trois que nous nous rendons au commissariat du district. L'endroit grouille d'uniformes. Des hommes et des femmes vont et viennent sans faire attention à nous. Nous nous présentons à l'accueil et très vite, on nous demande de patienter. La tension est à son paroxysme, aussi j'essaie d'analyser les gens qui m'entourent pour mettre mes inquiétudes de côté. Un enfant est assis, un képi sur la tête, sur la banquette d'accueil, un policier près de lui tente de l'occuper. Son rire me fait sourire et quand je me questionne sur ce qui a bien pu lui arriver, un inspecteur en civil s'approche de nous. Un homme de cinquante ans, tout au plus. Il porte une veste de costume marron légèrement usée ainsi qu'un jeans.

— Mademoiselle Davis ?

J'opine de la tête.

— Inspecteur Scott, se présente-t-il en me tendant la main.

Que je refuse. Désarçonné, il se tourne vers mon frère qui le salue aisément ainsi que ma mère. Il nous invite à le suivre. Nous longeons plusieurs couloirs avant d'arriver dans une pièce vaste où des bureaux sont disposés, l'endroit est bondé dans un vacarme fou. On entend des gens crier, des téléphones sonner, des bruits de chaises grincer sur le carrelage. C'est assez impressionnant. Il passe derrière le bureau et nous fait signe de nous installer. Assise entre mon frère et ma mère, je me sens protégée par mes remparts.

— Bien. Je vous écoute.

J'implore Hadley du regard pour qu'il prenne la parole, il ne se fait pas prier.

— Voilà, ma sœur a été victime d'un abus. On lui a mis une drogue dans son verre et on a profité d'elle délibérément.

— Un abus de quel type précisément ?

Hadley me jette un rapide coup d'œil avant d'ouvrir la bouche d'une voix mélancolique.

— Sexuel.

— Oh. Connaissez-vous l'auteur des faits ?

— Il s'appelle Sonny.

L'inspecteur tape les propos de mon frère sur son ordinateur.

— Sonny comment ?

Il se tourne une nouvelle fois vers moi.

— Davenport, réponds-je timidement.

— Davenport... Davenport... Ce nom me dit quelque chose. Une minute, dit-il l'air soucieux.

Il tapote rapidement sur le clavier et mon ventre se noue.

— Sonny Davenport, il a été entendu pour des faits à peu près similaires l'année dernière, mais les charges ont été abandonnées, faute de preuves.

Je ferme les yeux, un sentiment de déception m'envahit. Il s'en sort toujours.

— On peut peut-être associer les deux enquêtes et réussir à le boucler cette fois. Ça s'est passé quand exactement ?

— Il y a un peu plus de deux ans, avoue mon frère mal à l'aise.

— Deux ans ? répète-t-il en se frottant les tempes. Pourquoi ne pas être venu avant ? C'est bien trop loin, on ne trouvera pas de preuves recevables pour le juge.

— Attendez, il y a une vidéo.

— Une vidéo ?

— Ce connard l'a filmée pendant que... Enfin, vous voyez quoi ! Il suffit de taper son nom et vous la retrouverez sans problème.

L'homme s'active à la recherche et tombe dessus rapidement. Il coupe le son, et ne la regarde que quelques secondes. Secondes interminables.

— Monsieur Davis, cela ne prouve rien. On peut interpréter ces images comme on veut.

*À qui le dis-tu !*

Je savais qu'on était venus pour rien. On aura eu le mérite d'essayer, mais mon frère ne l'entend pas de cette oreille.

— Ça veut dire qu'il peut continuer sa petite vie tranquille ?

— Malheureusement, sans preuve, il n'y a pas de procès.

— C'est dégueulasse.

— En consultant son dossier, je vois que ses frasques ont été mentionnées dans son dossier scolaire. Résultat : toutes les universités de prestige lui ont fermé les portes. Il est à la Wayne State maintenant.

— Si on rassemble suffisamment de preuves, on pourra obtenir justice pour ma sœur ?

L'inspecteur et mon frère échangent un drôle de regard, un langage codé que seul Hadley peut décrypter.

— Oui.

— Bien, ajoute mon frangin d'un ton ferme.

Quelle idée a-t-il derrière la tête ? Je sais qu'il est capable de tout, et ça ne fait qu'accroître mon inquiétude. Nous saluons l'inspecteur qui intercepte mon aîné avant de sortir.

— Et vivant ! résume-t-il avec un clin d'œil.

Nous sortons enfin du commissariat, je n'ai jamais été aussi heureuse de respirer l'air frais de Bayfield. Cette entrevue a été aussi éreintante qu'un marathon. Je suis sur la dernière marche à inspirer profondément lorsque mon frère se retourne vers moi, le sourire aux lèvres.

— Ce sourire ne me dit rien qui vaille. Tu comptes faire quoi ?

— Je vais m'inscrire à l'université.

— Excuse-moi ?

— T'as très bien entendu. Et tu vas venir avec moi. Je veux que tu me le montres et ensuite, j'en fais mon affaire. On va lui ramener ce trou du cul et sans aucune égratignure.

— Hadley...

— T'inquiète Cookie, ça va marcher comme sur des roulettes. Fais-moi confiance.

Je me tourne vers ma mère, la suppliant de venir à mon secours. Mais elle fronce les sourcils pour me pousser à le croire et répète ces mots tout en me prenant par les épaules :

— Fais-lui confiance.

Nous rentrons à notre appartement. Hadley me demande d'attraper quelques affaires pendant qu'il file dans une boutique pour acheter un téléphone. Une heure nous sépare de Détroit et nous passons tous les deux ce temps à déchiffrer comment fonctionne ce fichu smartphone, le mode d'emploi s'apparente à la Bible. Une fois à l'université, Hadley veut que l'on procède d'abord à un repérage. Mais le campus est immense. Comment allons-nous le retrouver dans cette véritable fourmilière ? Mon frère déambule avec un naturel déconcertant. Il ne se cache même pas et arrête des étudiants pour leur demander où l'on peut trouver Sonny. Enfin, on nous indique un bâtiment. Mon aîné et moi nous plantons à quelques mètres de l'entrée principale. À chaque mec qui passe la porte, la question est là même « c'est lui ? », et je réponds toujours en secouant la tête. Enfin, le voilà. Mon sang se glace et mon rythme cardiaque s'accélère. Il n'est pas seul et rit, ce rire qui me donne envie de vomir. À le voir ainsi, il ne semble pas être trop rongé par les remords. Mon frère me voit blêmir, il a compris.

— Bien, va m'attendre à la voiture. J'en ai pour un moment.

— Tu vas pas le...

— Je te jure de ne pas toucher à sa petite gueule de fils à papa.

Je fais demi-tour, je dois lui faire confiance. Mais au bout d'une heure, je commence sérieusement à m'inquiéter et au bout de deux, j'ai rongé mes ongles jusqu'au sang. Lorsqu'il pose enfin ses fesses côté conducteur, je ne peux m'empêcher de lui sauter à la gorge.

— Mais où t'étais passé putain ?!

— Ça y est, je suis inscrit, répond-il dans un souffle.

— Mais t'en as mis du temps !

— Je me suis rencardé pour connaître son emploi du temps et avoir quelques cours avec lui.

— T'es un grand malade, tu le sais ça ?

— C'est qu'un début, ajoute-t-il avec un rire diabolique

— Comment vas-tu faire si on te reconnaît ? S'ils font le lien avec les *Platoon* ? Sonny sait que mon frère est musicien dans ce groupe. Tout le monde était au courant au lycée, m'inquiété-je.

— Je pensais qu'on avait que trois fans ? me charrie-t-il.

— Très drôle.

— Je dirai simplement que j'avais envie de reprendre mes études et que toi et moi, nous avons coupé les ponts. C'était vrai, il n'y a pas si longtemps...

Cette sincérité m'attriste.

— Quoi ? C'est révolu, non ? On peut en rire maintenant ? demande-t-il.

— Hum, c'est encore trop frais, rétorqué-je un sourire timide sur les lèvres.

Nous élisons domicile dans un motel pas très loin de l'université. Je passe mes journées enfermée, à dessiner et chanter, ce qui commence tout doucement à me rendre complètement dingue. Chaque soir, quand Hadley rentre, il me parle de l'avancée de son plan. Une semaine lui suffit pour se faire accepter dans la bande d'amis de Sonny. Pourquoi ça ne m'étonne pas ? D'après lui, personne n'a encore fait le rapprochement avec son groupe. Ce soir, il y a une soirée dans une fraternité. Hadley est persuadé qu'il pourra y réussir son coup. Alors je l'attends patiemment, angoissée. Lorsque j'entends le bruit de la porte, j'accours dans le couloir.

— Alors ?

— Alors c'est un gros naze. Il est tombé dans le panneau, rit-il fièrement.

Il me montre la vidéo, mais je ne vois rien de compromettant sur ces images.

— Hadley, je ne comprends pas. Tu veux en faire quoi ?

— Me venger. Maintenant, on peut rentrer chez nous. Il va mordre la poussière ce connard, rit-il.

Lorsque nous arrivons à l'appartement, mon frangin me dépose et file sans m'exposer son plan.

Au petit matin, alors que je me sers ma tasse de café, je le vois franchir la porte.

— Tu rentres à peine ?

— Ouep ! dit-il en posant sa veste dans le vestibule.

— Café ?

— Avec joie.

Il prend place près de moi, sa boisson entre les mains.

— Tu veux revoir la vidéo ? demande-t-il d'un air conspirateur.

— Ben, je l'ai déjà vue.

— T'es sûre ? se moque-t-il sournoisement.

— Oh la la, qu'est-ce que t'as fait ? Montre.

Il me tend son téléphone, les images sont les mêmes qu'hier, seuls les propos diffèrent : Sonny explique comment il s'y prend pour manipuler les filles et les mettre dans son lit. Il donne leurs noms et semble fier de passer dans les mailles du filet de la police.

— Oh mon Dieu Hadley, t'as trafiqué la vidéo !

— C'est convaincant, hein ?

— Mais co... Comment ?

— Rien de plus simple. Tu te souviens de Geoffrey, le voisin de James ? C'est un vrai geek. Pour lui, c'était un jeu d'enfant. Il est entré dans le serveur de la police pour piquer quelques infos et le tour était joué ! À l'heure qu'il est, la vidéo passe partout : sur le réseau social de l'université, une copie est dans la boîte mail de l'inspecteur et aussi sur le blog du groupe. On ne devrait pas tarder à récolter le fruit de ce que l'on a semé. Je me suis battu à la loyale avec ses propres armes. Le piège vient de se refermer sur ce connard, et sans que j'ai eu à me salir les mains.

— Tu crois que... ?

— Je te parie qu'avant la fin de la journée, l'inspecteur va nous appeler. Il ne faut pas sous-estimer la rapidité d'internet.

— Oh ça, je le sais...

Effectivement, Hadley a raison. En fin de matinée, l'inspecteur appelle à la maison et nous convoque au commissariat. Nous y allons sans attendre et il nous annonce que l'enquête est réouverte grâce à une vidéo envoyée par un anonyme. Mais le fin sourire sur les lèvres de l'inspecteur indique qu'il n'est pas si anonyme que ça. Je fais alors ma déposition tandis que mon frère reste près de moi, pour m'aider à surmonter ce moment difficile. L'inspecteur Scott nous affirme qu'il nous donnera des nouvelles sur l'avancée de l'enquête. Mon frère passe le trajet du retour à essayer de détendre l'atmosphère et peu à peu, je ris à ses anecdotes. Nous passons la porte en riant à l'unisson.

— J'te jure Cookie, j'aurais aimé que tu voies la tête de James quand on l'a surpris en train de...

Hadley ne termine pas sa phrase et perd son sourire dès qu'il entre. D'abord surprise par ce revirement de situation, je regarde dans la même direction. Ma mère nous fait face près de la cuisine, en larmes.

— Maman ? Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu pleures ? demande Hadley très inquiet.

Nous nous avançons vers elle d'un pas rapide et attendons qu'elle se calme. Mon frère la serre dans ses bras.

— Maman ? Tu nous fais peur là...

— C'est... C'est... Logan.

— Oh mon Dieu ! crié-je. Que lui est-il arrivé ?

— Il a eu un accident de moto.

— Il... Il va bien ? la coupé-je.

Elle éclate de nouveau en sanglots, j'ai peur de comprendre. J'ai mal interprété, c'est pas possible.

— Maman, il va bien ? Il est à l'hôpital ? Dis-nous ! hurlé-je.

— Il... il n'a pas survécu, sanglote-t-elle.

Je m'agenouille, acculée par la nouvelle. Hadley garde ma mère dans ses bras et je n'entends plus rien, seulement mon cœur qui bat dans mes tempes. Le monde s'est arrêté de tourner. Les larmes coulent et aucun son ne sort de ma bouche. Je suis sous le choc. Ma mère vient s'asseoir en face de moi et cherche mon regard. Mais je ne suis plus là, perdue dans les mots qui passent en boucle dans mon esprit « Logan est mort, Logan est mort ». Au bout de combien de temps comprend-on que l'on ne reverra jamais plus une personne qui nous est chère ?

— Ma chérie... Ma chérie, tu m'écoutes ?

Je cligne des yeux à plusieurs reprises et finis par la regarder.

— Demain matin, on prend le premier vol pour Los Angeles. Ils vont avoir besoin de nous tous là-bas, surtout de toi.

J'opine de la tête, toujours hagarde.

— Je vais... je vais aller m'allonger un peu.

Je me redresse et regagne ma chambre, me jette violemment sur mon lit et éclate en sanglots en serrant très fort mon coussin contre moi. Je ne suis pas prête à lui dire adieu. Ce n'est pas ainsi que je voulais réécrire l'histoire...

Dans l'avion qui nous amène à Los Angeles, personne ne parle. Les mines sont atterrées, les yeux larmoyants. Le nez dans mon col, je nourris l'espoir que tout cela ne soit qu'un mauvais rêve. Je préfère me taire, par crainte que l'air n'envoie valser mes illusions dans les méandres d'une dure réalité que je ne suis pas encore prête à affronter.

Quand nous arrivons sur le perron de cette maison qui m'est si familière, j'appréhende de frapper. Lorsque la porte s'ouvrira, je serai aspirée dans le gouffre de la douleur, un puits sans fond que je connais bien. Je ne peux pas. Ma mère me caresse doucement le dos et finit par sonner. Sheila ouvre lentement, elle se tient là, comme je ne l'ai jamais vue. Les cheveux en bataille, sans artifice, vêtue d'un simple jogging. Les yeux vides, les joues creusées et la photo de Logan qu'elle serre de toutes ses forces dans ses bras.

Instinctivement, je m'approche d'elle et l'étreins. Elle niche son visage dans mon cou et éclate en sanglots. Je lui caresse les cheveux sans un mot. Mon frère et ma mère restent sur le pas de la porte en retrait, respectant son besoin d'exulter cette douleur incompressible. Puis ma tante prend une profonde inspiration, me remercie d'un regard et nous invite à entrer. Oncle Phil est dans la cuisine, aussi mal que sa femme. Il porte simplement un pantalon de costume gris, une chemise blanche débraillée et mal boutonnée, une barbe naissante apparente et les yeux cernés. Dès qu'il nous voit, il n'a même pas la force de sourire. Il nous enlace tour à tour et naturellement, nous nous installons à la table de la cuisine. Maman agrippe la main de sa sœur et nous restons ainsi, dans ce silence funeste, respectant la peine qui inonde cette maison. J'ai beau chercher, je ne sais pas quoi dire pour tenter de les reconforter. Comment pourrais-je alléger leur souffrance ? C'est impossible, alors je préfère me taire. Puis Sheila finit par briser ce calme douloureux.

— Merci d'avoir fait tout ce chemin.

— C'est normal, répond ma mère.

— Je n'arrive toujours pas à croire qu'il ne franchira plus cette porte. Qu'il n'ira plus à ses matchs le dimanche. Il n'emmènera même pas sa petite copine au bal, sanglote-t-elle. Pourquoi ? Mais pourquoi ? Qu'a-t-on fait de mal pour qu'on nous arrache notre fils ? C'était un bon garçon, je ne comprends pas, renchérit-elle.

Phil pose sa main sur son épaule pour lui montrer son soutien. Si seulement nous avions les réponses... La vie te percute, elle te donne et te reprend. Tu la mènes de façon exemplaire, sans réfléchir au fait qu'elle peut finir du jour au lendemain. Tu fais attention à ce que tu manges, à ce que tu bois... Tu te contrôles, tu te contrains pensant bêtement que ton existence sera plus longue et plus prospère. Mais en réalité, la vie est une grande roue qui tourne et qui choisit ton destin, peu importe ce que tu fais. Les règles du jeu sont fixées, mais les dés sont pipés.

— Tu sais Jessie, Logan était très triste quand tu es partie. Il s'est beaucoup attaché à toi, comme nous tous d'ailleurs. Ça lui a flanqué un sacré coup, m'avoue Sheila me sortant de ma fatalité.

— Je... Je suis désolée... Je n'ai jamais pensé que c'était un adieu.

— Oh ma chérie, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Je voulais simplement que tu saches qu'il tenait énormément à toi. Parfois, quand je vous regardais tous les deux, je vous revoyais enfants, il y a toujours eu une complicité singulière entre vous et vous ne l'avez jamais vraiment perdue. Je crois qu'il t'aimait vraiment comme une sœur.

— Moi aussi je l'aimais..., confié-je, des larmes perlant sur mes joues.

— Il y a des choses Jessie que tu ne peux pas cacher derrière des tonnes de maquillage. Ça en fait partie, dit-elle humblement.

— Où est Matthew ? demandé-je subitement.

— Il est chez un copain. Je ne voulais pas qu'il reste seul, il passe la nuit là-bas.

— Je vois...

Mon oncle lance un autre sujet, probablement pour nous occuper l'esprit quelques instants. Des instants qui se feront rares à présent.

— Alors Jessie, si tu nous disais ce que tu fais à Bayfield depuis que tu es rentrée ? m'interroge-t-il.

— Pas grand-chose...

Ce n'est ni lieu ni le moment pour leur expliquer ce que nous avons manigancé avec Hadley. Plus tard...

— Elle a enregistré une chanson, intervient mon frangin.

*Mais d'où ça sort ça ? Pourquoi ça vient dans cette conversation ?*

Je lui lance un regard noir, une moue excédée. Je ne sais pas ce qui me retient de lui mettre une claque derrière la tête pour l'aider à reconnecter ses neurones. Ma tante Sheila se tourne alors vers moi.

— Oh, c'est vrai ? Mais on ignorait que tu chantais.

— C'était juste pour nous changer les idées.

— J'ai une copie, vous voulez l'écouter ? s'empresse d'ajouter mon frère.

— Hadley, je ne crois pas que ce soit le bon moment, essayé-je de le rappeler à l'ordre.

— Si j'ai envie de l'entendre Jessie. Écoutons cette chanson.

Nous nous dirigeons vers le salon, Hadley ouvrant la marche. Il insère le CD dans la chaîne hi-fi et tout le monde s'installe dans le canapé. Dès les premières paroles, j'ai du mal à reconnaître ma voix, je me surprends même à l'aimer. Ma famille reste là, tête baissée, sans doute concentrée sur la musique, et je

redoute le moment où elle va s'arrêter. Puis les mots s'éteignent dans les haut-parleurs et le silence regagne les murs du salon.

— C'est... C'est... C'est vraiment magnifique Jessie. Tu peux être fière de toi, me complimente Phil.

Quant à ma mère, inutile qu'elle dise quoi que ce soit, la lueur qui brille de mille feux dans ses yeux me réchauffe le cœur.

— Jessie, je voudrais que tu chantes à la cérémonie, s'il te plaît.

— Tante Sheila, comment... Non... Je ne peux pas..., balbutié-je.

— Ne le fais pas pour moi, mais pour Logan, accompagne-le. Tiens-lui la main une dernière fois.

Je ferme les yeux, ses mots m'inondent et s'insinuent au plus profond de moi.

— OK, pour Logan, concédé-je.

Ma tante se lève et me prend aussitôt dans ses bras. Après cette étreinte, Sheila et Phil partent régler certains détails pour la cérémonie qui a lieu demain. Avec la permission de mon oncle, je m'isole dans son bureau pour chercher un morceau qui sera mon ultime hommage. La voilà. Un titre écrit pour une séparation amoureuse, le départ précipité de Logan est une rupture. Une rupture pour Abby, pour ses parents, pour son frère et pour nous. À chacun de lui donner un sens.

Je sors de là, le disque dans les mains et pars retrouver Hadley.

— J'ai trouvé une chanson, mais je vais avoir besoin que tu m'accompagnes au piano.

— Bien. Où peut-on dénicher ça ?

— Le mieux, c'est d'aller directement à l'église.

— Alors, allons-y.

Alors que nous sommes sur le point de quitter la maison, j'aperçois la voiture de Logan dans l'allée. Je jette un coup d'œil à mon frère.

— On va prendre les vélos.

— Les vélos ? répète-t-il horrifié.

— Oui, parfaitement.

En tout cas, la balade aura le mérite de me divertir. Hadley qui souffle comme un bœuf et demande toutes les cinq minutes si nous sommes bientôt arrivés vaut vraiment la peine. Devant l'église, mon frangin a besoin de quelques minutes pour reprendre son souffle et je me mords les lèvres pour ne pas rire. Quand nous passons les portes de l'entrée, le prêtre est en grande conversation avec mon oncle et ma tante. Nous nous approchons et Sheila fait les présentations. Nous demandons la permission d'utiliser le

piano et le prêtre accepte sans hésiter. Il invite ses hôtes à le suivre dans la sacristie. Nous répétons une bonne partie de l'après-midi, mais je ne suis pas convaincue que ce soit une bonne idée.

*Pour Logan. Pour Logan. Pour Logan.*

Je n'ai pas le pouvoir de la ramener auprès de nous, mais j'ai la chance de faire voguer cette douce mélodie jusqu'à lui.

\*\*

Ce matin est la pire gueule de bois que je n'ai jamais eu avec le pire des alcools : la peine. J'ai la tête lourde et le cœur qui saigne. J'enfile une robe noire, m'attache les cheveux et rejoins ma famille dans la cuisine. Matthew porte un très beau costume sobre. Dès qu'il me voit, il me serre dans ses bras et j'en fais autant. Heureuse de le retrouver et d'être à ses côtés pour une journée qui s'annonce particulièrement difficile. Ma tante a décidé qu'elle ne cacherait pas son chagrin sous un chignon impeccable et une tenue tirée à quatre épingles. C'est sans fard, sans paillettes et dans une beauté naturelle qu'elle veut dire adieu à son fils aîné. Hadley a troqué son attirail de rockeur pour un costume et je devine que dans sa chemise, il se sent quelque peu étriqué. Nous partons assister à la naissance d'un ange.

À quelques mètres de l'église, de nombreuses voitures sont garées de chaque côté de l'allée. Ma mère reste aux côtés de ma tante, main dans la main, tandis que mon oncle la tient par les épaules. Nous restons derrière eux avec mon frère et mon cousin que je ne lâche pas. Lorsque je lève les yeux, j'ai l'impression que c'est tout un lycée qui s'est donné rendez-vous, un mouchoir blanc à la main. Nous entrons et prenons place au deuxième rang, laissant nos parents au premier. Sheila invite Abby, assise quelques rangées plus loin, à se joindre à eux. L'église se remplit rapidement ; il faudrait pousser les murs pour que tout le monde puisse assister à la cérémonie. Quand le cercueil arrive, porté par son équipe de football, je reconnais Austin parmi eux, ainsi que Sy. Tous laissent libre cours à leur chagrin, sans pudeur. Le cercueil se trouve à quelques mètres de moi, comme s'il me forçait à me rendre à l'évidence. *Il est déjà parti.* Le prêtre commence enfin. Puis vient mon tour. Je me lève, Hadley sur les talons. J'attends qu'il prenne place et je m'avance près du micro.

— Pour toi Logan. Cette chanson parle de rupture, la vie a rompu sans te laisser l'espoir de réconciliation. Mais l'amour est si fort qu'il se laisse porter par le vent. Repose en paix.

Je fais signe à mon frère et dès les premières notes de *The Scientist* de Coldplay, mes yeux se posent sur Austin, Ashley assise près de lui, sa main sur sa cuisse. Ma voix tremble, et pour prendre un peu de contenance, je me réfugie dans mon monde. Logan est là, un sourire goguenard sur les lèvres. Une attitude qui traduit que tout va bien. Je chante, mais les sanglots teintent les sons de ma nostalgie. Lorsque le piano s'arrête enfin, j'ouvre les yeux, ma tante me lance un regard entendu. Nous allons nous rasseoir, le prêtre reprend place.

— Bien. C'est un joli chant d'adieu. Si parmi vous certains veulent dire quelques mots à Logan, c'est le moment, annonce-t-il.

Tout le monde se regarde et Austin finit par se lever. Il s'approche du micro et sort un papier de sa poche.

— Hey, salut mec ! renifle-t-il. On a souvent parlé de ce qu'on ferait plus tard. Des trucs débiles de gamins aux projets un peu plus sérieux, mais on n'a jamais pensé qu'il n'y aurait pas de demain, de départ sans retour. Logan, de toutes les blagues pourries, celle-là est incontestablement la pire. Notre façon à nous de nous aimer, c'était de se vanner. Et te dire aujourd'hui à quel point tu étais important dans ma vie alors que tu n'es plus là pour l'entendre me provoque une profonde amertume. Je crois qu'on s'était dit qu'on laissait notre sentimentalisme pour nos vieux jours et nous avons tort. Qui va désormais me faire rire pour me changer les idées ? Qui va me donner une tape derrière la tête quand je déconne ? Qui séchera mes larmes de chagrin sans jamais me juger ? Tu vois, tu fais partie des ces amis qu'on ne peut pas remplacer, qui laissent un vide à tout jamais et un souvenir indélébile. Si tu me regardes, tu dois sans doute te demander quelle mouche m'a piqué. Mais aujourd'hui, je n'ai plus envie de jouer, je n'ai plus envie de me cacher derrière nos sarcasmes, puisque tu n'es plus là pour rire. J'ai encore du mal à réaliser que tu ne franchiras plus la porte de ma chambre à l'improviste, que tu ne joueras plus le pique-assiette, et que tu ne me voleras plus ma serviette à la sortie de la douche tout ça pour m'attendre à côté de mon casier dans les vestiaires à te fendre la poire. Je ne changerai rien, j'aurais juste aimé savoir que le sablier était enclenché parce qu'avant que les dernières poussières de sable touchent le fond, je t'aurais pris dans mes bras pour te dire que je t'aimais comme un frère. Mec, y en a pas deux comme toi et y en aura jamais.

Une ultime caresse à son cercueil, ses yeux cachés entre son pouce et son index puis il retourne s'asseoir, laissant tout le monde sous le coup de l'émotion de ce magnifique discours. La cérémonie s'achève et un cortège se forme pour la sortie de Logan. Chacun brandit son mouchoir blanc pour un dernier adieu. Puis vient le moment tant redouté, le cimetière. Quelques chaises sont disposées pour écouter la messe du prêtre. Mais au moment où le cercueil glisse dans la terre, ma tante craque, entraînant son mari et la famille dans sa détresse. Nous nous levons tour à tour pour jeter une rose blanche et Sheila reste meurtrie près de son fils, maintenue par mon oncle qui s'accroche fermement à elle pour ne pas sombrer.

Puis la foule venue nombreuse se dissipe et un vent se lève, un vent que j'interprète comme une force qui élève Logan à son nouveau rang. Nous suivons le mouvement et laissons quelques instants son frère et ses parents se recueillir une dernière fois. À notre retour, Andrew a déjà préparé le cocktail pour les personnes qui ont souhaité venir se rafraîchir. Nous l'aidons à installer les plateaux et les boissons. J'essaie de faire de mon mieux pour me rendre utile. Puis des groupes commencent à se former et j'aperçois Hadley qui discute avec Austin. Je n'ose pas m'approcher. En détournant le regard, je me rends compte que Abby manque à l'appel. Je me dirige tout de suite vers sa mère, en grande conversation avec l'une des voisines du quartier.

— Bonjour. Excusez-moi de vous interrompre, mais je me demandais, où est Abby ?

— Elle ne se sentait pas très bien. Cette journée a été éprouvante pour elle alors elle a préféré aller se reposer.

— Oh, je vois. Merci.

Je rebrousse chemin, m'avance vers la table, mets quelques hors-d'œuvre sur une serviette et prends un verre d'eau. Je sors de la maison pour regagner celle de Austin et Abby. Dès que j'ai franchi le seuil, un drôle de sentiment m'envahit : de la nostalgie sans doute. Je monte sans m'attarder sur mes états d'âme. Je gravis les escaliers et frappe doucement à la chambre de Abby, mais personne ne répond. Au bout de la troisième tentative, je tourne la poignée malgré tout. Au premier abord, la pièce paraît vide, mais lorsque je fais quelque pas pour me rapprocher de son lit, j'aperçois deux jambes dépasser de la penderie. Ni une ni deux, je m'agenouille et rejoins Abby sous les manteaux.

— Hey... Regarde, je t'ai amené quelques trucs à grignoter.

— Merci, mais... j'ai pas faim, répond-elle les yeux rougis par les larmes.

— Un peu d'eau peut-être ?

Elle secoue simplement la tête et je m'adosse au mur sans insister.

— Je suis vraiment désolée.

— Merci...

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis là, d'accord ?

Elle hoche à nouveau la tête et le silence s'installe.

— Il me manque tellement, avoue-t-elle en éclatant en sanglots.

Je tends mon bras et, sans attendre, elle vient se nicher dans mon cou pour se laisser aller, tout en recevant un peu de réconfort. Aucun mot ne peut suffire à sa peine alors je reste près d'elle sans un bruit pendant qu'elle déverse tout son cœur. Au bout de longues minutes, elle se redresse tout en reniflant.

— Désolée...

— Y a pas de quoi l'être.

— C'est juste que j'essaie d'évacuer cette douleur qui m'opprime et malgré toutes les larmes que j'ai versées, elle persiste.

— Pour d'autres raisons, je suis passée par là. On essaie de la dompter, mais on n'y arrive jamais vraiment. Mais ne la laisse pas te dicter ta vie. Regarde comment ça se termine, lui dis-je en me montrant du doigt.

— Tu en es où avec mon frère ? change-t-elle de sujet.

— Je dirais nulle part.

— T'as pas essayé de lui parler ?

— Dans ces circonstances, c'est pas la priorité.

— Ça va finir par s'arranger.

— Je crois pas, réponds-je en baissant les yeux.

— Mais putain, la mort de Logan ne t'a-t-elle donc rien appris ? Un camion l'a heurté, lui a ôté la vie sans lui laisser d'autres solutions. Et toi, t'en as tout un panel qui s'offre à toi et tu choisis de te planquer derrière tes peurs au lieu de vivre. T'as un mec merveilleux dehors qui ne demande que ça. Il construirait une échelle pour te décrocher la lune si tu la voulais. Avoir peur, c'est aussi se rappeler qu'on est encore en vie. Logan n'a pas eu le temps d'avoir la frousse. Prends ta vie par les couilles et donne-toi la peine d'être heureuse. Ne gaspille pas ce temps précieux à te replier sur toi-même. Ne rends pas les armes avant de t'être battue. Mon frère mérite que tu gagnes le combat.

Ma gorge se noue. Comme une vérité qui aurait du mal à passer. Abby est hors d'elle. Je me sens toute petite face à son courroux. Totalelement désappointée, je fais ce qu'il me semble le mieux.

— Je... Je vais retourner là-bas. Ils ont peut-être besoin de moi.

Je me lève sans un mot, comme un automate, et me dirige vers la porte.

— Jessie, attends...

Mais je ne m'arrête pas. En descendant les marches, je passe devant Austin et son ombre, Ashley. Dès que nos regards se croisent, je baisse les yeux et accélère la cadence pour m'échapper, ne laissant pas le temps à mon ex-copain d'ouvrir la bouche. Une fois dehors, je respire une grande bouffée d'air. Puis je rentre chez mon oncle et ma tante. La majeure partie des convives sont repartis, j'attrape quelques assiettes et aide ma mère à débarrasser.

— Tout va bien ? On dirait que tu viens de voir un fantôme, demande-t-elle inquiète.

— Oui, oui... Ça va. C'est juste cette journée qui est affreusement longue.

Elle se pince les lèvres et pose sa main compatissante sur mon épaule. Nous continuons un peu le rangement pour nous occuper l'esprit, mais il faut s'y résoudre, tout est à présent en ordre. Je rejoins ma tante assise sur le canapé du salon.

— Tante Sheila, il y a quelque chose que je peux faire pour t'aider ?

— Oui, reste là.

Alors sans me faire prier, je m'exécute, lui tiens la main et nous restons assises en silence.

Le soir venu, avec Hadley, nous décidons d'emmener Matthew au bowling. La journée a été assez éprouvante comme ça, il a juste besoin de s'endormir sur une note positive et je crois que nous avons réussi à alléger sa peine pendant quelques heures. En rentrant, pendant que chacun regagne ses quartiers, je passe ma nuit devant la télé. Quand j'entends un bruit de verre dans la cuisine, je me lève aussitôt et découvre ma mère en train de se servir une tasse de café.

— Tu en veux ?

— Je veux bien, s'il te plaît.

Naturellement, nous nous installons pour savourer notre nectar matinal. Au bout de quelques minutes, maman brise le silence.

— À quelle heure est l'avion aujourd'hui ?

— 16 heures 30.

— Maman, j'ai envie de rester ici. J'aimerais finir mon année et obtenir mon diplôme.

— Grand Dieu ! C'est ce café qui te rend aussi clairvoyante ? Je vais demander à Andrew où il l'achète, rit-elle ouvertement.

— Tu crois que Phil et Sheila seront d'accord ?

— Pour le savoir, il faut le leur demander.

— Quoi ? Que faut-il nous demander ? nous interroge ma tante qui entre dans la cuisine, encore en robe de chambre.

*Ce qu'elle n'aurait jamais fait jusque-là...*

— La permission de rester jusqu'à la fin de l'année.

— Évidemment. Tu es la bienvenue ici, la porte t'est toujours ouverte, répond-elle en posant affectueusement ses bras sur mes épaules.

— Bonjour tout le monde. Que se passe-t-il ici ? nous salue mon oncle en entrant à son tour dans la cuisine.

— Jessie va rester avec nous pour terminer son année, renchérit Sheila.

— C'est une super nouvelle, sourit-il timidement.

— D'ailleurs Oncle Phil, j'me demandais... Tu crois que tu pourrais toucher deux mots au proviseur en ma faveur pour qu'il me réintègre ?

— Absolument. Je suis certain qu'il sera ravi de notre petite entrevue, ironisé-je.

Sa répartie nous fait sourire, mais la peine nous rappelle à l'ordre, et aussitôt les visages se ferment. Hadley et Matthew sont les derniers à faire leur entrée. Nous partageons la nouvelle et je lis dans le regard de mon frère que j'ai pris la bonne décision. Puis l'heure de les ramener à l'aéroport sonne à regret. Hadley me serre contre lui sans pudeur et me murmure à l'oreille le conseil d'un grand frère « fais attention à toi » ; le rôle qu'il a retrouvé et qui lui va à merveille.

*Il va me manquer ce crétin !*

Nous nous promettons de garder le contact cette fois. C'est au tour de ma mère de me serrer dans ses bras, les larmes se mêlent à nos au revoir et d'un dernier signe de la main, ils disparaissent dans la salle d'embarquement.

\*\*

Ce matin, je reprends le chemin du lycée non sans appréhension. Cela fait déjà presque trois semaines que je n'ai pas mis les pieds ici. Comme convenu, Oncle Phil s'est entretenu hier avec le proviseur et il m'a affirmé qu'il n'y avait aucun problème en ce qui concerne mon retour. En revanche, il a insisté sur le fait que la remise des diplômes est dans un mois et demi à peine et que j'ai plutôt intérêt à rattraper mon retard. Effectivement, à chaque cours, je croule sous les photocopiés et je vais devoir m'enfermer jusqu'à la fin des temps pour me mettre à jour. Ça m'apprendra !

Dans les couloirs, je n'essaie même plus de me cacher. Je me répète en boucle « quoiqu'il se passe, je dois l'affronter », pourtant lorsque je croise enfin le regard de Austin, mon cœur s'emballe, je sens mes joues rosir et l'envie irrésistible de faire demi-tour. Mais non, je ne peux pas, je dois l'affronter. Alors je souffle un bon coup et rebrousse chemin pour entrer en cours. Je passe près de lui, un sourire timide sur les lèvres. Lui semble très surpris de me voir déambuler dans ses couloirs. En tout cas, c'est ce que j'en déduis en voyant pratiquement ses amygdales.

À la fin de l'heure, il m'attend devant la salle. Je fais un pas un arrière, mais finis par lui faire face.

— Salut. Tu es revenue pour de bon ?

— Je suis revenue pour obtenir mon diplôme comme je l'ai promis à ma mère et surtout parce que je pense que Sheila a besoin que je sois là.

— C'est bien ce que tu fais.

— Je te remercie.

Un malaise s'installe entre nous, pourtant j'ai envie de le retenir.

— Austin, écoute... Je...

— Je dois y aller, j'ai entraîné. Ciao.

Je le regarde s'éloigner et dès qu'il n'est plus dans mon champ de vision, je me tape le visage de remords.

*Quelle conne, mais quelle conne !*

En rentrant ce soir, je suis lasse de voir ma pile de travail qui ne désemplit pas. Ma tante n'a pas bougé depuis ce matin, allongée sur son canapé, en robe de chambre.

— Sheila, je vais me faire un en-cas, t'en veux un ?

— Merci chérie, mais j'ai pas faim.

Je n'insiste pas et m'active dans la cuisine. Pendant que je suis à la recherche du beurre de cacahuète, je lui crie :

— Y a une brocante dans le coin samedi, on aurait pu aller y faire un tour ?

— Non, Jessie, ça ne me dit rien.

Quinze jours se sont écoulés dans ce même acabit. Mon oncle noie son chagrin dans le travail, ma tante ne bouge plus de son satané canapé, Austin me fuit comme la peste, Matthew s'enferme dans sa chambre et moi je nage dans ces eaux troubles, un boulet à la cheville. J'en peux plus, à ce rythme-là, on va sombrer aussi vite que le Titanic. J'entre dans la maison, déterminée. Sans surprise, Sheila n'a pas bougé. Je monte rapidement à la salle d'eau et lui fais couler un bain.

— Lève-toi.

— Je te demande pardon ?

— Je t'ai demandé de te lever. Suis-moi s'il te plaît.

— Jessie...

— Tu es fatiguée, je sais. Tu répètes ça depuis des jours. Tu as perdu Logan et c'est un incontestable drame, mais si ça continue comme ça, tu vas aussi perdre Matthew, ton mari et ça va se terminer en véritable tragédie. Chacun vit sa peine dans son coin et s'éloigne lentement des autres. L'union fait la force, non ? Nous devons être soudés. Alors j'arrête l'hémorragie avant que ce soit un vrai bain de sang.

— Tu viens ? lui dis-je en lui tendant la main.

Elle la saisit et se redresse avec difficulté.

*Merci Seigneur !*

Nous rejoignons la salle de bain de l'étage. Je remplis la baignoire, m'approche d'elle et l'aide à retirer sa robe de chambre et sa chemise de nuit. Sheila rentre dans l'eau et avec un gant de toilette, je commence naturellement à lui frotter le dos, elle éclate en sanglots. Je la berce alors comme on le ferait avec un enfant.

— Allez, faut que ça sorte.

L'eau du bain est carrément froide quand elle sort enfin, les lèvres presque violettes. Je la sèche et nous allons dans sa chambre. Je l'aide à enfiler une robe bleu marine aux fleurs blanches et l'assieds devant sa coiffeuse, face au miroir.

— Bien, maintenant, je vais te faire toute belle.

Je lui coiffe les cheveux en une simple queue de cheval puis mets un peu de blush sur ses joues pour lui redonner des couleurs, du mascara et du brillant à lèvres. Je m'empresse de lui attacher ses perles qui m'ont tant marquée quand je suis arrivée ici la première fois. Je retrouve enfin ma tante Sheila, sans la lueur qui pétillait dans ses yeux, mais je sais que je ne la reverrai jamais, elle s'en est allée avec son fils. Nous descendons, mon oncle Phil et Matthew sont déjà à table. Au moment où ils la voient apparaître dans l'encadrement de la porte, je suis ébahie. Phil la regarde comme lors de la soirée de gala. Matthew ne cache pas non plus son soulagement. Sheila s'approche de son mari, le serre contre elle puis vient le tour de son fils. J'ai foi en ce premier pas. Le reste de la soirée se poursuit dans une ambiance un peu plus légère dont on avait tous besoin.

De nouveau dans ma chambre, je cherche un moyen de briser la glace avec Austin. Il faut que je lui dise ce que je ressens, que je me rachète une conduite. L'envie est bien présente, mais les idées me manquent. Je fais les cent pas en faisant appel à mon imagination et ai enfin la présence d'esprit de retourner dans le salon pour récupérer le CD dans la chaîne hi-fi. Puis j'attrape les planches à dessin que j'ai laissées dans un coin de la chambre et m'attelle sur mon lit. Je me bats avec mes mots. Enfin, il ne reste plus qu'à mettre mon plan à exécution. Je prends mes cartons sous le bras, le poste de musique et rejoins la pelouse de la maison de Austin. Je jette des poignées de gravier sur sa fenêtre et dès qu'il l'ouvre, je lui fais signe de se taire et de simplement m'écouter. J'allume la musique et brandis mes panneaux.

*« Je suis désolée »*

*« Tellement désolée »*

*« J'avais peur »*

*« Mais j'ai compris que la peur, c'est de vivre sans toi »*

*« Je veux te tenir la main sans gant »*

*« Je veux te sentir sans obstacles »*

*« Je veux t'aimer sans chaînes »*

*« S'il te plaît »*

*« Aime-moi »*

La musique s'arrête et je reste les bras ballants, mes yeux perdus dans les siens, dans l'attente

stressante d'une réponse. Il referme la fenêtre sans un mot et mon infime espoir est aspiré par cette douce nuit de printemps. Je ramasse mes cartons disséminés sur la pelouse, les larmes aux yeux, mais quand je me redresse, il est devant moi. Vêtu simplement d'un bas de jogging gris, torse nu et pieds nus, il n'est qu'à un mètre de moi. Il s'approche, nez contre nez, mon rythme cardiaque s'accélère. Il prend mon visage en coupe et pose enfin ses lèvres sur les miennes, mon cœur disjoncte, mes jambes flageolent. Ce baiser, c'est comme une descente en rafting. Plus rien n'a d'importance, seul compte ce torrent qui m'emporte plus vite, plus loin et plus fort dans le tourbillon de l'amour. Il m'ébranle de la plus douce et de la plus belle des manières qui soit. Je m'y enfonce avec délectation, m'abandonne à ses lèvres dont j'ai tant rêvé.

Sa langue caresse lentement la mienne, il m'envoûte toujours plus, me captive avec son souffle chaud. Il savoure cet instant autant que moi, je le sens, mon corps tout entier le sent. Ce baiser mérite un oscar. C'est le meilleur qu'on ne m'ait jamais offert. À bout de souffle, mes joues rougissent par cette multitude d'émotions que lui seul peut me procurer. Il me sourit, un sourire lumineux qui doit sans doute être le reflet du mien, et que je n'oublierai jamais. Puis, sans rien ajouter pour ne pas rompre le charme de ce moment parfait, il rentre chez lui, me laissant pantelante sur la pelouse. Je caresse encore mes lèvres gonflées par son baiser. Je suis sur le point de rentrer, étourdie, quand un claquement de porte m'en empêche.

— Jessie, la prochaine fois que t'as quelque chose à dire à Austin, viens frapper, ce sera plus simple que de jouer les troubadours sous la fenêtre, hum ?

— Entendu, réponds-je, gênée.

— Ravie que vous soyez réconciliés, ajoute sa mère encore ensommeillée, avant de refermer la porte.

Je pars honteuse, rêveuse, mais surtout amoureuse. Je glousse comme une idiote jusqu'à ma chambre, l'adrénaline coule encore dans mes veines. Cette nuit-là, je m'endors apaisée, sans un seul cauchemar à l'horizon. Ça fait une éternité. Tout ira bien à présent.

Le lendemain, je me rends au lycée avec Matthew. C'est notre petit rituel, tout comme la pause déjeuner. J'essaie de passer le maximum de temps avec lui, qu'il se sente soutenu et réconforté en cas de besoin. Je suis en train de prendre mes affaires dans mon casier quand j'entends la seule voix capable de faire faire un raté à mon cœur. Je claque mon casier et me retourne pour lui faire face. J'ai à peine le temps de le saluer qu'il me plaque contre l'armoire en métal et m'offre un deuxième round. Plus de doute, je suis sous son emprise. Emportant les craintes d'être surpris et les inquiétudes du qu'en-dira-t-on. Il s'interrompt, le souffle court.

— Je me demandais si j'avais rêvé cette nuit. Mais non, tu as bien un goût de fraise dont je ne peux déjà plus me passer, rit-il.

Je souris bêtement. Ça y est, j'ai sombré du côté obscur.

— On se voit tout à l'heure ?

Je hoche la tête, toujours incapable de dire un mot, et le regarde partir. Je le sens naître sur mes lèvres, mon sourire niais, sans aucune envie de le faire disparaître.

Naturellement, après ça, nous nous rejoignons après les cours. Austin a proposé de m'aider à rattraper mon retard, et je ne peux pas refuser avec cette remise de diplôme qui approche à grands pas. Lorsque j'arrive, la voiture de Austin n'est pas là. Je tape quand même et reconnais la voix de Abby derrière la porte. Étant donné la façon dont s'est terminée notre dernière entrevue, j'appréhende nos retrouvailles. Elle est assise à l'îlot de la cuisine, un pot de glace *Ben & Jerry's* entre les mains. Cette image me renvoie à notre première rencontre et je ne peux m'empêcher d'esquisser un sourire.

— T'en veux ?

— Je... Je sais que ton frère n'est pas encore là, je vais l'attendre dans sa chambre.

— T'as une minute ?

J'opine de la tête, pas très rassurée.

— Alors prends une cuillère et viens t'asseoir.

Je m'exécute et pendant que nous plongeons nos cuillères dans la glace, elle me fixe.

— Jessie, je dois te présenter mes excuses pour la dernière fois. J'étais en colère, j'en voulais au monde entier et c'est sur toi que c'est tombé. Je te demande pardon.

— Je devrais plutôt te remercier.

— Comment ça ? demande-t-elle sans cacher sa surprise.

— Tu m'as ouvert les yeux. La manière dont tu m'as secouée, ça m'a fait prendre conscience que le merdier dans lequel je m'embourbe depuis si longtemps, je pouvais m'en sortir si je décidais de me battre. Il fallait que je fasse preuve de courage, que j'accepte la main que l'on me tendait. J'avais déjà fait pas mal de chemin en rentrant chez moi, mais je crois que t'as donné le dernier coup de collier pour faire avancer la mule, ris-je.

— Tchou alors ?

— Tchou !

Nos cuillères s'entrechoquent et nous échangeons un sourire complice.

— Et toi, comment tu te sens ?

— C'est dur. Je mange pour compenser le manque. Pour le moment, j'ai pris trois kilos, mais le vide est toujours aussi grand et insupportable. Et ses parents, comment vont-ils ?

— Ça a été très difficile pendant plusieurs jours, mais ils essaient de s'accrocher.

— J'y pense depuis quelques jours, je vais sauter le pas. Il y a une école à Paris qui me plaît bien, je pense que je vais m'inscrire. Faut que je parte d'ici, que je largue les amarres. Tout me ramène sans cesse à lui. Je veux pas l'oublier, je veux juste avancer avec son souvenir.

— C'est une bonne idée.

— T'as vu !

— Tchîn.

— Tchîn.

— On fête quoi ici ? intervient Austin.

— Les projets de vie de ta sœur.

— Encore tes envies de partir à Paris ?

— C'est pas qu'une envie, je vais sauter le pas.

— Mais tu vas t'ennuyer à Paris.

— J'irai au théâtre, au Moulin Rouge, je mangerai des macarons Ladurée sur la butte de Montmartre. L'ennui n'est pas au programme.

— Si j'ai bien compris, t'as déjà un pied dans l'avion ?

— J'en ai besoin Austin. C'est un rêve que je partageais avec Logan et j'aurai l'impression de me rapprocher de lui, de sa frivolité et de laisser ici la mort et le deuil. Je veux plus penser à lui dans un cimetière. Je veux qu'on me laisse la folie de regarder le ciel et de croire qu'il veille sur moi, que je peux le sentir quand le vent me caresse. Je veux l'imaginer sourire quand un peintre dessine mon portrait sur la place du Tertre. J'en peux plus de ressasser, de tourner dans cette baraque comme un lion en cage. La vie est trop courte pour s'encombrer de regrets.

— Si c'est vraiment ce que tu veux, je te soutiendrai dans ton choix, confie-t-il, une lueur triste dans le regard.

Abby le serre dans ses bras et s'empresse de regagner sa chambre, bien déterminée à mettre son plan à exécution. Je souris timidement à Austin et nous allons dans son antre pour étudier. Nous travaillons durant deux longues heures, pas une fois il n'essaie de me toucher, de m'embrasser et il ne fait aucune allusion que ce soit. Il me connaît suffisamment pour ne pas tenter ce genre de truc.

— Bien, ça suffit pour ce soir, dit-il.

— Je suis bien d'accord, renchéris-je.

Je referme les bouquins et les range dans mon sac quand une question me vient en mémoire.

— Il s'est passé un truc avec Ashley pendant mon absence ?

— Même pas en rêve, rétorque-t-il, ce qui me tire un sourire. Mais elle est revenue quand elle a appris le décès de Logan. Elle a cru pouvoir m'attendrir avec des larmes de crocodile, mais ça n'a pas marché

et quand elle s'est fait virer du lycée, c'était terminé, ajoute-t-il naturellement.

— Virée ? Mais il s'est passé quoi ?

— On ne t'a rien dit ? Après ton départ, le proviseur a continué ses recherches pour connaître l'identité de celui qui avait inondé tous les téléphones du lycée avec la vidéo. Un geek ne s'est pas fait prier pour balancer le nom de Ashley. Elle a sans doute dû lui promettre monts et merveilles, mais une fois qu'elle a obtenu ce qu'elle voulait, elle l'a envoyé balader et il s'est vengé. Résultat : elle s'est fait virer et une trace a été ajoutée à son dossier. D'après ce qu'elle m'a dit aux funérailles, son père a joué de ses relations et lui aurait trouvé une université qui accepte de la prendre. C'est à Brigham Young.

— Quoi ? L'université mormone ?

— Exactement.

Je me laisse envahir par un fou rire monumental, l'imaginer dans une université où l'on doit pratiquer l'abstinence sexuelle et aller prier régulièrement, je me dis qu'elle paie pour ses fautes d'une manière assez cocasse. Je regarde l'heure sur le réveil de Austin, il est temps de rentrer. Je l'embrasse avant de partir, mais lorsque je m'apprête à passer le pas de la porte, il m'interpelle :

— Jessie ? Je voulais te demander un truc.

— Je t'écoute.

— Voilà... Euh... Avant la remise des diplômes, il y a le bal. Je me suis dit qu'il fallait que je t'en parle. Après je comprends tout à fait si tu n'as pas envie d'y aller...

— Tu me proposes d'être ta cavalière ?

— C'était l'idée, oui.

— J'ai envie d'y aller avec toi.

À peine ai-je fait quelques pas, que je l'entends hurler « yes ! » derrière la porte, et je souris bêtement en rentrant chez mon oncle et ma tante. Finalement, c'est peut-être la nouvelle étape pour balayer ma douleur au rang d'un mauvais souvenir.

Les dernières semaines de cours, nous nous concentrons exclusivement sur notre remise de diplôme. Nous n'avons pas le droit à l'erreur si nous voulons accéder à la liberté qui nous fait tant rêver derrière les murs de ce lycée. Alors, quand le fameux jour est venu et que je pose le point final à ma copie, je suis submergée par un sentiment de fierté. Lorsque je sors de la salle, Austin m'attend et me fait virevolter dans les airs. Ça y est, les dés sont jetés. Au moment où nous rentrons, je me sens délivrée, un poids en moins sur mes épaules.

— Maintenant, on est libres de penser à notre bal de promo et de faire la fête. Ça va être génial !

lance-t-il en me pressant la main.

Mais avant que ce jour arrive, il nous reste une semaine à profiter. Nous passons le plus clair de notre temps à la plage, nous sommes allés voir le match de baseball de Matthew et je passe aussi du temps avec Sheila, je l'accompagne même au country club pour l'aider à renouer avec une vie sociale et puis je lui demande de venir avec moi pour choisir une robe pour le bal. C'est la première fois que je la vois sourire sincèrement sans s'évertuer à cacher sa tristesse derrière ses fossettes.

Nous sommes à la veille du bal, mais les essayages n'ont rien donné.

*C'est une catastrophe !*

Nous sommes dans un énième magasin et je suis au bord de la crise de nerfs. Le résultat reste le même : affreux. Mais tout à coup, il me vient une idée.

— Sheila, tu connais un bon coiffeur ?

— Le mien, Stephen. Il fait des merveilles, s'empresse-t-elle de répondre.

Quinze minutes plus tard, ma tante se gare devant son salon. Nous entrons et je ressorts au bout de deux heures, métamorphosée et prête à trouver une robe digne de ce nom.

En fin de journée, nous rentrons exténuées, mais j'ai ma tenue sous le bras. Sheila n'a de cesse de toucher mes cheveux comme pour s'assurer qu'elle ne rêve pas et cette idée me fait sourire, c'est un peu son naturel qui revient progressivement.

Le lendemain matin, on frappe chez moi. Pas question que Austin me voie avant ce soir, je veux préserver la surprise jusqu'au bout.

— Qui est-ce ?

— C'est Abby. Ouvre.

Dès que la porte s'entrebâille, ses yeux s'écarquillent en même temps qu'elle me découvre.

— Mais... Mais qu'est-ce... Mais t'as fait quoi ?

— Quoi ? T'aimes pas, c'est ça ?

— Pas du tout, au contraire. T'es superbe, en réalité je n'ai pas de mots assez forts pour te décrire !

— Tant mieux. Tu m'as fait peur. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Je suis porteuse d'un message. C'est moi qui t'emmène au bal ce soir.

— Comment ça ?

— Pose pas plus de questions, tu verras ce soir, répond-elle un sourire diabolique sur les lèvres.

Elle s'apprête à rebrousser chemin quand je l'interpelle :

— Abby, attends. Ce soir, tu pourrais venir un peu avant et m'aider à me préparer ? Je suis plutôt du genre maquillage à outrance et je suis pas certaine que ça convienne avec mon style de robe, inutile de te faire un dessin.

— Vous feriez quoi sans moi tous les deux ?

— Pas grand-chose, je te le concède.

— Avec plaisir, on te fera belle pour aller au bal Cendrillon, rit-elle.

Le soir venu, Abby m'aide à enfiler ma tenue et à me maquiller sans que je proteste. Puis arrive le moment de contempler mon reflet dans le miroir, je n'ai pas peur de l'affronter. Au contraire, ce soir, j'ai envie d'être moi et personne d'autre. J'ai choisi une robe longue en mousseline rose pâle à bretelles, un décolleté en forme de cœur pour mettre ma poitrine en valeur sans excès. La seule extravagance sont les strass qui recouvrent le col. Ma maquilleuse attitrée a joué avec le rose et le beige sur mes paupières et un gloss brillant sur les lèvres. Mes cheveux lâchés tombent sur ma poitrine, Abby a seulement ajouté quelques anglaises çà et là. Je me contemple un instant : le moment est venu. Je retire chaque piercing que je pose soigneusement sur ma table de chevet.

Voilà, nous y sommes. Je découvre la Jessie que j'ai chassée de ma mémoire, de mes souvenirs. Les deux parties de mon être s'imbriquent l'une dans l'autre et forment enfin mon moi. C'est ma personne sans artifice, une jeune fille prête à aller au bal. L'émotion me submerge, mais je ne la laisse pas gagner, ce n'est pas le moment de tout gâcher avec des larmes. Avant de partir pour le bal, je fais un crochet par la maison. Ça va faire plaisir à ma tante de me découvrir dans une robe. Dès que je passe la porte-fenêtre, Phil lève la tête et tape nerveusement sur l'épaule de sa femme. Tous les deux me regardent, une expression indéchiffrable sur le visage. Ma tante se lève et s'approche de moi.

— Jessie, tu es... Tu es... Phil, vas-y toi, je ne trouve pas les mots. Phil ?

Nous l'observons toutes les deux, surprises par son silence : des larmes perlent sur ses joues. Aussitôt, son émotion perceptible me noue la gorge et je fais de mon mieux pour ne pas me laisser dévorer.

— Tu es tellement magnifique ! J'ai toujours su que la Jessie qu'on a vu grandir se cachait là, quelque part au fond de toi. Ta beauté est un trésor, tu viens de la retrouver sur l'île déserte sur laquelle tu es restée assez longtemps. Tout ça est derrière toi maintenant, derrière nous, bravo Jessie. Bravo pour tout ce chemin que tu as parcouru, déclare mon oncle.

Ma tante me serre dans ses bras.

— Nous sommes si fiers de toi, renifle-t-elle.

J'essuie les quelques larmes qui ont fini par s'échapper et ma tante Sheila en fait autant.

— Allez, qu'est-ce que tu attends ? Va t'amuser et fais attention à toi.

— Merci pour tout ce que vous avez fait. Je ne l'oublierai jamais !

Puis je file et lorsque je monte dans la voiture, Abby ne peut s'empêcher de commenter.

— Mon frère ne va pas te reconnaître.

Je souris, mais sa remarque m'angoisse ; et si ça ne lui plaisait pas ? Le trajet jusqu'au gymnase n'a jamais été aussi long. Abby se gare le long du trottoir, mais n'arrête pas la voiture.

— Tu ne viens pas ?

— Je suis en deuil, pas désespérée, rit-elle.

— Je suis censée faire quoi ?

— Rentrer et attendre que mon frère arrive. Il ne devrait plus tarder.

— Merci Abby, pour tout. T'es vraiment une chic fille et j'espère que Paris sera à la hauteur d'une nana comme toi.

— J'y vais avant de me jeter dans tes bras et de me mettre à chialer. En tout cas, je comprends pourquoi mon frère t'a choisie, ajoute-t-elle en faisant crisser les pneus.

Je la regarde disparaître dans la nuit et avance d'un pas mal assuré jusqu'à la musique qui s'entend de l'extérieur. J'entre enfin dans une salle qui regorge de papier crépon. J'observe autour de moi, mais toujours aucune trace de Austin. Mes yeux sont alors attirés par un objet. Je reconnais un casque de cosmonaute, c'est pour moi. Je le soulève et trouve une enveloppe avec mon nom dessus, je m'empresse de l'ouvrir.

*« Reste sagement là, j'arrive. Je suis certain que tu es très belle. Je t'embrasse »*

Je souris en lisant ces mots puis m'assieds comme il me l'a gentiment demandé. Quelques minutes s'écoulent et je commence vraiment à devenir nerveuse quand une voix résonne dans mon dos.

— Nobody puts baby in a corner<sup>[23]</sup>.

*Il s'en est souvenu !* Je me lève, un sourire radieux sur les lèvres et me retourne pour le découvrir. Ma surprise est de taille. Il balaie mon corps des pieds jusqu'à la tête et s'il continue comme ça, il risque de manquer d'air. Il est vraiment splendide dans son smoking noir et son nœud papillon.

— Austin ? Austin, tout va bien ?

— Mise à part le fait que j'ai la fille la plus belle que j'ai jamais vue devant mes yeux, oui, je crois que ça va.

— Dis pas de bêtises, ris-je

— M'accorderais-tu cette danse ?

— Avec joie.

Nous regagnons la piste et *She will be loved* emplît les haut-parleurs. Je jette tout de suite un regard vers Austin qui sourit allègrement, ça aussi ça faisait partie du plan. Nous nous balançons l'un contre l'autre, joue contre joue, et savourons ce moment qui n'appartient qu'à nous.

— Je crois que je suis le plus veinard sur cette terre ce soir.

— C'est possible, c'est un peu comme *La Belle et la Bête*. Sauf que dans notre cas, je suis la Bête, plaisanté-je.

— À choisir, j'aurais plutôt dit Cendrillon. Parce que tu peux bien te transformer en citrouille à minuit, ça m'est égal, je t'aimerai quand même.

Très émue par sa répartie, je me serre davantage contre lui. Nous avons passé la majeure partie de la soirée à danser l'un contre l'autre. Tellement que mes pieds sont anesthésiés à cause de ces fichus talons, et la fatigue commence à se faire sentir. Austin s'aperçoit que je me masse la nuque et vient jusqu'à moi.

— On y va ?

— Tu ne veux pas attendre de savoir si tu es le roi ?

— Mais je suis le roi, le tien ! C'est tout ce qui compte. Allez, viens.

Il me tend la main que je m'empresse de saisir et nous rentrons. Il arrête la voiture devant chez moi.

— Tu me raccompagnes jusqu'à ma porte ?

— Évidemment, je suis un gentleman.

Je souris et, main dans la main, nous marchons jusqu'à ma chambre. Il pose un doux baiser sur mes lèvres, puis un deuxième et enfin un troisième.

— Merci pour cette soirée.

— Mais elle n'est pas encore terminée. Entre avec moi, chuchoté-je.

— Jessie, je ne crois pas que ce soit une bonne idée...

— Elle n'est pas bonne, elle est brillante. Allez, suis-moi.

Je le tire par la main et ne lui laisse pas le temps de protester.

— Jessie, il ne faut pas...

— Tu vas partir à l’université et je ne sais pas encore ce que je vais faire. On ne sait pas combien de milles vont nous séparer, je veux passer cette nuit dans tes bras. Je veux te sentir contre moi, ne penser à rien d’autre qu’à nous. Je suis certaine d’en être capable. Je veux que ce souvenir peuple mes rêves, et envoie tout le reste au placard.

— T’en es sûre ?

— Comme je ne l’ai jamais été auparavant.

— Alors, on va y aller en douceur.

— Embrasse-moi.

Il ne se fait pas prier et nous nous rapprochons dangereusement du lit. Austin retire sa veste, dénoue son nœud papillon et je l’aide à déboutonner sa chemise. Il déboucle sa ceinture et envoie valser son pantalon sans crier gare. Lorsque vient le moment de m’enlever ma robe. Je sens ses mains trembler sur la fermeture éclair. Simplement vêtus de nos sous-vêtements, nous nous glissons sous les draps. Austin vient au-dessus de moi et continue de caresser ma langue avec la sienne, rien que ça, je frissonne. Il me frôle du bout des doigts sans jamais toucher ma poitrine ou mon entrejambe. Nous avons tous les deux peur. Encore une chose que nous allons devoir dompter. Il embrasse mon cou, descend puis remonte sans jamais s’aventurer plus loin.

— Austin, il n’y a que toi et moi, je t’assure. Je ne pense à rien d’autre. Je suis enfin prête pour vivre ce moment magique, je te le promets.

— C’est-à-dire que... je n’imaginai pas que ce serait ce soir. Je n’ai pas de préservatif.

— Tu es clean ?

— Je fais un test tous les six mois. Le dernier remonte à un mois et demi environ et je n’ai couché avec personne depuis bien plus longtemps que ça.

— J’ai aussi fait un test. Après... après mon viol. Et puis j’ai un implant alors on ne risque rien.

— Aucun regret ?

— Avec toi ? Même pas en rêve.

Il sourit et je me félicite d’avoir réussi à le décriper un peu. Nos bouches se rejoignent à nouveau et ses mains partent enfin explorer mon corps. Je me refuse le droit de fermer les yeux, je veux capter tous les détails, vivre chaque seconde comme s’il s’agissait de la dernière. Ses doigts se baladent sur tout mon corps et terminent par dégrafer mon soutien-gorge. À la lumière tamisée, il découvre mes seins. D’abord gênée, j’ai le réflexe de me cacher, mais il me retient par les poignets.

— Non ! Tu n’as aucune raison de te cacher, regarde-moi. Qu’est-ce que tu vois ?

— Comment ça ?

— Quand tu me regardes dans les yeux... Qu'est-ce que tu vois ? répète-t-il.

— De l'amour...

— Alors, laisse-moi regarder ce corps avec amour, je crois qu'après tout ce temps, c'est ce qu'il mérite.

Je me mords la lèvre pour ne pas flancher et je ne résiste plus, le laissant me contrôler comme bon lui semble. Sa bouche me parcourt, il dépose des baisers un peu partout comme s'il voulait m'inonder de douceur. Puis sa langue s'attarde sur mes tétons et aussitôt, je m'arcboute, ces nouvelles sensations mettent ma sensibilité à rude épreuve. Mais c'est douloureusement bon ! Puis lentement, il continue son chemin et sa main glisse vers mon entrejambe, déjà humide et prête à le recevoir. Austin écarte légèrement ma culotte et en profite pour se serrer contre moi tout en cherchant mon regard. Quand son index s'enfonce à moi, je gémiss de plaisir. J'humecte mes lèvres et l'embrasse à en perdre la raison. Au bout de quelques va-et-vient, Austin se place entre mes jambes, les yeux rivés aux miens.

— Tu es prête ?

— Aime-moi. Aime-moi. Montre-moi, comment tu m'aimes. Inonde chaque parcelle de mon corps avec ton affection.

— Regarde-moi. Ne regarde que moi.

Il m'embrasse et me pénètre lentement. Le plaisir que je ressens est comme nul autre pareil. Je n'ai, jusqu'alors, ressenti que la douleur de l'acte et la douleur du souvenir. Mais cette fois, Austin m'offre une sensation dont j'ignorais encore l'existence, quelque chose de tellement bon que les larmes coulent. Jamais je n'aurais pu imaginer y avoir droit.

— Je t'ai fait mal ? s'inquiète-t-il.

— Oh non. Bien au contraire... Je t'en supplie, continue.

Et à chaque coup de boutoir, j'ai cette impression que Austin réduit à néant cette douleur fossilisée depuis tant d'années, logée dans mon bas ventre. Plus il s'enfonce en moi, plus j'en redemande, jusqu'à... Jusqu'à la libération. Je jouis sans réserve, j'ai envie de crier le plaisir que lui seul a réussi à me procurer.

Austin s'allonge sur moi, essoufflé, la tête nichée dans mon cou et moi, je suis encore sous le coup de l'explosion de saveurs.

— Tu viens de me libérer Austin. Tu ne sais pas à quel point ça compte pour moi. Je crois que j'ai toujours su qu'il n'y avait que toi, capable d'une chose pareille...

— Je t'aime Jessie.

— Je t'aime Austin.

Après cette nuit magique, nous l'avons refait et à chaque fois, c'était plus fort. J'accepte mon corps et dans son regard, je m'aime. J'aime ce que je suis. À chaque fois que son torse se presse contre ma poitrine, nous créons des souvenirs doux et mélodieux, pulvérisant ma douleur avec la meilleure arme, l'amour.

Le lundi, c'est la remise des diplômes. Tous vêtus de la toge et du célèbre chapeau bleu marine, nous pénétrons dans le gymnase. Contrairement au reste des élèves, je prends place sur la scène. Le proviseur fait un discours, puis vient le tour de mon professeur de littérature qui finit en me faisant signe de me lever et de le rejoindre, ce que je fais d'un pas mal assuré. Je m'approche du micro et cherche du réconfort dans les yeux de Austin. Il me sourit, l'air confiant, et son clin d'œil m'apaise. Je déplie ma feuille, me racle la gorge et prononce les mots que j'ai écrits quelques mois plus tôt. À peine ai-je terminé que les applaudissements remplissent la salle et mon cœur. Quelques sifflements d'encouragement éclatent et je souris, soulagée. Sans attendre, je laisse la place au majeur de notre promotion et retourne m'asseoir avec mes camarades pour écouter le discours de clôture. Après avoir fait tourner nos chapeaux dans les airs, Austin et moi nous jetons dans les bras l'un de l'autre, nous avons réussi. Puis je téléphone à ma mère, elle pleure de joie en me répétant sans cesse qu'elle est fière de moi. J'appelle alors mon frère.

— Hadley ? C'est Cookie, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

— Ça tombe bien moi aussi, mais à toi l'honneur.

— Bien, j'ai mon diplôme !

— J'en ai jamais douté, mais je suis très fier de toi. Toutes mes félicitations.

— Je te remercie. Et toi alors, c'est quoi la grande nouvelle ?

— Je repars en tournée à la fin de la semaine.

— Oh déjà ? Super. Et ça veut dire que la prochaine fois qu'on se verra, c'est dans un long moment, hein ?

— Eh non, c'est ça la grande nouvelle. J'ai fait écouter ta démo au manager et il voudrait que tu fasses partie des artistes à se produire en première partie. Bon, d'accord, vous allez partager la scène à cinq, mais c'est toujours bien pour apprendre le métier.

— Hadley, t'es pas sérieux ?

— Ben quoi ? T'as ton diplôme, tu es libre de faire ce que tu veux maintenant.

— Mais j'envisageais plutôt une fac d'art ou un truc comme ça.

— Eh bien, bienvenue dans mon université. La musique, c'est un art et tu es faite pour ça, crois-moi. Et puis on passera plus de temps ensemble.

— C'est si soudain...

— Écoute, tu montes dans un bus samedi pour quitter Newport et tu nous rejoins au Days Inn de San Diego. Si dimanche à 10 heures tu ne t'es toujours pas pointée, je comprendrai que tu ne viens pas. Mais réfléchis bien, ce n'est pas une opportunité qui se présentera deux fois.

— OK.

Mon frère raccroche et je reste abasourdie par la révélation. Je décide de garder ça pour moi, le temps de la digérer. Mais le soir, Austin accourt dans ma chambre avec une nouvelle inattendue.

— Hey, je suis accepté à Stanford !

— Génial...

— Quoi ? Ça n'a pas l'air de te faire plaisir.

— Si, si, bien sûr...

— Eh bien alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Hadley m'a proposé de partir en tournée avec eux et de faire leur première partie.

— Génial...

— Ouais hein... On dirait que le problème de la distance se pose maintenant.

— Mais t'as envie de le faire ?

— J'en sais trop rien. En même temps, j'ai pas encore fait de choix d'avenir. Je me dis que ça peut m'aider à me décider.

Après plusieurs heures de conversation à chercher des compromis, à se creuser les méninges pour ne pas avoir à nous quitter, je m'aperçois que l'on tourne en rond.

— Et si tu venais avec moi ? On se donne une année à parcourir les routes et on fera une nouvelle demande l'année prochaine.

— Jessie, c'est Stanford. Une des universités les plus renommées. Ce n'est pas rien...

— Tu as raison.

— Alors, dans ce cas, ça veut dire que nos chemins se séparent encore une fois ?

— Ce n'est pas vraiment une rupture. Il y aura les vacances, le téléphone... Un truc qui ne tiendra jamais en somme..., conclus-je, mélancolique.

La séparation semble inéluctable. L'avenir vient de trancher ignorant le bruit de nos cœurs qui se

brisent en éclats sous le poids de ce verdict sans appel.

\*\*

Les jours défilent trop rapidement et nous tentons de faire de notre mieux, mais le glas pour notre couple vient de sonner. Je passe ma dernière nuit dans ses bras, le suppliant de me laisser un souvenir impérissable. Pour éviter les adieux déchirants, je vais seule jusqu'à la gare routière. J'ai fait mes adieux à Austin hier, ce matin c'est au tour du reste de ma famille. Les larmes sont intarissables, mais il faut pourtant que j'y aille. Je m'en vais le cœur lourd en m'accrochant à l'idée que partir est la meilleure solution, mais la vague de rage qui m'envahit me prouve le contraire. Je grimpe dans le bus et reconnais le chauffeur de la dernière fois qui me sourit, je feins un vain sourire. Je m'installe et colle la tête contre la vitre, désabusée. Quelques minutes passent et le bus démarre enfin. Il fait à peine plusieurs mètres que le conducteur freine brutalement. Je le regarde, ahurie, et il se contente de hausser les épaules dans le rétroviseur. Les doubles portes s'ouvrent et je vois Austin entrer à la hâte, un sac sur le dos. Aussitôt, je me lève, les yeux écarquillés.

— Mais qu'est-ce... qu'est-ce que tu fais là ?

— Tu as raison, une année c'est quoi, hein ?

— Et... Et Stanford ?

— La peur, c'est quand je vis sans toi, tu te souviens ?

Je me précipite sur lui dans l'allée, le serre contre moi et l'embrasse violemment. Puis dans un raclement de gorge, le chauffeur nous rappelle qu'il est temps d'y aller. Alors que mon petit ami s'installe, le conducteur m'interpelle :

— Je vous avais bien dit que l'amour gagne toujours à la fin, dit-il avec un clin d'œil.

Je lui souris chaleureusement et rejoins Austin. Je m'assieds près de lui, pose ma tête sur son épaule en serrant sa main. Je ne veux plus m'en décrocher. Quand tout à coup, la nouvelle chanson des Maroon 5 passe à la radio. *Cold*.

— Austin, je dois t'avouer quelque chose, je n'ai jamais été fan des Maroon 5...

— Aaaahhh. Encore une raison qui me conforte dans mon choix. Heureusement, j'ai un an pour te connaître par cœur.

L'amour sur les lèvres, dans le cœur, dans l'air. C'est dans cette ambiance que nous partons sur les routes. Une aventure qui sera riche, je le suis déjà tant qu'il reste près de moi.

*FIN*

# REMERCIEMENTS

Je commence par vous remercier vous, lectrices et lecteurs, qui venez de terminer ce roman, parce que vous avez eu l'envie d'aller jusqu'au bout, alors merci d'avoir fait vivre cette histoire entre vos mains.

Si j'ai souhaité achever ce récit, c'est pour plusieurs personnes qui l'ont lu au fur et à mesure sur Wattpad, il y a plus d'un an maintenant, et qui m'ont régulièrement demandé d'y mettre un point final.

Je pense notamment à Véronique Scavino, Jessica Guillaume et Audrey Boucher.

Je tiens à remercier toutes mes amies qui ont dévoré chaque chapitre et qui m'ont donné le courage de poursuivre, leur soutien au quotidien est nécessaire à l'écriture. Odré Flament, Deborah Daguerre, Sandrine Sangriaux, Manon Azarelli, Nanou Lewis, Pauline Palowski, Marie-José Zapatero, Jenny Petit, Anne Le Cozic, Lilou Titou, Maité Maya, Laeti Sanchez, Laure Lajoie, Roxane Auguste, Laure Couderc, Cindy Arfi, Sylvie Tuihagi, Alexandra Anjali, Sugar Clau, Vanessa Mickael Killian Gouttegata Minaudo, Chloé Sabastia, Marion Catarsi Doré, Flo O'zil, Caroline Moutte, Marie Bounab, Virginie Capdebvielle, Lydia Cortequisse, Julie Mathieu, Gwendoline Corbière-Baptiste, Aurélie Chameau, Aurélie Voirin, Melissa Tarquinio Husson et Jenn Poos.

Un grand merci aux blogueuses qui insufflent aux lectrices et lecteurs le désir de me suivre grâce à leurs chroniques encourageantes. Donc merci à Livre Sa vie, Exaltation Livresque, Les Lectures de la Diablotine, Wordsoflove et More & New Reading, et toutes celles que je ne mentionne pas pour tout le travail qu'elles font avec beaucoup de passion chaque jour. Merci aussi aux groupes de lecture de relayer l'information et à tous ceux qui font marcher le bouche à oreille à la perfection.

Pour terminer, un merci que je ne risque pas d'oublier. Celui pour la Maison d'Édition Lips & Roll. Merci de me soutenir dans chacune de mes aventures, de donner vie à mes histoires. Merci à Amélie et Hélène de m'avoir aidée à rendre ce roman tout beau.

Et si j'ai oublié l'un ou l'une d'entre vous, je m'en excuse et je vous remercie.



[www.lipsandrolleditions.com](http://www.lipsandrolleditions.com)

Retrouvez les sorties, les news et  
les jeux-concours



TEENLips Editions

Retrouvez l'actualité de l'auteure :



Magali Inguibert

<sup>{11}</sup>Trois milles équivalent approximativement à cinq kilomètres.

<sup>{2}</sup>Pavillon ou kiosque de piscine. Construction dédiée à l'agrément et/ou à l'entretien d'une piscine.

<sup>{3}</sup>Bière la plus vendue au Mexique.

<sup>{4}</sup>« Oui ! »

<sup>{5}</sup>Expression qui signifie « cool » dans le film concerné

<sup>{6}</sup>Film intitulé « Collège Attitude » en français.

<sup>{7}</sup>Iron Maiden est un groupe de hard metal britannique, originaire de Londres.

<sup>{8}</sup>Festival musical et de sports extrêmes qui a lieu à travers les États-Unis depuis 1995. La tournée commença comme une scène pour le punk rock, mais s'ouvre maintenant sur différents genres de rock et de métal.

<sup>{9}</sup>Trois milles équivalent approximativement à cinq kilomètres.

<sup>{10}</sup>Film intitulé *New York Melody* en France, sorti en 2013.

<sup>{11}</sup>sourire

<sup>{12}</sup>Peinture de Leonard de Vinci représentant le dernier repas de Jesus Christ pris avec les douze apôtres.

<sup>{13}</sup>L'équivalent d'environ cent cinquante mètres

<sup>{14}</sup>Référence au film *Seul au monde* produit par Robert Zemeckis, avec Tom Hanks dans le rôle principal.

<sup>{15}</sup>Leaeder du groupe de rock britannique *Radiohead*

<sup>{16}</sup>Jessie la salope

<sup>{17}</sup>Pute.

<sup>{18}</sup>Dans le vocabulaire des surfeurs, il s'agit d'une série de vagues plus grosses que la moyenne.

<sup>{19}</sup>Retour

<sup>{20}</sup>« Je reviendrai », réplique issue du film *Terminator*.

<sup>{21}</sup>« On ne laisse pas bébé dans un coin », réplique issue du film *Dirty Dancing*.

<sup>{22}</sup>Seul sur Mars

<sup>{23}</sup> On ne laisse pas bébé dans un coin.

- [Page titre](#)
- [1](#)
- [2](#)
- [3](#)
- [4](#)
- [5](#)
- [6](#)
- [7](#)
- [8](#)
- [9](#)
- [10](#)
- [11](#)
- [12](#)
- [13](#)
- [14](#)
- [15](#)
- [16](#)
- [17](#)
- [REMERCIEMENTS](#)